

L'Exécuteur [111]

– Alerte à Seattle

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



ALERTE A SEATTLE

par Don Pendleton

VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

ALERTE À SEATTLE

CHAPITRE PREMIER

Un visage adipeux et flasque venait d'apparaître dans le télescope de visée nocturne. Mack Bolan identifia immédiatement Nat Boransky, l'homme de confiance de Tony Giacomo. Il paraissait préoccupé, soucieux, même, et sa bouche débitait des mots précipités à destination de quelqu'un qui n'apparaissait pas dans le viseur de combat. Un infime mouvement panoramique plaça la tête de son interlocuteur au centre du Startron où elle se découpa dans une lueur verdâtre, presque fantomatique. Nick Vecchi présentait également un visage pensif et scrutait fréquemment la porte d'entrée du club, comme dans l'attente d'une visite.

Vecchi était un important chef de secteur dépendant directement de Tony Giacomo. Il y avait aussi une douzaine de personnages de moindre importance répartis dans plusieurs salles de la grande bâtisse brillamment éclairée. Ceux-là déambulaient d'un air désœuvré, fumaient et buvaient tout en cherchant à se donner une contenance. Ils constituaient manifestement une équipe de protection en vue d'un événement qui n'allait pas tarder à se produire.

Bolan apercevait tout ce beau monde à travers les larges baies vitrées qui encerclaient le luxueux club. Mais pas le plus petit reflet de Tony Giacomo, le big boss du Nord-Ouest !

C'était pourtant pour lui que l'Exécuteur était venu à Seattle tout de suite après son blitz en Colombie⁽¹⁾. Ex-lieutenant de feu Don Stefano, Giacomo avait passé de nombreuses années à végéter dans l'État du Washington, exclu des bonnes combines par les gros requins, obligé de se coltiner des affaires laborieuses et peu rentables pour survivre.

Depuis un an, pourtant, on disait de lui qu'il avait repris du poil de la bête. Acoquiné avec de gros dealers californiens, il avait structuré un réseau de stuprs qui, semblait-il, lui rapportait de quoi se payer du bon temps et se constituer une retraite dorée. Par ailleurs, la police des mœurs de Seattle le soupçonnait d'avoir monté un réseau de prostitution qui s'étendrait sur tout l'État du Washington et sur les principales villes de l'Oregon, l'État voisin.

Pourtant, aucune charge n'avait pu être retenue contre le boss de

Seattle qui continuait de s'enrichir grassement et de mener grand train. En fait, Giacomo, après son long purgatoire, était maintenant considéré dans le Milieu au même titre que les autres *capi* qui avaient réussi bien avant lui.

Mais ce qu'avait découvert Bolan à son sujet se révélait beaucoup plus intéressant qu'un simple trafic de drogue ou qu'un réseau de call-girls. Une cassette vidéo contenait des informations sur les dernières affaires traitées dans le Washington, des informations qui avaient laissé Bolan assez perplexe. L'Exécuteur ne croyait pas aux coïncidences. Lorsqu'il était passé à Seattle juste avant de se rendre au Canada(2), il y avait flairé de louches combines sur lesquelles il n'avait pas pu s'attarder. Quelques mois plus tard, il y avait eu le sanglant épisode de Portland(3)... Il avait alors compris qu'il lui faudrait revenir dans cette région du Nord-Ouest pour regarder de plus près ce qui s'y tramait.

À Portland, l'Exécuteur avait enfin réussi à mettre la main sur Augie Marinello junior, l'ordure de grande classe qui avait durant des années régné sur la pègre américaine et internationale. Augie le machiavélique, cette fois, n'avait pas été suffisamment malin, ou peut-être son étoile avait-elle eu un moment de défaillance. Quoi qu'il en fût, Bolan lui avait fait cadeau d'un aller simple pour l'enfer.

La mort d'Augie avait eu une vingtaine de témoins parmi les plus gros bonnets de la mafia américaine qui avaient pu suivre son exécution en direct par l'entremise d'un agencement de caméras vidéo. L'Exécuteur avait gravé dans sa mémoire les visages qui lui étaient apparus sur les écrans de télévision, notamment celui de Tony Giacomo que ses lieutenants nommaient en douce Tony le Braque, le Dingue. Et, comme le Roi des rois déchu avait pour habitude d'enregistrer systématiquement tous les contacts qu'il prenait, Bolan avait fait l'acquisition d'un film vidéo des plus passionnants.

L'Exécuteur, cette fois, était venu renifler l'air humide de Seattle avec la ferme intention de mettre à jour la combine vicelarde du maître des lieux et de la faire exploser en mille miettes.

Mais où se planquait Giacomo ? Où cachait-il sa vilaine trogne de rat méfiant et roublard ? Certes, il avait suivi en direct l'exécution de Marinello et entendu le dialogue que ce dernier avait eu avec Bolan ; sans doute s'était-il retiré dans l'ombre pendant quelques semaines, craignant la visite du « grand fumier » en combinaison noire ; mais le temps avait passé et, logiquement, il aurait dû reprendre confiance et sortir de son trou.

Il était 10 h 30 du soir. Bolan se trouvait à trois cents mètres de son objectif, installé sur le roof d'un petit cabin-cruiser immobile sur les eaux sombres de Puget Sound. L'arme qu'il tenait était une carabine Weatherby Mark IV utilisant d'énormes balles Nosler de .460 capables

d'arrêter un éléphant en pleine course. Il aurait pu se munir d'un calibre moins important, mais il jouait avant tout l'effet psychologique, souhaitant provoquer une panique dans les rangs des *soldati* chargés de protéger l'endroit.

Le dispositif Startron était fixé directement sur la culasse de la grosse pièce, lui donnant ainsi l'apparence d'une arme futuriste.

L'Exécuteur ne portait pour tout vêtement qu'une combinaison noire et moulante, une cagoule lui enserrait la tête et son visage était passé au maquillage de combat. Il était chaussé de baskets noires. Le Beretta silencieux 93-R était niché sous son épaule gauche dans un étui spécial, en compagnie de deux chargeurs supplémentaires de vingt cartouches chacun. Une cartouchière fixée à son ceinturon militaire contenait quatre grenades explosives et incendiaires. Posé à côté de lui, sur le roof, un pistolet-mitrailleur mini-Uzi complétait son équipement. À part la grosse carabine de chasse, c'était tout ce qu'il avait jugé utile d'utiliser pour ce premier blitz de la nuit.

Cela faisait quarante-huit heures que Bolan guettait l'apparition de Tony Giacomo, épiant son domicile principal, montant des planques près des boîtes qu'il fréquentait habituellement et posant des écoutes sur certaines lignes téléphoniques d'affaires que le mafioso contrôlait. En vain !

L'Exécuteur n'avait pas entendu une seule fois le son de sa voix sur les tables d'écoute. À croire que le *capo* s'était transformé en ectoplasme. Ce qui était sûr, pourtant, c'était que ses affaires continuaient à tourner à Seattle, exactement comme s'il n'avait pas cessé un instant de les diriger. Ce genre de business très spécial ne souffre pas d'être manipulé à distance par téléphone. De plus, il est bien connu que la méfiance est une caractéristique fondamentale des amici qui ne confient jamais le boulot à des sous-fifres, pas plus qu'à de prétendus hommes de confiance.

Donc Giacomo était sur place, nul doute n'était permis à ce sujet. Et, puisqu'il ne se montrait pas, Bolan avait résolu de distribuer quelques coups de pieds dans sa fourmilière pour l'obliger à sortir de son trou puant.

En plus de la troupe qui occupait les lieux, trois gardes en uniformes de vigiles arpentaient l'espace compris entre la rive de Puget Sound et le parc bordant la grande bâtisse. Ceux-là scrutaient régulièrement l'ouest, mais ils étaient bien incapables d'apercevoir l'embarcation occupée par l'Exécuteur, noyée dans cette nuit sans lune, parfaitement immobile à la surface de l'eau ténébreuse que n'agitait pas le plus petit souffle de vent.

Il avait ôté son œil de l'oculaire pour reposer sa rétine lorsqu'il constata une certaine agitation sur le parking de l'établissement. Deux véhicules survenaient, s'immobilisaient lentement, et des hommes en

descendaient, s'avancant à grands pas vers les bâtiments du club.

Bolan recolla son œil sur le système de visée électronique, élargissant son champ visuel pour cadrer en plan d'ensemble les nouveaux arrivants. Il n'en reconnut aucun. Cinq d'entre eux étaient visiblement des hommes de troupe ou des gardes du corps, deux autres paraissaient plus importants, encadrant un tierce personnage moustachu et très bronzé.

Bolan émit un petit grognement. La présence d'un Oriental au sein d'une affaire contrôlée par Giacomo corroborait les informations contenues dans la vidéo-cassette. Un seul élément inconnu : la nature des tractations en cours qui semblaient néanmoins revêtir une très grande importance.

Une troisième voiture débouchait sur le parking, s'arrêtant à l'écart dans une zone sombre. Tandis que les premiers arrivants pénétraient dans la bâtisse, deux hommes descendirent du véhicule dont ils extirpèrent une silhouette plus frêle. Un cadrage serré du Startron fit apparaître un visage féminin entouré d'une opulente chevelure. Un visage adorable mais en la circonstance crispé dans une expression de contrariété et d'angoisse.

La lumière verdâtre du viseur de combat ne permettait pas de définir la couleur des cheveux de la jeune femme, mais Bolan savait qu'ils étaient roux. Auburn, plutôt, et les yeux étaient verts. Il mit aussi un nom sur le visage.

Que venait faire Eva Swanson sur ce champ de bataille ? La dernière fois qu'il l'avait rencontrée, à Salt Lake City, elle l'avait aidé à démolir une filière montée par Augie Marinello. Malgré son charme ravageur et l'intense féminité qui rayonnait d'elle, Eva Swanson n'était pas autre chose qu'un flic. Un agent de la DEA(4).

Le fait qu'elle soit à Seattle, en plein dans la magouille des amici, n'était évidemment pas le fait du hasard. En tout cas, elle paraissait se trouver dans une position des plus fâcheuses.

Poussée par l'un des malfrats qui l'encadraient, tirée violemment par un autre, elle fut conduite dans une aile de la grande maison, à l'écart des pièces réservées au club.

Se réglant automatiquement en fonction de la luminosité de l'objectif, le Startron permit à Bolan d'explorer la zone qui l'intéressait dans la partie gauche de la maison. Deux fenêtres s'éclairèrent tandis que trois hommes faisaient irruption dans une pièce où la jeune femme fut poussée et laissée ensuite à la garde d'un seul mafioso. Bolan accorda quelques secondes d'attention à la scène puis reprit l'examen de la salle principale où le groupe d'arrivants, à présent, avait pris place.

L'Arabe discutait avec Nat Boransky tandis que Nick Vecchi ouvrait une valise en cuir noir dont il sortit avec précaution un objet

soigneusement emballé. Deux gardes avaient pris position de chaque côté de la porte, interdisant l'accès de la grande pièce. Ensuite, Boransky se rendit dans une partie de la salle que Bolan ne pouvait observer, revint à sa position initiale et tous trois se mirent à regarder dans une même direction, comme s'ils contemplaient un spectacle.

L'Exécuteur fit dévier sa visée de quelques millimètres, se recentrant sur la fenêtre par laquelle il avait aperçu Eva Swanson. Son regard se durcit aussitôt et ses mâchoires se contractèrent. La fille était en train de se débattre sous l'étreinte de son gardien qui l'avait jetée sur un lit. Le type était un costaud, une véritable brute à la mâchoire carrée et aux sourcils épais. Bolan en était convaincu, Eva Swanson ne tiendrait pas plus de dix secondes. Il se trompait pourtant. D'un coup de karaté, elle aveugla son adversaire, lui envoya une manchette dans la gorge et, tandis que le mafioso reculait, elle lui porta un violent coup de pied au bas-ventre.

Le malfrat se contracta douloureusement. Eva, elle, voulut profiter de son avantage pour prendre le large, mais un bras énorme se détendit, des doigts se crochèrent dans sa chevelure rousse et elle se trouva de nouveau projetée sur le lit. Dans l'instant qui suivit, Bolan vit le scintillement d'une lame brusquement apparue dans la pogne du truand, l'arc étincelant qu'elle décrivit en direction de la gorge fragile offerte à la folie meurtrière de l'amici.

Bolan sut immédiatement ce qui allait se passer. Il ne connaissait que trop les réactions démentes de ce genre d'individus lorsque leur orgueil est blessé. Cette circonstance inattendue allait précipiter quelque peu les événements et il faudrait composer avec la nouvelle situation. Tant pis, plus question d'attendre ou de différer le blitz, la vie d'Eva Swanson en dépendait. Automatiquement, son index exerça une pression irréversible sur la détente de la Weatherby qui se cabra violemment contre son épaule.

Dans un roulement de tonnerre, l'énorme balle Nosler fila à 630 m/seconde au-dessus de la surface de l'eau vers sa cible, pulvérisa le double vitrage de la fenêtre, se logea dans la tête du mafioso qui explosa dans un jaillissement de chair, d'os et de sang.

Une monstrueuse carte de visite venait de parvenir à destination. La guerre de Seattle commençait.

CHAPITRE II

Une plaque de bronze fixée sur le chambranle de la porte d'entrée mentionnait : TACOMA GOLF AND TENNIS CLUB. Comme pour justifier cette enseigne, deux courts de tennis jouxtaient le parking de l'établissement, occupés de temps en temps par des joueurs qui disputaient quelques parties sans grande conviction. Quant au golf, pas le plus petit green ne se signalait à l'horizon. D'ailleurs, aucun habitant honorable de Tacoma ou de Seattle n'aurait eu l'occasion de jamais mettre les pieds au Tacoma Golf and Tennis Club qui n'était qu'une couverture pour les activités criminelles de la mafia.

La propriété n'appartenait à Giacomo que depuis huit mois. Il l'avait rachetée pour une bouchée de pain à un industriel qu'il avait mené à la ruine à la suite d'une succession d'affaires véreuses mais bien orchestrées par ses *consiglieri*. Depuis, il s'en servait pour y tenir des réunions et des conférences secrètes, pour recevoir des politiciens ou des magistrats qu'il voulait circonvenir, mais aussi, à l'occasion, pour y juger les brebis galeuses de son organisation et décider du sort de certains gêneurs.

De nombreux cercueils de ciment avaient ainsi glissé anonymement dans les profondeurs de Puget Sound depuis l'ouverture de ce club très spécial.

Vance Stern, un chef d'équipe, franchit à toute vitesse la grande porte vitrée, le visage durci et le regard affolé, déboucha en trombe dans le luxueux salon occupé par cinq hommes, se retrouva nez à nez avec deux flingues que des gardes du corps braquaient méchamment sur lui.

— Bon Dieu ! s'exclama-t-il. Vous avez entendu ça ? Ce...ce coup de feu...

— Tout le monde l'a entendu, répliqua sèchement Nick Vecchi dont les yeux faisaient un incessant mouvement de va-et-vient. Est-ce que tu sais au moins ce qui se passe dehors ?

Vecchi n'eut pas l'occasion d'entendre la réponse du chef d'équipe. Le front de celui-ci se disloqua soudain, s'ouvrit comme sous l'effet d'une poussée intérieure et libéra sa cervelle qui se dispersa en une

multitude de morceaux dans la pièce. Un centième de seconde plus tard, une puissante déflagration martyrisa les tympanes des hommes réunis dans la pièce tandis que les vitres de la baie dégringolaient dans un ahurissant vacarme.

Boransky poussa un glapissement en fixant d'un air atterré une chose gluante qui venait de se coller sur sa manche, commença à battre en retraite mais ne fit que trois pas en direction de la sortie. Un objet monstrueux lui percuta la nuque, le projetant contre un meuble où il se vida de toutes sortes de matières organiques et d'humeurs.

Alors que Nick Vecchi s'était jeté sous une table, le visiteur oriental, lui, était resté immobile au milieu du salon, comme statufié et roulant des yeux égarés. Les deux gardes près de la porte s'étaient accroupis, leurs pistolets braqués devant eux et cherchant vainement une cible hypothétique.

— Faites quelque chose ! hurla Vecchi en rampant prudemment vers la porte de sortie. Putain ! On va pas se laisser canarder comme ça ! Liquidez-moi ces enfoirés !

Faire quelque chose ? Oui, mais quoi ? C'était la question que se posaient la plupart des hommes dans la grande bâtisse. On ne voyait rien à l'extérieur de la propriété. On avait pourtant tout prévu. Une descente de flics, une attaque par le devant, une tentative d'infiltration... Mais qui aurait pu penser qu'un dingue les canarderait depuis la baie de Puget Sound ? Quel intérêt pouvait-on trouver à les cribler de balles à distance, sans le moindre espoir de récupérer un quelconque butin ? Un acte de vandalisme, une tuerie aveugle ? Ça n'avait pas de sens !

Ou alors il s'agissait d'un rival qui avait décidé de liquider Tony Giacomo. Mais Tony n'avait pas de rival à Seattle... Tous ceux qui avaient constitué une gêne ou un danger pour lui reposaient maintenant par soixante mètres de fond dans le Puget Sound.

Les grosses détonations claquaient à intervalles réguliers, des projectiles délimitaient des impacts à peine croyables dans les murs, pulvérisaient des bibelots, hachaient menu des meubles et transformaient de pauvres gars en viande froide !

— Merde ! Faites quelque chose ! cria encore Vecchi d'une voix cassée tandis que de nouvelles détonations grondaient dans l'atmosphère et que des projectiles s'enfonçaient dans des chairs hurlantes.

Quelqu'un prit enfin l'initiative de faire quelque chose à l'extérieur, un chef d'équipe qui aboya brièvement des ordres, lançant deux équipes dans l'obscurité. Puis, tandis que des projecteurs s'allumaient, traçant des faisceaux aveuglants à la surface de l'eau, le moteur d'un hors-bord ronfla soudain. Plusieurs *soldati* s'entassèrent dans un bateau amarré sur le petit quai bordant la propriété à l'ouest. De

nouveaux ordres claquèrent et l'embarcation fila comme une flèche tandis qu'un mafioso s'exclamait :

— Je l'vois ! Je l'vois, là-bas !

Il désignait un petit cabin-cruiser que la lumière d'un projecteur venait de prendre dans son faisceau à au moins trois cents mètres de là. La petite embarcation laissait derrière elle un sillage brillant d'écume, attestant qu'elle s'éloignait à vive allure.

— Le laissez pas tailler la route ! brailla le chef d'équipe. Gino ! Saute dans le deuxième hors-bord avec tes gars et démerde-toi pour couper la route à ces pourris ! Allez, fonce !

En quelques secondes, il ne resta plus dans les lieux que trois soldats, un chef d'équipe, Nick Vecchi et l'Arabe qui avait enfin résolu de se mettre à l'abri dans une pièce donnant sur l'autre façade de la maison.

Une demi-douzaine de cadavres jonchaient les lieux.

Vecchi se secoua, frotta machinalement les manches de sa veste et se passa la main sur le visage, comme s'il voulait vérifier qu'il ne lui manquait rien.

— Putain de merde ! grogna-t-il d'une voix qui tremblait.

Il lança un coup d'œil dégoûté au cadavre de Boransky qui continuait de se vider de son sang sur l'épaisse moquette. Puis il observa la télévision qui avait échappé au carnage et dont l'écran était parcouru de zébrures multicolores. Il apostropha un homme qui le regardait d'un air hébété :

— Règle-moi ce poste sur le canal 26 et magne toi le cul.

— Ça doit être l'antenne, rétorqua l'autre en haussant les épaules. Elle a dû être touchée par une balle.

— Y a pas d'antenne, connard ! lui lança méchamment Vecchi. C'est un réseau câblé, t'es pas au courant ?

— J'en savais rien, je...

— Ta gueule ! Fous-toi devant cette connerie de télé et retrouve-moi le canal 26.

Sans plus lui accorder d'attention, il quitta la pièce, faillit se faire bousculer par un soldat qui arrivait en courant.

— M'sieur Vecchi !... Y a... y a...

— Y a quoi ? beugla-t-il au type essoufflé.

— La gonzesse...

— Merde ! Tu vas me dire ce qu'il y a ?

— Elle est plus là !

— Tu veux dire qu'elle s'est taillée ?

— Ben ouais... Et y a Sam qu'est dans la chambre avec la tête en bouillie. Je...

— Trouve-la-moi ! Trouve-moi cette connasse, t'entends ?

L'autre bredouilla une réponse, fit demi-tour et s'éclipsa dans le

parc. Nick Vecchi, lui, accomplit quelques pas prudents à l'extérieur, les sens aux aguets, essayant d'analyser ce qui s'était passé et surtout d'en comprendre les raisons.

Quelqu'un avait voulu faire foirer l'affaire en cours, c'était sûr ! Tony allait être joyeux, bon Dieu ! Mais qui pouvait être ce « quelqu'un » ?

Subitement, une pensée brutale frappa l'esprit du chef de secteur. Tous les hommes tués durant les quelques secondes qu'avait durées la fusillade, tous, avaient écopé dans la tête. Et le tir était parti d'une position située à plus de trois cents mètres. En pleine nuit ! Qui était capable de faire une chose pareille ? La réponse était simple : un seul type pouvait réussir une telle saloperie en si peu de temps. Un grand fumier vêtu de noir, avec un regard froid comme la Sibérie et du sang plein les naseaux !

— Bolan, marmonna-t-il. Bolan est venu à Seattle !

Son regard décrivit un cercle en direction du sol et il observa une nouvelle fois les cadavres étendus un peu partout et baignant dans leur sang.

Non, il n'y avait pas d'erreur possible. Le grand fumier était venu foutre sa merde dans les affaires de Tony. Les corps sans têtes qui salissaient la moquette en étaient la preuve.

CHAPITRE III

Bolan s'était laissé glisser dans l'eau tout de suite après avoir poussé à fond la manette des gaz. À présent, le cabin-cruiser déserté traçait son sillage à travers la baie en direction de Bainbridge Island. Mais déjà un ronflement rageur se faisait entendre en provenance du quai privé bordant la propriété de Tony Giacomo. Pendant deux ou trois secondes, Bolan aperçut le puissant hors-bord de la mafia qui coupait le faisceau d'un projecteur, moteur hurlant. Cinq hommes au moins y avaient pris place, sûrement bien armés et déterminés à fondre sur leur proie.

Un court instant plus tard, une seconde embarcation se signala par le bruit de son moteur, se découpant soudain en ombre chinoise sur la clarté de la grande maison. Bolan n'eut que le temps de se laisser couler pour éviter l'étrave qui lui passa juste au-dessus de la tête dans un jaillissement d'écume phosphorescente.

Lorsqu'il refit surface, le grondement des deux moteurs allait en s'amenuisant très vite. Il eut un regard vers le ponton en bois sur lequel ne se tenait plus qu'une silhouette indécise qui essayait de sonder les ténèbres de Puget Sound.

Bolan eut un froid sourire. La seconde partie de son plan avait réussi. L'observation lui avait démontré que les forces adverses en place étaient trop importantes pour une pénétration frontale dans la maison. Il avait donc envisagé de la dégarnir de ses effectifs. Au moins dix hommes avaient pris place dans les deux embarcations lancées à la poursuite d'un cabin-cruiser vide. À part les morts, que restait-il là-bas ? Trois ou quatre amici ? Le chiffre était raisonnable.

Mais il restait préoccupé par la présence de la rousse aperçue à travers le Startron. Il espérait très fort l'avoir réellement tirée d'affaire en déclenchant son blitz plus tôt que prévu. Peut-être s'était-elle éclipsée ensuite sur la pointe des pieds, à moins qu'elle se fût dissimulée à proximité, guettant une occasion de conclure sa mission. C'était tout à fait dans son genre. Un flic en jupon, mais une sacrée bonne femme, courageuse, intelligente et déterminée.

La Weatherby équipée du Startron était emballée dans un sac

étanche en plastique, en compagnie du P-M mini-Uzi et des baskets. Le tout était fixé sur le dos de Bolan qui avait enfilé des palmes afin de pouvoir nager rapidement et avec facilité.

Sans plus attendre, il se laissa de nouveau couler entre deux eaux et se dirigea vers son objectif. Il dut remonter huit fois à la surface pour reprendre sa respiration, se ménageant quelques secondes de répit pendant lesquelles il surveillait le club de la mafia. Durant les derniers cent mètres, il commença à éprouver une sensation de froid malgré sa combinaison, mais s'efforça de continuer à nager calmement.

Le ponton n'était plus qu'à une soixantaine de mètres. Bolan allait se décider à aborder plus loin lorsque le mafioso qui se tenait dessus tourna les talons et réintégra la maison aux baies éventrées. On avait éteint les projecteurs ainsi que la plupart des lumières du club, ce qui donnait aux lieux une impression lugubre. Pas un bruit ne se faisait entendre alentour mais, au loin, des sirènes de police commençaient à lancer leurs plaintes sinistres. Les Bleus ne perdaient pas de temps.

L'Exécuteur n'avait pas l'intention d'en perdre non plus. La mitraille qu'il avait déversée sur le club avait pour but de paniquer la vermine mafieuse, de l'obliger à réagir à brûle-pourpoint et, sur ce plan, la partie s'enclenchait déjà très bien. Mais Bolan tenait également à avoir une vue précise sur l'enjeu de la mafia à Seattle. Il voulait une certitude quant à l'idée de génie qui avait germé dans la cervelle vicieuse de Tony le Braque. Et y mettre fin.

Or, on n'arrête pas une idée simplement en éliminant ceux qui la manipulent. Il faut aussi détruire le cerveau. Il devait donc se rendre sur place, quels qu'en fussent les risques ; cela faisait partie du jeu manichéen de la vie et de la mort.

Un rétablissement souple et silencieux sur le ponton le tira de l'eau et il abandonna ses palmes, gagnant tout de suite une zone obscure du parking où il rechaussa ses baskets. Ensuite il retira le mini-Uzi du sac étanche, remplaça celui-ci sur son dos et suspendit le petit P-M en sautoir devant sa poitrine. Puis il dégaina le sinistre Beretta silencieux et marcha résolument vers une baie éclatée dont il franchit les débris.

La pièce était plongée dans l'obscurité mais un rai lumineux à son extrémité marquait l'emplacement d'une porte que Bolan repoussa d'un coup, prêt à faire feu sur une éventuelle cible. Il venait de déboucher dans un large couloir desservant une dizaine de portes de chaque côté.

Subitement, une silhouette se dressa à quelques mètres devant lui et le Beretta émit un bref murmure rauque. La silhouette se cassa en deux puis s'effondra.

Se guidant sur un bruit de voix étouffées qu'il percevait à travers les cloisons, Bolan atteignit l'autre extrémité du couloir et eut un aperçu sur une grande salle dont la porte était entrouverte. Au fond, dans un

angle, un téléviseur affichait en gros plan le visage d'un homme d'une cinquantaine d'années aux yeux de furet et à la mâchoire fuyante.

Bolan reconnut immédiatement Tony Giacomo, le nouveau *capo* de Seattle. Aucun doute quant au personnage, c'était bien le même que l'Exécuteur avait pu observer tout à loisir sur la vidéo-cassette récupérée à Portland et qui le montrait en grande discussion avec Augie Marinello.

Une caméra fixée au-dessus de la TV observait de son œil transparent ce qui se passait dans cette partie de la salle. Les images qu'elle captait étaient d'évidence envoyées sur un écran de télé dont disposait Giacomo.

Il semblait bien que Giacomo avait repris à son compte l'idée d'Augie Jr qui avait mis au point, depuis Portland, un immense réseau hertzien de communication utilisant les satellites-relais pour une portée internationale(5).

À Seattle, la combine était sûrement de moindre envergure mais n'en demeurait pas moins très astucieuse. Manipuler des pantins à distance et conclure secrètement des affaires bien juteuses sans courir le moindre risque, c'était le rêve de tous les mafiosi.

Voilà pourquoi Bolan, jusque-là, n'avait pu apercevoir le gros malin qui restait pénardement planqué derrière ses caméras.

Et le visage aux traits fuyants s'agitait sur l'écran. Des mots fielleux sortaient de cette bouche aux lèvres trop minces :

— Tu n'es qu'un minable, Nick. Je t'avais pourtant chargé de veiller sur la sécurité de Nat, tu en étais responsable ! Et je vois que le pauvre a perdu tout son sang à cause d'un manque de décision de ta part...

— Mais je ne pouvais rien faire, Tony ! s'exclama Vecchi d'un ton offensé. Je t'ai raconté comment ce type nous canardait, il y avait un coup de feu toutes les secondes, des bastos comme des obus qui éclataient partout dans la maison. J'aurais voulu t'y voir. C'était... c'était...

— La panique, hein ?

— Ouais, exactement. On aurait pu croire que c'était le début de la guerre.

— Bon, calme-toi. Tu m'as dit aussi que le Libanais s'est cassé ?

— Il s'est tiré pendant que je donnais des directives aux hommes. Quand je m'en suis rendu compte, il était trop tard, j'ai juste eu le temps de voir sa bagnole quitter le parking à fond la caisse. J'ai été bien obligé de...

— Fallait pas, Nick. Fallait pas.

— J'allais quand même pas lui tirer dessus ! Avec tous ces millions en jeu... Maintenant, j'ai repris le contrôle de la situation.

— Et le... le bidule ?

Vecchi haussa les épaules et prit un air misérable :

— Il l'a sûrement emporté avec lui...
— Qui ? De qui parles-tu ?
— Je crois que c'est le Libanais.
— Tu viens bien de me dire : « Je crois » ?... Doux Jésus ! Mais de quelle façon contrôles-tu la situation, Nick ?

Bolan eut conscience qu'il se trouvait à la limite du champ de la caméra et qu'il pouvait être visible. Mais cela n'avait pas d'importance. Au contraire, il cherchait ce contact depuis qu'il avait débarqué dans la grande ville portuaire.

Il s'apprêtait à intervenir quand une silhouette féminine entra soudainement en scène. Eva Swanson avait fait son apparition d'un coup, comme si elle s'était subitement matérialisée dans la grande salle à la suite d'un coup de baguette magique. Elle tenait fermement un gros automatique Grizzli .45 magnum qui faisait paraître ses mains toutes petites. Bolan comprit qu'elle avait utilisé une porte située hors de son champ visuel. Vecchi ne s'était encore aperçu de rien, mais les yeux de Tony le Braque s'agrandirent sur l'écran de télévision. Sa voix claqua à travers le haut-parleur :

— Qui est cette fille, Nick ?

— Quelle fille ? Je...

— Retournez-vous lentement, Vecchi ! Et écartez les bras ! annonça alors froidement la jeune femme en faisant quelques pas glissés sur le carrelage pour obtenir un meilleur contrôle de la situation.

De longues secondes s'égrenèrent en silence, puis la voix de Giacomo claqua à travers le téléviseur, sardonique :

— Bravo, Nick ! T'es vraiment le roi !

Nick Vecchi tourna lentement la tête pour observer la silhouette qui le menaçait et ses yeux lancèrent des éclairs de rage. Bolan crut un instant qu'il allait tenter de sortir son pistolet, et c'est peut-être ce que le mafioso aurait fait sous l'impulsion de la fureur, si un des derniers *soldati* encore debout dans la maison ne s'était pas manifesté à cet instant précis. Ce dernier déboucha de l'extérieur en franchissant la baie éclatée, fit quelques pas dans la salle avant de se rendre compte de la scène. Aussitôt, il envoya sa main vers la crosse d'un gros revolver qu'il portait à la hanche, plia les genoux comme pour un tir d'entraînement et dégaina.

Bolan lui tira une balle de 9 mm dans le nez. Le type mourut debout, son flingue aboyant une fois en direction de la moquette, tout près de ses pieds.

Vecchi voulut profiter du court intermède pour s'emparer de son arme. Il pivota brusquement en rugissant et eut un haut-le-corps en apercevant la haute silhouette noire qui se dressait dans l'encadrement de la porte. Une deuxième ogive de 9 mm Parabellum lui étoila le front au moment où il commençait à brandir son pistolet, la détente

déjà à moitié enfoncée. Il laissa échapper un curieux soupir de lassitude en même temps que l'arme lui échappait des mains, s'affaissa ensuite avec une lenteur hallucinante en tournant doucement sur lui-même.

Sur l'écran-vidéo, le visage de Tony Giacomo s'était figé. L'Exécuteur s'avança pour se placer en plein milieu du champ de la caméra, adressa un sourire glacial à la télé et fixa longuement la tête de fouine. L'autre le regardait également en silence, la bouche tordue par une mauvaise grimace.

Puis le canon du Beretta prolongé par l'énorme silencieux se releva, toussa, et le téléviseur implora dans un bruit rauque.

Bolan s'était placé de côté pour protéger son visage des éclats de verre et des débris électroniques de toutes sortes projetés alentour. La jeune femme en avait fait autant, plaçant un bras en paravent devant sa tête. Elle poussa un gros soupir, eut un bref coup d'œil pour le muflle du Beretta d'où sortait encore un mince filet de fumée bleutée.

— Je n'ose pas y croire, déclara-t-elle sur un ton qu'elle voulait enjoué.

Mais sa voix tremblait légèrement.

— Combien y en a-t-il encore dans cette baraque ? lui demanda-t-il.

— Je ne sais pas exactement. D'après ce que j'ai vu, je suppose qu'il n'y a plus personne de vivant ici. Tu fais très bien le ménage, monsieur Bolan.

— Et le Libanais ?

— Parti dès que tu as commencé à mitrailler la maison. Qui était avec toi dans ce bateau ?

— Personne.

— Tu as sauté en marche ?

Il changea sèchement de sujet :

— Qu'est-ce que le Libanais a emporté avec lui ?

— Comment veux-tu que je le sache ? répliqua-t-elle avec agacement. Je suis arrivée juste quand Giacomo posait cette question à Vecchi.

Bolan était convaincu qu'elle lui dissimulait au moins une partie de la vérité. Il la regarda brièvement, haussa imperceptiblement les épaules et l'entraîna vers la sortie sans rencontrer âme qui vive. Il n'y avait plus personne en vie dans la grande villa sinistrée et les hors-bords lancés à la poursuite du cabin-cruiser ne se manifestaient toujours pas.

En revanche, le ululement des sirènes de police était maintenant tout proche. Il ne s'agissait pas de traîner.

— Viens, dit-il à la fille.

— Pas question, je reste.

Bien sûr, elle était flic, elle aussi. Elle n'avait pas à craindre de

représailles de la part d'une brigade de police. Cependant, Bolan avait noté le bref coup d'œil qu'elle avait jeté en direction du parking. Sans un mot, il l'abandonna et se dirigea à grandes enjambées vers une grosse Mercedes sombre garée une vingtaine de mètres plus loin.

— Où vas-tu ? lui lança-t-elle d'un ton peu amène.

Sans répondre, il contourna la longue carrosserie, aperçut tout de suite le corps étendu à même le sol et recroquevillé. Il s'agissait bien du Libanais aperçu à travers la baie vitrée de la salle principale. Ses bras étaient repliés dans son dos et ses poignets reliés par des menottes. Il était visiblement dans les vapes, sans doute avait-il été frappé à la tête avant d'être menotté.

À côté de lui, Bolan vit un paquet rond d'une quarantaine de centimètres de longueur et entouré d'adhésif. Il s'en empara, fouilla ensuite rapidement l'homme inconscient sur lequel il trouva un portefeuille qu'il glissa dans une poche de sa combinaison de combat. Il se redressa ensuite et commença à se diriger rapidement vers le portail principal que des fuyards avaient laissé grand ouvert.

Une voix claqua durement dans son dos :

— Reviens ici, Bolan ! Reviens ici immédiatement ou je tire.

Il pensa qu'Eva Swanson était bien capable de lui loger une balle dans une épaule ou dans une jambe afin de le neutraliser temporairement. C'était un risque qu'il ne voulait pas courir. Il s'arrêta donc, se tourna vers elle et répliqua froidement :

— Je n'ai pas le temps, Eva. Mais on peut s'entendre. O.K. ?

— Un marché ?

— Possible.

— Mais c'est moi qui tiens le calibre ! Une simple pression et le grand méchant macho n'existera plus.

— Une simple pression... Pourquoi pas, après tout ?

Il se retourna et poursuivit son chemin vers la sortie, entendant bientôt des pas rapides derrière lui. Puis un corps de femme s'appuya contre le sien.

— Tu es un vrai salaud, Mack !

Il ricana :

— Si peu !

— Tu parles !... Est-ce que le marché est sérieux ?

— Bien sûr. Mais toi, tu cherchais à retirer tous les marrons du feu.

Avec un petit rire, il poursuivit :

— On partage le butin et je te laisse le bénéfice de la gloire. Ça te va ?

— Je crois qu'il ne restera plus grand-chose à se mettre sous la dent quand tu en auras fini avec Seattle. Mais je marche. Je dois être complètement folle.

Ils venaient d'atteindre une Corvette bleu métallisé quand un

premier véhicule de police déboucha dans la rue donnant accès au club. Sans précipitation, l'Exécuteur ouvrit la portière du côté passager, la referma doucement quand Eva Swanson eut pris place, et s'installa au volant.

Et le petit bolide s'enfonça doucement dans la nuit.

CHAPITRE IV

Le trajet jusqu'à Lynnwood ne demanda qu'une dizaine de minutes pendant lesquelles ils n'échangèrent que quelques phrases. Bolan réfléchissait et Eva Swanson était également songeuse.

Il stoppa la Corvette sur le parking d'un supermarché, à côté d'un long van de tourisme bleu comme la voiture de sport qu'il conduisait. Il fit monter la jeune femme dans le camping-car dont la porte latérale se referma dans un chuintement d'air comprimé. Immédiatement, une lumière rougeâtre s'alluma, baignant les lieux d'une atmosphère irréelle.

Eva s'immobilisa et promena un regard sidéré autour d'elle, scrutant les consoles garnissant les parois, les ordinateurs dont les écrans répandaient une vague clarté verte, les appareils électroniques de toutes sortes fixés sur une triple rangée d'étagères métalliques.

— Qu'est-ce que c'est ? s'exclama-t-elle.

— Un char de guerre camouflé en mobil-home, expliqua-t-il en souriant brièvement.

— Un quoi ?

— Une base tactique mobile, si tu préfères.

— C'est fantastique ! On se croirait dans un module lunaire...

— C'est un peu ça. Tout le matériel que tu vois ici est issu de la technique aérospatiale de pointe, avec en plus des possibilités offensives qui permettent de raser un objectif aussi important qu'un village à plus de cinq kilomètres.

— Et c'est avec ça que tu fais la guerre aux cannibales ?

— C'est avec ça que je vais la faire à Seattle, rectifia-t-il. La dernière fois que j'ai utilisé ce type de PC roulant, c'était en Sicile, voilà déjà pas mal de temps(6).

En fait, ce nouveau char de guerre était le troisième véhicule offensif de Bolan, un engin hyper-sophistiqué bénéficiant des toutes dernières inventions scientifiques appliquées à l'armement militaire.

Il avait volontairement fait sauter le premier à Manhattan, à l'époque lointaine où il s'était temporairement laissé convaincre d'abandonner sa croisade contre la mafia pour prendre la tête d'une

équipe antiterroriste. Il lui avait alors fallu changer d'identité et laisser croire à la grande pègre qu'il avait péri dans l'explosion de son gros veau rugissant, ainsi qu'il le désignait parfois en plaisantant. Le second, bâti sur les mêmes critères que le premier, avait été détruit dans une embuscade, en Sicile, et avait failli servir de cercueil à Bolan qui s'en était sorti in extremis.

Quant au dernier modèle, c'était, au départ, un prototype destiné à l'armée pour la surveillance des frontières. Malheureusement pour la société privée chargée de l'étude, le Pentagone avait abandonné le projet en cours de route. Conseillé par Harold Brognola, son ami et haut fonctionnaire du Justice Department, Bolan avait pu devenir propriétaire du véhicule pour la somme de trois cent cinquante mille dollars. Une somme insignifiante pour une acquisition d'un si haut niveau technologique. Huit cent mille dollars supplémentaires avaient permis de compléter ses équipements avec les moyens les plus sophistiqués de la technique moderne.

Lorsqu'il avait besoin d'argent, Bolan le prenait tout simplement à la mafia, interceptant des transferts de fonds illégaux, pillant des banques tenues par les amici ou dévalisant des agences marronnes de financement. Il appelait cela son trésor de guerre. Celui-ci avait été drôlement écorné et il faudrait, à l'occasion, qu'il pense à se refaire une santé financière...

La nouvelle base mobile opérationnelle de l'Exécuteur était d'une conception révolutionnaire et n'avait plus grand-chose à voir avec les anciens modèles pourtant très poussés sur le plan de l'équipement.

Son aménagement avait duré quatre mois pendant lesquels Bolan s'était lancé dans plusieurs opérations contre le crime organisé, confiant les travaux d'installation à une petite équipe de techniciens de haut niveau dirigée par son ami « Gadgets » Schwarz. Et, dix jours auparavant, Bolan avait pu prendre livraison de son nouveau char de combat déguisé comme les précédents en innocent mobil-home.

Celui-ci possédait des avantages considérables par rapport à ses prédécesseurs. Tout d'abord une portée de tir et une puissance de feu infiniment supérieures. En portée directe, un objectif pouvait être atteint jusqu'à cinq kilomètres par quatre roquettes logées dans une tourelle mobile et escamotable, automatiquement réapprovisionnée en moins de huit secondes.

La mise à feu des missiles pouvait être déclenchée manuellement ou automatiquement à travers un ordinateur de tir, même pendant le roulage sur un sol inégal, un système anti-roulis et anti-tangage permettant la stabilisation du gros véhicule. De plus, le calculateur balistique prenait automatiquement en compte l'influence du vent, de la température, de la vitesse éventuelle de la cible et du char de guerre.

Vingt roquettes de 75 mm étaient disponibles immédiatement dans un container logé sous le toit et quarante autres étaient en réserve dans une petite soute, en compagnie des munitions nécessaires aux différentes armes de l'Exécuteur.

Dans l'éventualité d'affrontements « au contact », deux mitrailleuses Hotchkiss de .50 protégeaient les flancs du véhicule ainsi qu'une troisième identique à l'arrière, toutes les trois déclenchables depuis la cabine avant par un mécanisme électrique. Les trois armes disposaient ensemble de six mille cartouches fixées sur des bandes dans des caisses métalliques.

Deux lance-grenades, logés derrière les plaques latérales de blindage, permettaient également de défendre une position à l'arrêt ou de mettre en place un rideau fumigène. Et, lorsqu'il convenait de « nettoyer » un terrain ennemi, un lance-flammes d'une portée supérieure à quatre-vingts mètres pouvait être mis en action à partir de la cabine de conduite.

À l'avant, logée sous le carénage du toit, une caméra vidéo procurait à l'Exécuteur la possibilité d'examiner dans le détail un objectif à près de deux kilomètres de distance, grâce à un zoom de grossissement x 32, de jour comme de nuit, l'optique électronique utilisant les infrarouges passifs. Cette caméra était d'ailleurs couplée à l'ordinateur de tir, tandis qu'un second système de visée identique équipait l'arrière du gros véhicule, monté sur un axe, et fournissant une vision panoramique de cent quatre-vingt degrés.

Des senseurs acoustiques complétaient l'équipement de détection et de visée, permettant de capter des sons aussi faibles que celui d'une respiration à plus d'un kilomètre. Toujours par l'intermédiaire de l'ordinateur balistique, il était possible de diriger avec une grande précision le tir sur une cible lointaine, avec comme seul repère le bruit d'une conversation ou celui d'un moteur tournant au ralenti.

En corollaire, le son pouvait également être transmis depuis le « van » jusqu'à une position distante de deux kilomètres, grâce à un émetteur et deux faisceaux laser chargés de véhiculer les modulations acoustiques. Ainsi, Bolan pouvait se faire entendre d'une personne située à une distance importante sans que quiconque ait le moindre soupçon de ce qui se passait.

Dans le domaine des transmissions radio, l'équipement avait été poussé à l'extrême. Une installation électronique permettait de communiquer avec l'autre bout du pays ou même en Europe par le biais des satellites-relais, ou de se connecter sur les banques d'informations nationales, y compris celles du FBI et de diverses agences gouvernementales.

Un ordinateur de navigation assistait la conduite du véhicule. Il suffisait de fournir à l'appareil la carte informatique de la région

considérée, sous forme d'une disquette, pour obtenir tous les renseignements nécessaires à l'accomplissement d'un itinéraire, ainsi que des relevés précis d'orientation permettant de déterminer une position à quelques mètres près.

Doublant la carrosserie, un blindage résistant aux balles et aux éclats de grenades protégeait l'ensemble des installations. Le pare-brise et les vitres latérales étaient également à l'épreuve des balles ainsi que les pneus alvéolés qui équipaient les six essieux du char de combat.

Le tout ne pesait pas moins de sept tonnes, mais un gros moteur Toronado développant près de quatre cents chevaux et six roues motrices dont les différentiels de ponts pouvaient être bloqués électriquement permettaient d'atteindre la vitesse de 150 km/h sur route et 80 km/h en parcours tout-terrain.

Enfin, à bas régime, le bruit du moteur était pratiquement inaudible et indétectable, ce qui constituait un énorme avantage en cas d'approche d'une position ennemie.

À part l'aspect purement technique et tactique, une cabine de repos de neuf mètres carrés comprenait deux couchettes et une cabine de douche ainsi qu'une kitchenette. Tout à l'arrière, un grand placard métallique accueillait l'arsenal de l'Exécuteur.

Il avait baptisé TACOM – Tactical Combat Module – ce nouvel engin dont la conception futuriste déroutait la rousse Eva Swanson.

Elle tournait lentement sur elle-même, observant avec attention l'appareillage qu'elle découvrait dans la lumière atténuée, comme si elle avait l'intention d'en graver tous les détails dans sa mémoire.

— Ça a dû coûter une fortune ! dit-elle d'un air extasié.

— Assez cher, oui. C'est l'argent du Milieu. Je le prends aux amici pour le leur restituer sous forme de plomb chaud.

Elle frissonna tandis qu'il passait dans le module de repos.

— Et ces vitres... N'importe qui au-dehors peut voir ce qui se passe à l'intérieur. Pourquoi ne mets-tu pas de rideaux ?

— Les vitres sont polarisées, expliqua-t-il en souriant. Extérieurement, on n'a aucune chance de distinguer quoi que ce soit dans le module. Mais si tu as du temps à perdre...

— Je veux bien confectionner des rideaux mais pas pour cette affreuse caisse remplie d'explosifs et d'engins de toutes sortes. Je mettrais volontiers des rideaux aux fenêtres d'un chalet, ce serait plus romantique.

Elle sourit, poursuivit :

— Un chalet près d'une rivière tranquille, avec une grande cheminée et un feu dedans, un grand lit très bas, des draps en satin, et une musique douce...

— Pourquoi un chalet ?

— Parce que... Peut-être que j'aimerais m'y trouver avec toi. Qui sait ?

Il lui fit une petite grimace, se détourna pour jeter un coup d'œil sur le paquet trouvé près du Libanais et l'ouvrit. Puis il reporta son attention sur la jeune femme, changeant de sujet :

— Que faisais-tu avec la mafia de Seattle ?

— Je n'étais pas avec eux de mon plein gré.

— Ça, je m'en doute. Comment es-tu entrée dans le circuit ? Une mission ?

Elle fit non de la tête.

— Je cherche quelqu'un. Il s'appelle Frank Vitali, peut-être en as-tu entendu parler ici ?

— Ce nom ne me dit strictement rien. Qui est-ce, ton petit ami, un fiancé ?

— Mon demi-frère. Ma mère l'a eu d'un second mariage.

— Que fait-il ?

— Flic. Comme moi, mais c'est un agent fédéral alors que je dépends des anti-stups.

— Il fait partie de l'antenne locale de Seattle ?

— Non. Il est rattaché à E Street.

Elle faisait allusion au siège administratif du FBI à Washington.

— O.K. Je dois donc comprendre qu'il s'est glissé dans la combine et qu'il a disparu du circuit ?

— Exact. Mais j'ignore de quoi exactement il était chargé. On n'a rien voulu me dire. J'espérais que tu saurais quelque chose à son sujet. Qu'est-ce qui t'a amené ici ?

— L'odeur d'une magouille particulièrement puante.

— Mais encore ?

Bolan passa dans la cabine de douche d'où il rapporta une serviette de toilette.

— Laisse-moi faire ça, lui dit-elle en le voyant frotter son visage pour faire disparaître les dernières traces de maquillage de combat qu'il avait commencé à essuyer dans la Corvette.

Négligeant sa proposition, il termina ce qu'il faisait, jeta la serviette dans un sac à linge et sortit deux verres et une bouteille de bourbon d'un petit placard.

— Tu en prends ? s'enquit-il.

— Un fond de verre, oui. J'en ai besoin. Au fait, je ne t'ai pas encore dit merci...

— Tu me remercieras quand j'en aurai terminé ici.

De nouveau elle frissonna, prit le verre qu'il lui tendait et but une gorgée d'alcool tandis qu'il reprenait en main le paquet qu'il avait commencé à ouvrir. Il en ôta complètement l'emballage, mettant à jour un cylindre métallique assez pesant et brillant surmonté d'une

sphère.

— Tu ne m'accompagnes pas ? demanda-t-elle en désignant le verre resté sur la tablette.

Puis elle suivit la direction de son regard, s'inquiéta :

— Qu'est-ce que c'est ?

Bolan émit un bref ricanement, soupesa l'objet dans sa main avant de déclarer :

— Ce n'est rien d'autre qu'un détonateur nucléaire prévu pour équiper un missile. Et c'est de fabrication soviétique.

— Quoi ?

L'exclamation lui avait échappé et elle demeurait la bouche ouverte, les yeux agrandis.

Il garda le silence. Il s'était attendu à tout sauf à sa découverte.

Puis il jeta un bref regard à sa montre et décrocha le radio-téléphone équipant le van pour appeler son ami Harold Brognola à Washington.

Avec le décalage horaire il était un peu plus de 7 heures du soir à Washington. Le super-flic du Justice Department était encore à son bureau.

— J'allais t'appeler, Striker, annonça ce dernier sans préambule. J'ai déjà eu un écho, ici...

— Passe en scramble, conseilla Bolan qui lui-même brancha son brouilleur d'écoute.

Il savait que Brognola faisait de même de son côté. Ainsi, en cas d'écoute de la communication, les indiscrets n'entendraient qu'une stridulation syncopée que seul un appareil décrypteur pouvait rétablir en clair à condition, bien sûr, de connaître le code de cryptage.

— O.K., fit bientôt Brognola. Je te disais que je viens d'avoir un écho de ce qui se passe à Seattle. Tu n'as pas perdu de temps...

Quatre jours auparavant, Bolan avait fait part à son ami de son intention de se rendre dans l'Oregon sans lui fournir plus de détails, mais il n'était pas bien difficile d'imaginer ce que l'Exécuteur avait résolu de faire dans la grande cité portuaire.

— J'ai simplement fait savoir à Tony Giacomo que je suis là, expliqua Bolan.

— C'est bien ce que j'avais compris. Mais tu parles d'un début ! Notre antenne là-bas est en pleine crise. Ils ont déjà compris que c'est toi...

— À moins que quelqu'un le leur ait dit. C'est même plus que probable. J'ai vu Tony et il m'a vu aussi à travers un circuit vidéo. Il se planque soigneusement.

Un temps mort s'écoula, puis :

— Tu veux dire, comme à Portland avec Junior ?

— Affirmatif. Il semble qu'il ait repris l'idée maîtresse. Ce n'était pas bien sorcier à relancer, Junior avait bien débroussaillé.

— Donc, Tony est fixé...

— Ouais. Ça explique la panique chez les flics locaux. Quelqu'un de bien intentionné les a tout de suite avertis. Je voudrais que tu fasses quelque chose pour moi, Hal.

— Moi qui croyais que tu t'inquiétais de ma santé ! rigola Brognola. Bon, je t'écoute.

— Je veux savoir quels sont les organismes qui émettent en Oregon sur les canaux de télévision et vidéo. Par voie hertzienne et par câble. Peux-tu m'obtenir rapidement cette information ?

— Une demi-heure ?

— Ça me va. Autre chose : essaie de te renseigner sur un certain Frank Vitali. On m'a dit que c'est un agent de chez toi, Hal.

— Tu veux son pedigree ?

— Oui. Et surtout savoir sur quel type de mission on l'a lancé récemment.

— O.K. Tu restes en stand-bye ?

— Ouais. Tu as le numéro de mon baladeur ?

— Bien sûr.

— J'attends ton appel, conclut Bolan en raccrochant.

Il lança un regard dubitatif à Eva Swanson, puis posa de nouveau son regard sur le cylindre de métal.

Comment du matériel nucléaire soviétique pouvait-il circuler aussi facilement sur le territoire américain, de quelle façon y était-il parvenu et, surtout, à qui était-il destiné ?

CHAPITRE V

— Pourquoi n'as-tu pas rasé complètement le club des amici, Mack ?

Bolan jeta un coup d'œil latéral à Eva Swanson tout en raccrochant le téléphone. Elle le regardait avec intérêt mais il y avait autre chose dans ses yeux. Comme de l'étonnement. Il continuait aussi de penser qu'elle lui dissimulait des éléments importants de l'embrouille.

— Ce n'était pas mon intention, lui répondit-il à retardement. J'ai simplement voulu provoquer une réaction chez les pourris de Seattle.

N'étant pas suffisamment sûr d'elle, il s'abstint de lui parler des micros HF qu'il avait posés à l'intérieur du club, l'un dans la grande salle à la baie éventrée, l'autre sur une prise téléphonique. Les appareils fonctionnaient en hyper-fréquence et transmettaient tout ce qu'ils captaient à un relais de ré-émission que l'Exécuteur avait déposé dans le parc en se repliant. Par la suite, il lui suffirait de passer dans un rayon de cinq cents mètres pour relever ses écoutes par radio.

Il enchaîna :

— Comment t'es-tu fait piéger ?

— Stupidement.

Les yeux dans le vague, elle haussa les épaules :

— Je suis arrivée avant-hier à Seattle. J'avais des renseignements, bien sûr. Frank m'avait un peu parlé de sa mission et du fait qu'il avait infiltré l'organisation de Giacomo. Je me suis donc décidée à faire pareil, j'ai débarqué dans une des boîtes contrôlées par Giacomo et j'ai proposé mes services comme chanteuse.

— Chanteuse, toi ?

— Eh oui ! Avant d'être flic, j'ai passé quatre ans comme chanteuse, d'abord dans les cabarets western, puis dans les piano-bars. Si tu veux tout savoir, j'ai été mariée pendant deux ans à un musicien de bluegrass, Sunny Royce, un type formidable, passionné de folklore, de chevaux, de rodéos, et qui aimait tellement vivre qu'il en est mort.

Elle se tut un instant, alluma une cigarette et le regarda droit dans les yeux.

— Ça t'étonne, Striker ?

— Pas du tout.

En fait, il était en train de l'imaginer en costume de scène au milieu d'une troupe de musiciens habillés en cow-boys et chantant *La Rivière sans retour*.

— La mafia voulait le racketter et il a eu pour seul tort de ne pas se laisser faire. Un soir, il était en retard pour une représentation que nous devions donner dans le Nevada. Au bout d'une heure, je suis partie à sa recherche. Je l'ai retrouvé dans notre appartement, la gorge ouverte et baignant dans son sang. L'assassinat était signé, des empreintes de mains rouges constellaient les murs, et on avait écrit des slogans obscènes dans notre chambre. Quelques jours plus tard, j'ai reçu des appels téléphoniques par lesquels on me faisait savoir que je serais la prochaine victime si je ne payais pas la somme qu'on lui avait réclamée. C'est alors que j'ai été contactée par un agent des anti-stups. On me proposait de collaborer avec la DEA dans le cadre d'une opération visant à démanteler l'organisation de Doc Manetti à Las Vegas. C'était précisément Manetti qui était à l'origine de l'assassinat de mon mari. J'ai tout de suite accepté.

Elle souffla lentement un long nuage de fumée, reprit sur un ton passionné :

— On m'a aidée à m'engager dans des cabarets et des piano-bars contrôlés par la mafia locale. J'ai mis le paquet pour me faire admettre sans restriction par les amici et j'ai découvert les ordures qui avaient tué Sunny. J'ai attendu mon heure, j'ai réussi à remonter la filière jusqu'à Doc Manetti et la DEA était prête à refermer son filet sur toute son organisation lorsque...

S'interrompant, elle lui fit une petite grimace, et il conclut à sa place :

— Lorsqu'un abruti est arrivé bruyamment, a liquidé Manetti et a fichu en l'air tout le plan de la DEA... C'est bien ça ?

— Tout à fait exact, monsieur Bolan. À l'époque, on a bien failli se rencontrer(7).

— Si j'avais su que tu étais sur cette opération, répliqua-t-il en souriant, j'aurais tout laissé tomber pour t'inviter à un dîner en tête à tête.

— Tu parles ! Tu traçais ta route comme un char d'assaut sans te soucier de ce qui se passait autour de toi, tu aurais pu m'écraser sans même t'en apercevoir.

— Et c'est ainsi que tu es devenue flic...

— Oui. Tout en travaillant à la DEA, j'ai suivi des cours universitaires. Morphopsychologie, droit civil et pénal, chimie hallucinogène... Je n'avais plus qu'une idée en tête : venger Sunny et mettre hors d'état de nuire un maximum de malfrats comme ceux qui étaient responsables de sa mort.

Bolan la comprenait facilement. Lui-même avait connu le même

genre de parcours.

— Et je me suis servie de mes talents de chanteuse pour obtenir une collaboration dans une des boîtes de Tony Giacomo, enchaîna-t-elle. Seulement, j'ai joué de malchance. Ça s'est passé hier soir alors que je finissais mon premier tour de chant. Un type est venu me parler devant tout le monde – je veux dire devant des hommes de Giacomo – et m'a demandé des nouvelles de Frank... La guigne complète.

— Tu le connaissais ?

— Bien sûr. C'était un collègue de Frank. Et c'est aussi un flic du Bureau fédéral. Un tout jeune flic pas très malin. L'imbécile voulait m'inviter au restaurant. J'ai réussi à m'en débarrasser, mais il était trop tard, les sbires de Giacomo avaient compris. Sur le coup, ils ne m'ont rien dit et j'avais l'espoir que l'affaire se tasserait, qu'ils croiraient à une coïncidence. Seulement, Tony s'est renseigné. Par le biais de relations avec des flics marrons il a su que je fais partie de la DEA. Tu peux comprendre la suite...

Bolan, en effet, comprenait fort bien la situation dans laquelle elle s'était mise. Les amici l'auraient d'abord cuisinée pour obtenir tous les renseignements qu'elle était susceptible de détenir, puis l'auraient jetée dans la baie, les pieds pris dans un quintal de ciment.

Elle but encore une gorgée d'alcool, se regarda distraitement en faisant une moue. La robe en soie noire qu'elle portait était déchirée à plusieurs endroits et elle avait une ecchymose au genou gauche. Sa joue droite portait la trace d'un coup et il y avait une marque rouge sur sa gorge.

— Depuis quand avait-il disparu quand tu as décidé de te lancer à sa recherche ? demanda-t-il.

— Frank ?... Cela faisait quatre jours.

Ce qui faisait presque une semaine en ajoutant les deux jours et demi que la jeune femme avait passés depuis son arrivée à Seattle.

— Il contactait chaque jour son bureau de Washington, poursuivit-elle. Jusqu'à ce qu'il ne donne plus aucun signe de vie.

Bolan se dit qu'en une semaine il pouvait se passer une infinité de choses mais il se garda bien d'en faire la remarque à la jeune femme.

— Peut-être a-t-il jugé prudent de faire le black-out, suggéra-t-il pour la rassurer.

— Je ne crois pas. Ce n'est pas son genre. Frank est encore un jeune flic mais il est fiable et méthodique. Il n'aurait jamais manqué un contact volontairement.

Il but lui aussi une gorgée de bourbon, la questionna encore :

— Pourquoi as-tu assommé et immobilisé le Libanais ?

Elle soupira :

— J'espérais l'utiliser comme monnaie d'échange.

— Le négociier contre ton frère ?

— Eh bien, oui... Tu penses que ce n'était pas une bonne idée ? J'avais compris que Giacomo était en affaires avec lui pour de très grosses sommes.

— On ne négocie pas avec la mafia, déclara-t-il assez durement. Si tu réussis à passer un accord avec cette racaille, sois sûre qu'ils ont déjà cherché et trouvé la façon de te posséder. Je pensais que tu les connaissais mieux que ça.

— Mais je n'avais pas le choix, Mack !

— De toute façon, tu es grillée.

— Oui, je sais. Et si tu n'étais pas venu... Comment te dire merci ?

— Je me suis trouvé au bon endroit au bon moment, c'est tout. Tu es une professionnelle, Eva. Tu sais comme moi que les coïncidences, ça n'existe pas. Nous convergeons fréquemment vers les mêmes affaires. Au fait, as-tu appris quelque chose sur les méthodes de communication de Tony avec ses hommes ?

— Tu veux parler des apparitions qu'il fait régulièrement à la télévision ?... Je l'ai vu trois fois sur un écran depuis mon arrivée et dans un lieu différent à chaque fois. J'en ai déduit qu'il utilise le circuit câblé de la ville, j'ai d'ailleurs entendu deux de ses hommes qui en parlaient. Mais ce sont sûrement des fréquences codées.

— As-tu une idée de l'endroit où il se planque ?

— Aucune. Mais je pense que c'est en ville. Tu attends des renseignements à ce sujet ?

Bolan ne répondit pas. Il avait ouvert le portefeuille prélevé sur le Libanais, dont il tira plusieurs cartes et les consulta brièvement.

— Savais-tu qu'il est couvert par l'immunité diplomatique ? questionna-t-il.

— Je n'en avais aucune certitude mais je m'en doutais un peu. Je l'ai vu au cabaret où je venais d'être engagée, il m'a offert un verre et nous avons discuté un peu. Je crois qu'il est attaché au consulat du Liban.

— Exact, c'est du moins ce que précise son passeport. Un autre document le donne comme attaché culturel. Amusant. Que cherchait ton frère Frank à Seattle ?

— Son département avait eu vent de gros marchés occultes gérés par Tony le Braque. Quoi et avec qui ? C'était l'élément inconnu à mettre à jour. Mais d'après le peu que je sais, des sommes considérables étaient en jeu, on parle de millions et de millions de dollars. Ça doit avoir un rapport avec ce bidule nucléaire. Est-ce que c'est radio-actif ?

— Pas le moins du monde, ce n'est qu'un détonateur. Je pense qu'il devait équiper les fusées russes de type sol-sol à moyenne portée.

— Ce que l'on appelle les IRBM ?

— Oui. L'inquiétant, c'est qu'un détonateur sans charge atomique ne sert à rien, ajouta Bolan avec une petite grimace.

— Je comprends ce que tu veux dire. Ils seraient donc aussi en possession du missile porteur...

— Mets le mot missile au pluriel et tu seras sans doute dans le vrai. Ce détonateur n'est évidemment qu'un échantillon destiné à montrer qu'il ne s'agit pas d'une blague.

— Pourquoi au pluriel ? Une petite puissance belliqueuse ou un quelconque groupement terroriste pourrait faire chanter le monde entier avec une seule fusée à charge nucléaire.

— Négatif. Un seul missile ne suffirait pas. Pour que ce genre de chantage soit efficace, il faut qu'il soit précédé d'une démonstration. Et puis, ceux qui détiennent le feu doivent posséder une réserve suffisante pour décourager les idées de représailles. Sans cela ce serait un coup nul. D'autre part, ça fait des mois que certains amici importants chuchotent à ce sujet. Ils n'accorderaient pas un tel intérêt à une opération ponctuelle.

— Tu as sans doute raison, admit-elle. Mais d'où provient ce matériel, ou plutôt, comment a-t-on pu le détourner aussi facilement ?

Bolan alluma une cigarette, en tira une bouffée qu'il souffla lentement, le regard fixé sur l'engin cylindrique.

— Ça n'a rien de compliqué depuis l'éclatement de l'URSS. Tous les pays satellites ont été désarmés au niveau stratégique. Officiellement, le matériel militaire lourd a été recyclé ou détruit, mais en fait une grande partie est continuellement détournée par la mafia soviétique. Pour ne parler que des missiles, ceux-ci sont démontés et mis en caisses par tronçons. On leur enlève d'abord leurs charges nucléaires. Tu imagines le reste ?

— D'accord sur le principe, mais pourquoi faire passer ça par les États-Unis alors que la distance entre l'URSS et les pays orientaux est infiniment plus courte ?

— Je l'ignore, Eva. Par contre, je sais que de nombreuses denrées illégales et du matériel interdit arrivent à Seattle et Portland en provenance de ports-francs comme Hong-Kong et Singapour qui sont des passages extrêmement pratiques pour la contrebande. J'ai déjà été confronté à ce genre de problème en Australie(8). Et la Russie n'est pas très éloignée de ces zones.

— Mais pourquoi les USA ? s'exclama-t-elle.

Bolan ne répondit pas tout de suite. Une idée était en train de se former dans sa tête, une idée qui commençait à lui donner la chair de poule.

— Je pense à la protection du pays contre les agressions venues de l'extérieur. La NORAD est la clé de voûte de l'ensemble du système de défense aérien. Tout a été basé là-dessus et c'est certainement très efficace. Mais que se passerait-il si l'attaque intervenait depuis l'intérieur de la nation ?

Les yeux d'Eva Swanson s'écaraillèrent un peu.

— Tu penses sérieusement que...

— Oui. Rien n'a été prévu contre un cas comme celui-là. Un réseau d'attaque par missiles implanté dans les Montagnes Rocheuses, par exemple, couvrirait la totalité du pays et serait pratiquement impossible à localiser. C'est peut-être bien ça l'idée géniale à laquelle personne n'avait pensé auparavant. Dans le contexte actuel, c'est tout à fait réalisable. Tony le Braque n'est pas si braque que ça... Il a mis sur pied la grosse, l'énorme combine capable de le rendre immensément riche en très peu de temps et de faire de lui le maître incontesté de la côte Ouest, depuis le Mexique jusqu'à la frontière canadienne.

— D'après toi, il serait en cheville avec la mafia soviétique ?

— Je ne vois pas d'autre explication. Cette organisation a la partie belle depuis le démembrement de l'URSS. Et elle est occultement protégée par un grand nombre de pontes de la Nomenklatura, les anciens du parti communiste.

Elle eut un sourire ironique.

— Tu vois une différence avec ce qui se passe ici, aux États-Unis ?

— À vrai dire, non. Tout au moins sur ce chapitre. Pour en revenir à Tony, je me demande à qui il revend la camelote. Sûrement pas aux Libanais, malgré la présence de ce type dans la combine.

— À Kadhafi, à Saddam Hussein ?

— Plus vraisemblablement, oui. Mais ça n'a pas une grande importance. Ce qui compte, c'est de stopper la machine diabolique avant qu'elle soit mise en route.

— Tu ne penses quand même pas que tu vas pouvoir tout seul te...

Elle fut interrompue par la tonalité musicale du radio-téléphone. C'était Brognola et il était dans tous ses états.

— Laisse tomber, Striker, annonça-t-il tout de go. C'est une affaire complètement pourrie. Laisse tomber, à moins que tu veuilles mourir à Seattle.

CHAPITRE VI

— Un mort ne peut plus mourir, Hal, ricana Bolan sinistrement.

— Mais tu vas quand même y laisser ta peau si tu t'obstines, rétorqua Brognola sans le moindre humour.

— Pourquoi veux-tu que je laisse tomber ?

— Le Département 127 est sur le coup et...

— Les cas spéciaux ?

— Oui. C'en est un.

— As-tu mes renseignements au sujet de Frank Vitali ?

— Il travaille au 127.

— Et alors ?

— Alors abandonne cette opération, Mack.

Bolan prit le temps d'écraser sa cigarette à peine consumée dans un cendrier, demanda tranquillement :

— Qu'est-ce qui se passe, Hal ? J'ai l'impression que tu marches sur des œufs.

— C'est bien pire.

— Tu me racontes ou nous en restons là ?

Un long soupir fusa dans l'appareil, puis :

— Bon d'accord. C'est classé Alpha Rouge, tu sais ce que ça signifie ? Priorité absolue sur tout le territoire, quelle que soit la gravité des autres affaires en cours.

— Est-ce que ça a quelque chose à voir avec le nucléaire ?

— Avec le... Pourquoi cette question ?

— Réponds d'abord.

— Je l'ignore.

— Tu veux dire que tu ne sais pas ce qui se passe chez toi, Hal ?

— Bon Dieu ! J'essaie de te faire comprendre l'importance de l'affaire. O.K., O.K. Ouvre bien tes oreilles, Striker ! Le Département 127 bénéficie d'une totale autonomie pour cette opération. Une autonomie par rapport à l'ensemble du FBI, mais il travaille en liaison avec la CIA. Est-ce que tu commences à comprendre ? Et sais-tu qui chapeaute le tout ? Le National Security Council. Voilà pourquoi je n'étais pas au courant, Striker. Je dois t'avouer que ça ne me plaît

absolument pas, que j'ai envie d'aller pousser des hurlements à la Maison-Blanche avant de leur jeter ma démission à la figure. Malheureusement, je suis trop attaché à cette maison et au pays. Si je fais des remous – et j'ai de quoi en faire de sérieux – je risque de mettre prématurément le feu aux poudres.

— Tu es quand même renseigné sur la nature de l'opération ? fit Bolan.

— Si l'on veut. Ce que je sais, c'est qu'il s'agit d'une affaire qui menace la sécurité intérieure. Le NSC m'a demandé de tenir soixante-quinze pour cent de mes effectifs en alerte permanente. Personne ne dort plus, ici. On se demande si on est à la veille d'une guerre nucléaire ou quoi... Au fait, pourquoi m'as-tu parlé du nucléaire ?

— Parce que j'ai la nette impression que Tony le Braque a fouillé dans les poubelles soviétiques, ces derniers temps.

— Tu n'es quand même pas en train de me dire qu'il revend du matériel stratégique ?

— Si ce que j'ai en ce moment entre les mains n'est pas un détonateur nucléaire, je veux bien rendre les armes et me faire curé, Hal.

Un silence succéda à la déclaration et Bolan n'entendit plus qu'un bruit de respiration accélérée dans le téléphone, puis :

— C'est dingue ! Je ne voulais pas y croire. Je me disais que la CIA avait dramatisé et alerté pour rien le NSC... Je vais peut-être pouvoir te donner une indication, Mack. Il n'était pas prévu que Frank Vitali s'attaque au gros rat de Seattle.

— Tu veux parler de Giacomo ? Alors à qui ?

— À certains officiers de la Marine de guerre soupçonnés d'intelligence avec l'ennemi.

— Mais quel ennemi ?

— Personne n'a été capable de me le dire. C'est le grand point d'interrogation. Mais ça pourrait être n'importe quel pays oriental ou communiste.

— Donc Giacomo a rongé une partie du port de guerre... Ça n'a rien d'étonnant. Et le jeune Frank s'est retrouvé dans le circuit mafieux sans même s'en apercevoir. Sait-on au moins ce qui a permis au département 127 de l'envoyer à Seattle ?

— Une information de la CIA, d'après ce que j'ai compris. On n'a pas voulu m'en dire plus. Tout est cloisonné, les uns chuchotent et les autres se taisent en se jetant des regards suspicieux.

Bolan resta silencieux un moment.

— Tu es toujours là ? demanda le numéro Deux du Justice Department.

— Je réfléchissais. Je t'avais demandé de te renseigner sur les circuits vidéo de Seattle...

— Ça a été le plus facile. À part les chaînes nationales, toute la ville est desservie par câble. J'ai trié les émetteurs susceptibles de présenter un intérêt pour toi. Tu as de quoi noter ?

— Vas-y, fit Bolan qui avait déjà un crayon à la main et un petit carnet sur les genoux.

Harold Brognola lui énuméra six noms avec des coordonnées qu'il inscrivit soigneusement.

— Merci, conclut-il. Je vais chercher de ce côté.

— J'ai le sentiment que tu cherches surtout des emmerdes. Je t'ai pourtant dit ce qu'il en était. Ajoute à ça que plus de cent cinquante fédéraux du département 127 sont déjà sur place, et tu auras une meilleure vision de la situation.

Bolan savait que Brognola discutait pour la forme, ce que confirma d'ailleurs le chef fédéral :

— De toute façon, tu n'en feras qu'à ta tête. Alors, je vais te filer une information qui pourra à l'occasion te sauver la mise. Évite le port et les chantiers navals ainsi que les boîtes de nuit appartenant à Tony le Braque. C'est dans ces directions qu'est focalisée l'attention des G'men.

— O.K. J'en tiendrai compte.

L'Exécuteur grinça :

— Pourquoi toute cette armée de fédés ne donne-t-elle pas l'assaut contre l'organisation de Giacomo ?

— Ils attendent le signal de Frank Vitali. Il leur faut des preuves, Mack, tu sais comment ça se passe...

— Et si Vitali ne donne aucun signal ? fit Bolan en baissant la voix tout en regardant Eva Swanson qui essayait de comprendre la conversation.

— Ils ne bougeront pas, ils enverront un autre agent à l'intérieur de la place qui aura les mêmes consignes.

— Et le cirque recommencera ! Ça peut durer longtemps. Dis-moi... Qui sont les gros pontes auxquels l'Administration ne veut pas toucher ?

Le super-flic de Washington émit un petit ricanement désabusé.

— Je pensais bien que tu en arriverais à cette conclusion. Il y a en effet de grosses têtes qui trempent dans le jeu pourri. On m'a remis une liste de noms qu'il faut même éviter de prononcer si l'on doit intervenir. Des congressistes, des industriels, d'importants financiers et même des flics haut placés, paraît-il. Voilà. Maintenant tu sais tout. Alors je te demande comme un service de laisser tomber l'opération et de disparaître en sourdine.

— Tu penses vraiment que c'est ce que je vais faire, Hal ? Surtout après ce que tu viens de me dire !

— Je n'en sais rien. À dire vrai, je ne sais plus trop quoi penser. Je me demande si je dois obéir aux ordres supérieurs ou rappliquer là-bas

et foncer dans le tas à ton côté.

— Ils veulent traiter l'opération sans faire de vagues, n'est-ce pas ?

— C'est la moitié de la ville qui est impliquée, Mack ! s'exclama le chef du FBI. Si l'on commence à soulever le rideau, on aperçoit un monde complètement merdeux, à tous les échelons. Le cancer a lancé ses métastases partout dans le corps de cette cité... Il n'est donc plus question d'opérer sans mettre l'organisme tout entier en danger. Voilà pourquoi il faut y aller sur la pointe des pieds et surtout éviter la moindre erreur.

Bolan réfléchit un instant.

— Comment s'appelle le chef du département 127 ?

— Qu'as-tu en tête ?

— Rien de spécial pour l'instant. Mais si je me lance dans le bain, je préfère savoir où il est et qui il est. Rien d'autre.

— O.K. Il s'appelle John Stacy. Il est déjà sur place. C'est un type très bien, Mack, ne lui fais pas un sale coup.

— Ce n'est pas mon intention. Bon, je vais couper, Hal. Si j'ai encore besoin de toi, où puis-je te joindre ?

— Au bureau jusqu'à onze heures ou minuit. Après, j'espère pouvoir passer quelques heures dans mon lit avec ma femme.

— Fais-lui mes amitiés.

— Bien sûr. Tu sais qu'elle t'admire... Je devrais être jaloux !

— À bientôt, Hal.

— Fais attention. Heu... comme d'habitude.

Bolan sourit et raccrocha. Il reporta son attention sur la jeune femme.

— Tes craintes ne sont peut-être pas justifiées, Eva. Il y a une consigne de silence. C'est le top-secret, l'alerte rouge et tout ce qui va avec...

— Puisses-tu dire vrai ! Comment comptes-tu t'y prendre maintenant pour remonter la filière ?

— En demandant aux hommes de Tony où se trouve leur boss.

— Tout simplement ?

— Tout simplement.

— Tu ne te changes pas, auparavant ?

Sa combinaison de combat portait des traces de son blitz nocturne. Du maquillage de combat était encore visible sur son visage et une trace de sang séché lui maculait le front. Avant de donner la série d'appels téléphoniques envisagée, il décida de prendre une douche, commença à se dévêtir.

— Eh bien ! s'exclama-t-elle en le regardant torse nu. Combien de cicatrices as-tu ?

Il sourit.

— Je ne les ai jamais comptées. Ça t'ennuie ?

— Pas du tout. Ce que je vois est même très agréable à regarder. Comment fais-tu pour être toujours en pleine forme, Mack ?

— Je bouffe du mafioso. C'est excellent pour le tonus. Au fait, m'aurais-tu tiré dessus au club des amici si je ne m'étais pas arrêté ?

— Ça te travaille ?

— Non, mais j'aimerais bien savoir si je me suis trompé.

— Rassure-toi, j'en aurais été incapable. Tu te déplaces et tu réfléchis tellement vite que tu ne te rends pas compte des sentiments des autres. Bon, moi aussi, je me sens sale. J'ai bien besoin de prendre une douche.

Bolan lui sourit :

— Je te propose la moitié de la mienne. Ça te va ?

— Il faut que j'examine la proposition, répliqua-t-elle, l'air faussement soucieux.

— La cabine n'est pas très spacieuse, on devra se serrer. Mais si ça ne te convient pas...

— Arrête ! s'écria-t-elle.

Puis elle se jeta dans ses bras. Il l'étreignit un moment, la souleva du sol et la transporta jusqu'à la cabine au fond du module d'habitation.

Il avait l'intention d'arracher à la vie quelques instants privilégiés avant de se replonger dans l'horreur de sa guerre personnelle.

CHAPITRE VII

Une vingtaine de policiers en uniformes s'affairaient depuis plus d'une heure dans le parc et dans la grande villa éventrée, cherchant des indices, relevant des cotes à l'aide de mètres à ruban ou prenant des photos polaroid. Des cadavres alignés devant une façade et recouverts de draps témoignaient de la violence qui avait régné sur les lieux.

Tous les éclairages de la propriété avaient été allumés et le parc brillait sous les faisceaux éblouissants des projecteurs.

À l'écart, près d'une statue en stuc souillée de sang, deux hommes en civil discutaient âprement. L'un, de taille moyenne et râblé, se nommait Joe Davenport. Il était l'un des inspecteurs de la division Anti-crime de Seattle. L'autre, Richard Kinsey, était un agent du FBI arrivé la veille de Washington. Il avait une haute stature, un profil de condottiere et la voix cassée.

— J'ai beau me triturer les méninges, disait Davenport, je n'arrive pas à comprendre comment s'est produite l'attaque. Pour occasionner de tels dégâts et liquider autant de monde, il a fallu que ce soit un commando d'au moins dix agresseurs bien entraînés et armés.

— Pas forcément, rétorqua Kinsey, l'air songeur.

— Que voulez-vous dire ?

Davenport observait depuis un moment le manège de trois hommes vêtus de costumes sombres qui déambulaient un peu partout dans la propriété, surveillant les faits et gestes des policiers, se rejoignant régulièrement comme pour échanger des constatations. Ils étaient survenus une dizaine de minutes seulement après l'arrivée des véhicules de police, avant même la venue de Davenport et de l'agent du FBI. L'un d'eux, un certain David Beckler, s'était annoncé comme l'avocat du Tacoma Club, les deux autres étant ses assistants.

En réalité, et bien qu'il fût réellement inscrit au barreau de Seattle, Beckler était l'un des *consiglieri* de Tony Giacomo le Braque. Le terme « gorilles » convenait mieux aux deux personnages patibulaires qui l'accompagnaient et se faisaient passer pour ses assistants.

Davenport n'était pas dupe, il connaissait bien l'appartenance de

Beckler à la mafia locale. Seulement, la loi permettait à l'avocat dévoyé d'être présent sur les lieux avec ses « assistants » et d'observer les agissements des policiers dans l'exercice de leur fonction.

— Que voulez-vous dire ? répéta-t-il.

— Eh bien... Il se pourrait que ce soit l'œuvre d'une seule et même personne.

— Vous n'êtes pas sérieux ?

— Si, hélas.

L'inspecteur faillit ajouter un mot, se retint en se mordillant la lèvre. Une pensée l'assaillait soudain, qui s'était imposée brusquement à lui avec la violence d'un fer rouge sur une plaie. Une sombre pensée dont les contours flous dessinaient l'image de la Mort telle qu'on se la représente en général. Il chassa cette pensée, reporta son attention sur les trois mafiosi qui venaient de se rejoindre au centre de la grande salle brillamment éclairée et discutaient sans se gêner.

— Regardez-les ! s'exclama-t-il à l'attention de Kinsey. Ils sont carrément en train de nous narguer, ces salopards. Ils ont tous les droits, évidemment, et nous, nous n'avons que le droit de constater les dégâts, de remplir ensuite des formulaires de procès-verbaux, et d'attendre que ça se passe... Alors que nous savons exactement qui ils sont et les saloperies qu'ils manigancent quotidiennement !

Kinsey sourit et fit un geste évasif de la main :

— Nous finirons par les coincer, Joe. C'est une question de temps.

— Du temps ! Ça ne manque pas. Ce sont les moyens que nous n'avons pas. S'il ne tenait qu'à moi, je mettrais immédiatement ces ordures à l'ombre et je les passerais à la moulinette pour leur faire cracher les renseignements qui nous manquent. Je vous assure que l'affaire serait vite réglée et...

Il fut interrompu par l'arrivée d'un jeune sergent qui ouvrit la main pour montrer deux choses informes, comme des morceaux de minerais.

— Voilà ce que j'ai retiré d'une cloison, expliqua-t-il. Le pilonnage semble avoir été fait à l'aide de deux calibres très distincts. D'abord une munition de grande chasse, au moins du .375 magnum ou du .458 Winchester. D'après moi, le tir provenait de la baie, mais on ne peut pas en être sûr avant une expertise balistique. Ensuite, le ou les assaillants ont vraisemblablement investi les lieux en utilisant du 9 mm Parabellum, ce qui correspond à une arme de poing, vraisemblablement un pistolet automatique muni d'un silencieux. Peut-être un Beretta.

— Qu'est-ce qui vous permet d'être aussi affirmatif ? questionna Kinsey.

— J'ai fait un stage de balistique l'année dernière. J'en connais suffisamment pour comprendre ce qui a pu se passer, mais je répète

qu'une expertise balistique sera nécessaire. Voyez ce magma de laiton et de plomb-antimoine...

De nouveau il ouvrit la main pour montrer ce qui avait été deux projectiles.

— D'après la nature et le poids approximatif du plus gros, c'était une ogive blindée d'au moins trois cents grains, ce qui correspond au minimum à un calibre .300 HH magnum. Trois cloisons ont été percées par ce projectile avant qu'il vienne se loger dans un mur en béton de trente centimètres d'épaisseur. Auparavant, il avait traversé la tête d'un homme qui se tenait debout devant la baie vitrée. D'ailleurs, toutes les victimes ont été touchées à la tête sans exception. Quant au plus petit, c'est manifestement un Parabellum d'une centaine de grains. D'après sa pénétration relativement faible dans le mur d'où je l'ai retirée, cette balle a été tirée avec une charge réduite. C'est ce qui me fait dire qu'on a pu utiliser un silencieux. Vous savez que, pour qu'un silencieux soit vraiment efficace, il faut que les munitions soient subsoniques, d'où les charges réduites.

— Vous êtes très perspicace, sourit Kinsey au sergent.

— J'espère vous avoir été utile, répliqua le jeune flic avant de s'éloigner.

— Il ira loin, celui-là ! ricana l'agent du FBI. Et j'en connais un autre qui est allé beaucoup trop loin ce soir...

— Dites, je crois comprendre de qui vous voulez parler.

Kinsey ricana :

— Je finissais par croire que vous n'en aviez jamais entendu parler. Pour moi, ce soir, le message est clair. Une carabine de très gros calibre, des victimes qui prennent en pleine tête, un automatique muni d'un silencieux... Vous en voulez encore ?

— Et vous croyez qu'il est ici, à Seattle, et qu'il a décidé de démolir morceau par morceau la cabane de don Giacomo ?

— Il est venu récemment dans cette région, dans l'État du Washington, de l'Oregon. À deux occasions il a blitzé des combines de *Cosa Nostra*. On dit : jamais deux sans trois...

— C'est stupide, ça ne veut rien dire, objecta l'inspecteur du SPD.

— Pour moi, si. Et pour mon chef aussi. Nous savons qu'il est passé par Seattle sans rien y faire, juste comme s'il était en transit avant de se rendre au Canada pour s'attaquer à Bob Stacci et à ses troupes(9). Cela ne vous suggère rien ?

— Eh bien... ce n'est sans doute pas pour rien qu'il est venu ici, comme vous dites. Bien qu'il n'y ait rien fait.

— Comme il le fait toujours, il a observé autour de lui et, soyez-en sûr, il a pris ses marques. Au Département 127, nous nous attendions à ce qu'il revienne dans cette ville tout en souhaitant nous tromper. De plus, si nous avons eu une information concernant ce qui se trame

ici, lui aussi peut l'avoir obtenue, il a des antennes un peu partout.

L'inspecteur observa un court silence, puis enchaîna sur un autre sujet :

— Dites, sans vouloir être indiscret, ça me ferait plaisir de savoir quelle opération vous menez ici.

— Je ne peux pas vous en dire plus, désolé, mon vieux.

— Mais c'est ma ville ! s'écria Davenport d'un ton venimeux. Est-ce que ça a un rapport avec la venue éventuelle d'une hypothétique combinaison noire que l'on soupçonne d'avoir attaqué un objectif présumé de la mafia ?

— Disons seulement que s'il se trouve sur place il est inclus dans l'opération.

— Que ferez-vous si vous l'apercevez ?

— La consigne est de l'appréhender. Si cela se révèle impossible, il faudra l'abattre.

Leurs regards se dirigèrent vers deux hommes qui arrivaient à grandes enjambées. Le premier était un flic en uniforme, l'autre un homme au visage jovial qui n'arrêtait pas de parler tout en marchant.

— Agent Douglas, s'annonça le policier avec un bref salut de la main. J'ai questionné ce témoin qui a d'intéressantes révélations à faire. Voulez-vous l'entendre maintenant, inspecteur ?

— Oui, allez-y. Quel est le nom du témoin ?

— Albert Rosburgh, intervint l'homme en civil. Je suis le gardien de la villa que vous pouvez apercevoir là-bas, à une soixantaine de mètres.

Il désignait une belle demeure blanche à deux étages, également située en bordure de mer.

— Je dois d'abord vous informer que j'ai été dans les Marines pendant la guerre du Vietnam. Cela dit pour que vous ne pensiez pas que je me suis trompé ou que j'ai eu la berlue. Vous ne prenez pas de notes ?

— Plus tard, fit Kinsey. Vous ferez une déposition officielle. Parlez-moi d'abord de ce que vous avez vu.

— Eh ben... J'étais en train de regarder la télévision quand ça a commencé. Il y a eu d'abord une grosse détonation et puis une autre quelques secondes plus tard. Ensuite, ça s'est mis à péter toutes les deux secondes, régulièrement comme pour un pilonnage ou un tir de barrage. Alors je me suis précipité dans le parc et j'ai vu les fenêtres et les baies qui volaient en éclats. Y avait des types qui hurlaient un peu partout, d'autres qui donnaient des ordres n'importe comment. Et puis... Ils ont fait partir deux bateaux, sans doute pour se lancer à la poursuite de ceux qui les canardaient. Enfin, moi aussi je croyais qu'il y avait plusieurs attaquants, je pensais pas qu'il y avait quelqu'un assez dingue pour s'en prendre comme ça à la mafia... Enfin, j'veux

dire au Club de Tacoma, mais c'est pareil. Ces mecs, j'ai jamais pu les blairer ! C'est tous des truands malgré leurs airs frimeurs.

— Venez-en au fait, l'interrompt Davenport.

— Heu, ouais... Bon, la fusillade avait stoppé, on aurait pu croire que tout allait s'arrêter là, mais nom de Dieu !... J'étais planqué dans l'ombre du parc à regarder ce qui se passait et j'l'ai vu au bout d'un moment. C'était pas coton, parce qu'il était habillé tout en noir et qu'il s'arrangeait pour rester dans l'ombre, mais mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité. Et puis un nouveau projecteur a été allumé et il est devenu visible pendant près d'une demi-seconde. Une demi-seconde, c'est pas beaucoup, mais ça m'a suffi. J'vous ai dit que j'ai fait partie des Marines et...

— Oui, oui, coupa de nouveau l'inspecteur avec nervosité. Pouvez-vous nous faire une description précise de l'individu ?

Il eut un sourire ironique avant d'ajouter :

— Car c'est bien un individu, un être humain, que vous avez vu, pas un extraterrestre, n'est-ce pas ?

— Sauf votre respect, je ne prétends pas avoir vu Prédator ou une quelconque autre connerie de cinéma, m'sieur. Et je peux en effet vous faire une description suffisamment précise. C'était Mack Bolan. Vous savez, celui qu'on surnomme l'Exécuteur.

Les deux policiers échangèrent un coup d'œil éloquent. Ce fut Kinsey qui posa la question suivante :

— Comment était-il vêtu ?

— Il portait une combinaison noire et moulante, comme celle des commandos, et il avait attaché un gros sac dans son dos. Il avait des palmes aux pieds.

— Des palmes ?

— Ben oui ! Puisqu'il est venu par la mer. Il a dû blouser les amici en leur faisant croire qu'il s'enfuyait avec son bateau. C'est classique, mon équipe de Marines et moi, on l'a déjà fait quand...

Davenport fit entendre un bruit de bouche agacé, dit avec une fureur contenue :

— Continuez ! Qu'a-t-il fait ensuite ?

— Il est entré dans la maison comme s'il était chez lui, par une baie éclatée. Il marchait souplement comme les grands fauves. Enfin, il avait enlevé ses palmes, à ce moment-là, s'pas ! Ensuite, je ne l'ai plus revu. J'ai juste entendu une explosion assez sourde, comme celle d'un téléviseur, et c'est tout. Quant à ces types qui étaient montés à bord des bateaux, je ne les ai plus revus non plus. Je crois qu'ils se sont mis au sec, si je peux dire...

— Pourquoi n'avez-vous pas alerté les forces de l'ordre ? questionna l'agent fédéral.

— D'abord, ça s'est produit très vite et il a fallu que je comprenne ce

qui se passait. Ensuite, je n'ai pas eu besoin de le faire, j'ai entendu les sirènes... Heu, j'ai aussi aperçu une bonne femme sur le parking, une grande rousse qui parlait à quelqu'un que je ne voyais pas. Elle est passée sous un projecteur, c'est comme ça que je l'ai vue. C'est tout ce que je peux vous dire sur les circonstances. Mais je voudrais ajouter quelque chose...

— Allez-y.

— Ça me fait plutôt plaisir que cette vermine mafieuse en ait pris plein la gueule. Vous ne savez pas combien de fois j'ai souhaité que Bolan vienne par ici mettre un peu d'ordre dans les affaires de cette cité. Je sais bien que le Tacoma Club appartient en sous-main à cette ordure d'Antoine Giacomo, je veux que vous sachiez que...

— Je vous remercie ! dit sèchement l'inspecteur en faisant un signe à l'agent de police pour qu'il raccompagne le témoin.

Celui-ci hocha la tête, se laissa emmener, mais se retourna une dernière fois à quelques mètres d'eux :

— Je veux que vous sachiez que tout le monde pense la même chose dans ce quartier ! Et on souhaite tous que Bolan leur foute la pâtée, à ces crapules !

Silencieux, les deux policiers le regardèrent s'éloigner puis le G'man ricana :

— Et voilà un parfait exemple de la réputation de notre homme ! Un Robin des Bois des temps modernes !

CHAPITRE VIII

Davenport eut un mouvement d'humeur.

— Ce n'est pourtant pas ce que pensent les amici !

— Et pour cause... Combien voyez-vous de cadavres allongés par terre, ce soir ?

— Il y en a onze. Onze macchabées parmi lesquels j'ai reconnu Natale Boransky et Nick Vecchi, deux hommes importants dans le clan de Giacomo. À votre avis, qu'espère-t-il ? Vous semblez bien connaître ce dingue.

— Il n'a rien d'un dingue. Il sait exactement ce qu'il fait, soyez-en sûr. Manifestement, il a voulu secouer l'Organisation locale, provoquer suffisamment de panique pour faire sortir les gros rats de leurs trous et aussi le plus gros d'entre tous...

— Je crois qu'on vous appelle, fit brusquement remarquer l'inspecteur en voyant l'adjoint de Kinsey qui faisait de grands signes à une trentaine de mètres devant la maison.

L'homme du FBI partit rejoindre son adjoint qui lui annonça :

— On demande M. Stacy au téléphone. J'ai dit qu'il n'était pas présent mais que vous pourriez peut-être prendre la communication.

— Qui est-ce ?

— Un certain Mike Bulock, d'après ce que j'ai compris, il fait partie de la maison. De la nôtre, bien sûr...

Sans un mot, l'agent du FBI prit le téléphone, déclara assez sèchement :

— Kinsey. Qui est à l'appareil ?

Il perçut une sorte de gloussement, puis une voix grave aux inflexions de glace déclara :

— J'ai déjà donné mon nom. J'aurais aimé parler à John Stacy.

— Et on vous a répondu qu'il n'est pas ici.

— On m'a pourtant affirmé qu'il se trouve sur le terrain avec ses équipes. Mais ça n'a pas d'importance, je suppose que vous êtes l'un de ses adjoints directs ?

— Que voulez-vous, au juste, et qui êtes-vous ?

— Je peux seulement vous dire que nos intérêts sont communs.

Vous voulez stopper l'énorme magouille installée à Seattle, moi aussi. J'ai l'intention de faire un nettoyage en grand de cette ville.

— Hé ! Attendez un instant...

Kinsey fit signe à son adjoint qui le rejoignit. Puis, plaquant la main sur le combiné, il chuchota :

— Où sont passés les trois amici ?

— Ils sont montés à l'étage, je crois.

— Allez les trouver immédiatement et faites-les descendre. Si vous les voyez en train d'écouter cette conversation sur un poste secondaire, coupez le fil ou assommez-les ! C'est compris ?

— Bien, monsieur.

— S'ils résistent, coffrez-les pour entrave à l'ordre public. Allez-y !

Attendant que l'agent soit parvenu au premier, Kinsey reprit le combiné :

— Allô, vous disiez ?

— Vous m'avez très bien compris, mon vieux. Je ne répéterai pas deux fois la même phrase, mon temps est limité.

— Dites... Je crois comprendre qui vous êtes. Vos initiales sont bien M.B ?

— Exact.

— Vous avez un sacré culot ! Je vais raccrocher, je n'ai pas l'intention de discuter tranquillement avec vous.

— Comme vous voulez, fit l'interlocuteur. J'avais pourtant une proposition à vous faire.

— Vous n'êtes pas en mesure de nous dicter des conditions, vous savez !

— Il ne s'agit pas d'exiger quoi que ce soit mais de vous proposer un arrangement. Écoutez-moi pendant vingt secondes, ensuite vous ferez ce que vous jugerez bon. Je connais l'un de vos objectifs. Je vous laisse la partie militaire et je m'occupe de la vermine qui grouille dans les égouts.

— Rien que ça ! railla Kinsey.

— Vous n'êtes pas outillé pour avoir ces requins, vous êtes trop empêtré dans les règlements, les lois et les décrets. La seule chance que vous avez, c'est d'en attraper quelques-uns, des pions secondaires, pendant que les gros se mettront à l'abri. Vous savez que j'ai raison.

— Et vous ? Croyez-vous que...

Un rire lugubre coupa la parole à l'agent du FBI :

— Moi, je ne cherche pas à les attraper, Kinsey. Je ne guéris pas un corps malade, je supprime le cancer et si possible ses métastases.

— Vous supprimez, hein ?

— Ouais. Je n'ai pas la possibilité de faire autre chose, ce serait trop long et trop compliqué.

— De quelle mission vous croyez-vous donc investi ?

— D'aucune. Ne cherchez pas à me faire parler. Transmettez ma proposition à John Stacy, peut-être l'intéressera-t-elle. Autre chose... Si vous espérez qu'un certain agent de votre département vous donne encore de ses nouvelles, vous vous faites des illusions.

— Quel agent et quel département ? grogna Kinsey pour la forme, comprenant très bien que son interlocuteur était au courant.

— Frank Vitali du 127, annonça sans délai la voix grave dans le téléphone.

— Et pourquoi donc nous ferions-nous des illusions ?

— Je connais depuis longtemps les méthodes de la mafia, Kinsey. Bon, je dois raccrocher. Je vous rappellerai. Pour vous prouver ma bonne foi, je vous ferai part des renseignements que j'aurai obtenus. Ça vous va ?

— Vous voulez collaborer avec nos services ? Dans ce cas, montrez-vous !

— Ne soyez pas stupide. Vous savez bien que c'est impossible. Si j'apparaissais ne serait-ce que quelques minutes en pleine lumière, je deviendrais la cible de tous les flingueurs de cette ville. Je dois rester dans l'ombre, c'est là que je suis le plus efficace. Ciao...

— Un instant ! À supposer que nous trouvions un terrain d'entente. Je dis bien, à supposer... Hé ! Vous m'écoutez ?

Le G'man ôta le combiné de son oreille, le contempla avec désappointement puis raccrocha en grimaçant. Traversant à grands pas la salle constellée de débris de verre et de traînées de sang, il passa devant le *consigliere* et ses deux acolytes, leur lança un regard ironique, et alla rejoindre l'inspecteur.

— Devinez à qui je viens de parler ? lui annonça-t-il, la bouche en coin.

Davenport émit un petit hennissement.

— À Mack Bolan ?

— Vous ne croyez pas si bien dire.

— C'est une blague ?

— Absolument pas. Il vient de me faire une proposition que nous ne pouvons évidemment pas accepter mais qui me semble pourtant tout à fait sensée.

— Ah oui ?

— Il nous laisse les chaussées de la ville, le port maritime, et il se charge des égouts.

Davenport haussa les épaules, un large sourire s'épanouissant sur ses lèvres.

— Après tout, ce ne serait pas une mauvaise idée. Ça m'éviterait de rédiger pour rien des dizaines de procès-verbaux en quatre exemplaires, de passer des nuits blanches dans l'attente d'interventions qui ne nous mènent nulle part, et de mettre parfois en

taule des malfrats qui sont aussitôt libérés sous caution. Personnellement, j'en ai plus que marre de manger des hamburgers et des hot dogs pendant des planques interminables alors que ces saligots bouffent ma ville. Ma femme dit que Bolan est un chevalier qui se bat pour une juste cause, que c'est lui qui a raison et que nous sommes des ploucs, des flics sans efficacité, muselés par la politique. Je vais finir par penser comme elle...

— Moi aussi je voudrais pouvoir penser de cette façon, mon vieux. Mais voilà, je suis un flic, un agent fédéral qui a prêté serment.

— Je crois bien être dans le même cas à peu de chose près, fit remarquer Davenport d'un ton sarcastique.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire. C'est une chose qu'il ne faut jamais perdre de vue. Au cas où vous l'auriez oublié, Bolan est un criminel recherché dans presque tous les États. Il a des centaines et des centaines de morts sur la conscience.

— Vous me voyez vraiment peiné pour ces pauvres âmes !

L'inspecteur soupira et se passa la main sur la nuque.

— Savez-vous ce qui me gêne, Kinsey ?

— À propos de Bolan ?

— Pas spécialement. C'est plus général. Quelle différence faites-vous entre un soldat qui se bat en service commandé contre l'ennemi de sa patrie, et ce même soldat qui mène une guerre intérieure contre la racaille qui gangrène son pays ?

— Ne tombez pas vous aussi sous le charme de ce type, mon vieux.

— Je ne succombe pas, je tente de comprendre.

— Si vous commencez à philosopher, vous êtes foutu.

— Il nous est donc interdit de réfléchir ? ironisa Davenport.

— Exactement. Du moins sur un certain plan.

— Foutaises ! Je vis dans un pays où l'on prétend que tout citoyen est libre de penser et de s'exprimer comme il l'entend. C'est écrit dans la Constitution et je respecte la Constitution comme je voudrais que tout le monde la respecte. Ce qui n'est assurément pas le cas !

— Mais vous n'êtes pas un citoyen comme tous les autres, voilà la différence. Au même titre que moi vous avez prêté serment. Si vous avez affaire à un criminel ou un individu que la loi désigne comme tel, vous n'avez pas à réfléchir pour savoir si c'est moral ou non et ce qui motive ses agissements. D'autant que, pour ce qui est de respecter la Constitution, il est loin du compte, votre Bolan !

— Oh, rassurez-vous ! grinça l'inspecteur. Si je vois Bolan devant moi, je ferai mon devoir de flic ! Je lui ferai les sommations d'usage et ensuite, s'il ne se rend pas, je l'abattraï. Je crois que je n'aurai pas une hésitation, mais je pense que...

— Oui ?

— Je pense que si ça devait m'arriver, j'irais ensuite jeter ma plaque

sur le bureau de mon supérieur, je m'achèterais un lopin de terre pour y construire une petite ferme et je cultiverais des choux jusqu'à ce que j'oublie que j'ai tué un soldat perdu qui faisait le travail à ma place. Vous qui paraissez avoir lu des dossiers à son sujet et étudié son cas, est-ce vrai qu'il ne tire jamais sur les flics ?

— On le dit, répliqua évasivement Kinsey.

— Vous répondez à côté. Est-ce que ça s'est jamais produit ?

Le G'man soupira.

— Non. Il n'a jamais allumé un uniforme. En allant plus loin, il a déjà essuyé plusieurs fois des tirs de police sans jamais rendre le feu.

Joe Davenport sentit une boule dure lui obstruer la gorge. Il grogna :

— Nous faisons un boulot écoeurant, Kinsey. Regardez ces trois fumiers qui ricanent pendant que mes hommes font leur boulot...

D'un geste méprisant il désigna David Beckler et ses sbires qui effectivement observaient d'un air rigolard les officiers de police affairés dans la propriété. Il ajouta :

— Soyez sûr qu'une plainte a déjà été déposée et qu'ils vont demander des dommages et intérêts en prétendant que la police ne les a pas suffisamment protégés. Ils connaissent la loi mieux que nous et ils sont en cheville avec des politicards qui les soutiennent. C'est la valse des grosses enveloppes...

— Je sais, admit l'agent fédéral. Et c'est pour cette raison que nous sommes venus à Seattle, pour y mettre un terme.

— Je vous souhaite bien du plaisir. Vous pouvez toujours prier saint Michel pour qu'il vous aide à terrasser le dragon, ça ne changera pas grand-chose !

— Vous croyez qu'il serait plus efficace d'invoquer saint Bolan ? dit Kinsey en souriant pour la première fois de la soirée.

— Je ne pense pas qu'il faille l'invoquer. Il est déjà sur place, n'est-ce pas ? C'est vous qui le dites. Alors, peut-être bien que je vais m'installer dans un fauteuil confortable, allumer un cigare à cinq dollars pièce et le regarder faire. Comme ça, j'aurai l'impression d'être vraiment efficace !

CHAPITRE IX

Bolan venait de raccrocher le radio-téléphone du char de guerre. Il était 23 h 50. Eva Swanson lui jeta un regard perplexe :

— Crois-tu que ce Kinsey va accepter ta proposition ?

— Il n'est pas habilité pour le faire, mais il va en référer à John Stacy.

— Qu'espères-tu ? Un arrangement de la sorte ne te rapporte rien de concret...

— Je souhaite seulement que les bleus ne se trouvent pas entre ma cible et moi quand ça pétera pour de bon. Je ne veux pas me tromper.

Elle avait mis un peignoir de bain de Bolan deux fois trop grand pour elle. Lui-même commença à se vêtir d'un costume bleu nuit en alpaga qu'il passa sur une chemise de couleur saumon en soie.

— Saurais-tu conduire ce gros veau ?

— J'ai un permis poids lourd, un autre pour les transports en commun et aussi une licence de pilote d'avion. Montre-moi où sont les vitesses et je te le fais décoller. Quelle est la mission, Striker ?

— Il s'agira de relever des écoutes.

— En ville ?

— Oui.

Il prit une carte de Seattle et de ses environs, délimita à l'aide d'un marker trois emplacements situés dans le centre, dans le nord et à l'est, l'emmena ensuite dans la cabine de conduite et commenta :

— Ce van se conduit comme n'importe quel camion, mais tout est assisté. Freins, direction, suspension, et des tas de gadgets dont tu n'auras pas à te préoccuper. Pour la relève des écoutes...

Il appuya sur un bouton du tableau de bord, faisant apparaître un petit pupitre.

— La console d'enregistrement peut se commander indépendamment depuis le module technique ou à partir d'ici. Tu n'auras qu'à positionner cette touche sur « Marche » et cette autre sur « Record ». Ne les mets en fonctions que lorsque tu seras à une centaine de mètres des emplacements que j'ai notés sur la carte.

— Et pour arrêter ?

— Tu n'auras pas à t'en soucier, l'arrêt se fera automatiquement. Ne débranche que lorsque tu auras fait le circuit complet. O.K. ?

— Ça me paraît très simple. Comment ça fonctionne, techniquement ?

— Un émetteur spécial inclus dans la console envoie une impulsion à un relais d'écoute lorsqu'il est à une portée convenable. Ce relais émet alors à son tour tout le contenu de l'enregistrement en accéléré. Un enregistrement de plus de deux heures en continu peut ainsi être expédié en moins d'une minute.

— C'est prodigieux ! s'exclama-t-elle. Et il n'y a jamais de raté ?

— Jamais. Si la distance est trop importante, un voyant rouge clignote, indiquant qu'il faut se rapprocher. Si tu passes aux emplacements que je t'ai signalés, il n'y aura aucun problème. Roule à une allure raisonnable, ni trop vite ni lentement. Et, surtout, ne passe jamais deux fois au même endroit. Tu pourrais te faire repérer. Ne touche à rien d'autre, tu déclencherai des catastrophes.

Regardant la carte, la jeune femme commenta :

— Cette croix, là... Elle n'est pas très éloignée du club Tacoma.

— Exact.

— Quand as-tu placé des écoutes là-bas ?

— Tout à l'heure.

— Je ne m'en suis pas aperçue.

— C'était avant d'intervenir.

— Tu aurais pu m'en parler ! se rebiffa-t-elle.

Il fit un geste évasif de la main.

— Ce n'était pas important.

— Et les deux autres emplacements ? insista-t-elle.

— L'un des appartements de Tony Giacomo et un immeuble qui lui appartient, dans lequel il a plusieurs sociétés en sous-main.

— Bon, d'accord. Je m'habille et je m'occupe de faire les poubelles de la mafia. Et toi, pendant ce temps ?

— J'ai quelques coups de fil à donner et une petite reconnaissance à faire.

— Il y aura des risques ?

— Lorsqu'on évolue sur le terrain de chasse des amici il y a toujours des risques, Eva. Mais je n'ai pas l'intention de laisser ma peau à Seattle.

— Quel est le rendez-vous ?

Bolan lui montra un petit appareil de la taille d'un paquet de cigarettes.

— Je te contacterai avec ça. Où que tu sois, dans un rayon de trente kilomètres, nous pourrons communiquer pendant une dizaine de minutes. Le récepteur est planqué sous le pupitre d'enregistrement.

Il lui fit une rapide démonstration puis retourna dans le module

opérationnel, prit la liste communiquée par Brognola, et s'assit devant le radio-téléphone, composant sans attendre un premier numéro. La jeune femme qu'il eut au bout du fil parut étonnée de sa demande :

— Vous êtes bien sûre que Tony n'est pas là ? demanda-t-il pour la seconde fois d'une voix empreinte de vulgarité. Faut que je lui parle, c'est urgent.

— Non, monsieur, lui répliqua-t-on sèchement. Il n'y a jamais eu de Tony Giacomo ici, c'est une société de télévision, pas une association de malfaiteurs.

Et on lui raccrocha au nez. Il distribua ainsi quatre autres coups de fil qui se soldèrent par des échecs, jusqu'à ce qu'une voix féminine aguicheuse lui réponde :

— Oui, vous êtes bien au Sapho-Club, le canal télévisé du plaisir. Que puis-je pour vous, monsieur ?

— Faut que je parle au boss, déclara Bolan sans préambule.

— À quel boss voulez-vous parler ? roucoula la fille en bout de ligne. Nous en avons un pour la station et un autre pour la discothèque.

— Écoute, mignonne, t'es sûrement une fille super bien roulée si je m'réfère à ta voix. Mais j'ai pas de temps à perdre. Magne-toi le fion et passe-moi Tony.

Le ton changea immédiatement ;

— Ne quittez pas, je vais voir.

Une dizaine de secondes plus tard, une voix d'homme se signala dans l'appareil, pleine de méfiance :

— Oui, je vous écoute.

— Tony ?

— Non, qui êtes-vous ?

— Buster. Faut que je lui parle d'urgence.

— Il est pas là. Buster, c'est vraiment votre nom(10) ?

— Prenez-le comme vous voulez. Je me méfie du téléphone. Vous savez où je peux le joindre ?

— On ne peut pas le contacter pour l'instant. Si vous me disiez ce que vous voulez et d'où vous êtes...

— Merde ! Je débarque de Portland, ça doit vous dire quelque chose !

— Ah !... Vous voulez me laisser un message ?

Bolan se fit méfiant à son tour :

— Dites, je sais pas qui vous êtes.

— Disons que je suis très ami avec Tony. Bon, vous accouchez ou merde ?

L'Exécuteur ménagea un silence avant de répondre :

— C'est, heu... au sujet de ce qui s'est passé tout à l'heure en bordure de Puget Sound. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Ouais, ouais. Continuez, fit la voix brusquement tendue.
— Je sais qui a fait le coup.
— Ah oui ? Et c'est... Non, ne dites rien. Vous pouvez rappliquer ici ?

— Oui. Dans vingt minutes.
— C'est O.K.
— Qui je demande ?
— Charly.
— Charly comment ?
— Charly tout court. Sois pas trop curieux, mec.

Bolan raccrocha, un petit sourire de satisfaction sur les lèvres. Il sut qu'il avait touché le bon numéro. Il ouvrit la porte métallique de communication avec le module habitable, découvrit Eva Swanson qui avait fini de s'habiller et s'apprêtait à le rejoindre. Elle lui envoya une petite bourrade dans l'épaule.

— Ne te fais pas trop abîmer, Striker, lui sourit-elle. Tu peux encore servir.

Une fois dehors, il s'assura du verrouillage de la porte pneumatique, alla ensuite s'installer dans la Corvette bleue et démarra sans attendre.

Il avait hâte de voir à quoi ressemblait le Canal du Plaisir et à quel point Tony le Braque était devenu Tony le futé.

CHAPITRE X

Une enseigne lumineuse clignotante signalait : Sapho Club, au-dessus d'une porte en bois dans laquelle se découpait un judas. Bolan avait laissé la Corvette dans une rue perpendiculaire pour se rendre à pied jusqu'au coin de la rue où il s'était tenu immobile pendant plusieurs minutes.

Il avait assez vite repéré le véhicule banalisé de la police, une Ford grise comportant sur le toit une courte antenne F.M. et dont les vitres étaient pleines de condensation due à la respiration de ses deux occupants. Ceux-ci étaient visiblement en planque et surveillaient le club.

Bolan s'approcha du véhicule, frappa doucement à la vitre de gauche qui s'abaissa lentement, découvrant un visage tendu. La main du policier au volant était glissée sous sa veste et paraissait étreindre quelque chose. Bolan lui montra brièvement une fausse plaque du FBI, demanda :

— Toujours pas de nouveau au sujet du renard ?

Le flic se détendit, bâilla avant de répondre :

— Rien ! On a l'impression de perdre son temps, ici. Qu'est-ce que vous attendez, vous autres du FBI, pour mettre les pieds dans le plat ?

— Patience, ça va venir.

— Patience ! Je ne fais que ça, d'être patient !

Bolan regarda sa montre, la tapota et demanda :

— Vous avez l'heure ? La pile de la mienne est foutue.

La lumière d'un plafonnier éclaira l'intérieur du véhicule. Tandis que le policier assis sur le siège passager relevait la manche sur son poignet, l'Exécuteur promena un regard rapide sur le tableau de bord. Fixé par de l'adhésif à côté d'un poste émetteur-récepteur, un papier mentionnait quelques chiffres et deux courtes lignes écrites en capitales.

— Il est 0 h 40, annonça le policier, éteignant ensuite le plafonnier. Quand je pense que nous sommes arrivés ici à 9 heures du soir !

Bolan leur fit un clin d'œil d'encouragement.

— Ouvrez bien l'œil, il pourrait se passer des choses.

— Quelles choses ? dit le conducteur.

Mack éluda :

— Ouvrez aussi les oreilles. Si vous entendez que ça pète, n'intervenez pas mais appelez un renfort.

— Pourquoi est-ce que ça péterait ?

L'Exécuteur leur fit un petit signe, les laissant dans l'expectative, puis se détourna et rejoignit le trottoir opposé. Il avait mentalement noté les fréquences d'appel ainsi que les codes réservés à la police locale et au FBI.

Une cinquantaine de pas l'amènèrent devant la porte en bois où il appuya résolument sur un gros bouton de sonnette. Très vite, le judas s'ouvrit, laissant voir la moitié d'un visage, des yeux inquisiteurs surmontés de gros sourcils.

— Ouais, qui est-ce ? fit une voix traînante.

— Buster. J'ai appelé Charly tout à l'heure et on a rendez-vous.

— Ah ouais. ...tendez.

Il y eut le bruit d'un gros verrou et la porte s'ouvrit suffisamment pour que Bolan s'introduise dans un petit hall tendu de velours pourpre. Un fond de musique venait d'une salle qu'il ne pouvait pas voir. Le visage entrevu dans le judas était planté sur un corps massif aux épaules musculeuses. La bouche du gorille était en accord avec les yeux, à la fois molle et cruelle.

Le gorille voulut le palper pour vérifier s'il était armé, mais l'Exécuteur le repoussa violemment, lui crachant au visage :

— Touche-moi encore, vieille tante, et je te fais sauter le caisson !

— Putain ! Faut bien que je voie si t'es armé... Ici, on n'entre pas avec un calibre.

— J't'emmerde. J'entrerai comme je veux et même avec mon flingue. Ou alors t'as qu'à essayer de me le prendre !

— Bon Dieu, fais pas le con, mec ! C'est la règle.

— Va te faire foutre. Si je vois pas Charly dans moins de cinq secondes, je me casse.

Un grognement se fit aussitôt entendre et un grand type au visage osseux se démasqua de derrière une tenture.

— Laisse-le tranquille, Max, annonça-t-il. Je m'en charge.

— Charly ? fit Bolan.

— Oui. Qu'est-ce que tu as comme arme ?

— Un 9 mm automatique, mais il n'est pas question que je m'en sépare. C'est ça ou je me tire.

— O.K., O.K. Viens avec moi.

Il le suivit, déboucha dans une assez grande salle sombre seulement éclairée par des appliques murales diffusant parcimonieusement des lumières rouges et jaunes. La salle était occupée par une cinquantaine de personnes, assises dans des boxes ou évoluant sur une petite piste

de danse au centre. La plupart des filles étaient peu vêtues, certaines d'entre elles carrément nues et se livrant parfois à des exercices scabreux avec des partenaires d'un soir. Des enceintes invisibles répandaient une musique suggestive entrecoupée de gémissements et de bruits bizarres.

— C'est sympa ici, dit Bolan qui marchait tout contre son cicérone vers le fond de la salle.

— Ouais. Mais c'est surtout le vendredi soir que ça marche le mieux. Y a de ces partouzes !

— T'es bien protégé ?

Charly ricana :

— On a un condé, si c'est ce que tu veux dire. Pour le reste, on s'occupe personnellement de tout, pas de problème. Et l'immeuble entier est à nous. Tu m'as dit que tu viens de Portland ?

— Oui. Enfin, ça fait une semaine que je suis à Seattle.

— Tu es avec qui ?

— Gus Bonate. Enfin, j'étais avec lui. Tu sais ce qui lui est arrivé ainsi qu'aux autres(11)...

Charly lui posait des questions d'un ton bon enfant, mais en réalité il le sondait, encore méfiant.

— Je sais, répliqua ce dernier. Cette salope de combinaison noire les a assassinés. Comment tu t'en es tiré ?

— On m'avait envoyé à Salem pour une livraison. Quand je suis rentré, il n'y avait plus que des décombres. Alors j'ai essayé de survivre mais c'était cuit. Y avait des poulets à chaque coin de rue, des indics partout, plus question de travailler honnêtement. J'ai pensé qu'il y aurait peut-être du boulot dans cet État...

Charly ricana. Ils s'arrêtèrent devant une porte capitonnée qu'il ouvrit avec un passe et ils grimpèrent au premier étage le long d'un escalier grinçant. Là-haut, le décor était totalement différent : des murs sobres, une lumière bien répartie, un carrelage clair. Tout au fond d'un couloir, une porte également capitonnée leur livra accès à une vaste pièce arrangée en studio d'enregistrement.

Une étrange créature aux cheveux verts et aux seins tenus très haut par un soutien-gorge à balconnet se tenait là, assise près d'un petit standard téléphonique, en train de se limer les ongles. Bolan pensa que c'était la fille qui lui avait répondu. Mais était-ce bien une fille ?

Le maître des lieux lui adressa un signe impératif qui la fit se lever prestement de son tabouret et elle quitta les lieux après un regard appuyé sur le nouveau venu.

Il y avait là des moniteurs vidéo, des caméras, des pupitres de mixage, des projecteurs et des micros. Les murs étaient recouverts par d'épaisses tentures et le sol par une moquette où les pieds s'enfonçaient presque jusqu'aux chevilles.

Une moitié de la salle était aménagée en plateau avec un décor de chambre à coucher de luxe.

L'Exécuteur s'étonna :

— Dis-moi, Charly... Qu'est-ce que c'est, tout ce bastringue ? Je suis pas venu pour faire de la figuration...

— T'occupe ! Tu voulais parler à Tony ? Tu vas lui parler et tu vas le voir. T'es content ?

— Tu veux dire qu'on va le contacter par télévision ?

— Ouais, m'sieur ! Il veut te voir. Tu vas passer à la télé, mec !... te voilà célèbre !

— Et, heu... C'est pas risqué ? N'importe qui pourrait capter les ondes...

— Aucun risque. La transmission est codée. Pour recevoir l'image et le son, il faut un décodeur spécial. Tu piges ?

— C'est génial ! Et personne peut vraiment localiser les émissions ? fit Bolan, jouant le mafioso de province ébahi devant l'ingéniosité des caïds.

Charly hocha la tête, très sûr de lui.

— C'est impossible. Il émet à travers un relais-satellite qui renvoie ensuite les fréquences TV. Ça coûte cher, mais Toni a de gros moyens. Si un futé essayait de trouver l'émetteur, il ne localiserait que le satellite. Ensuite, c'est repris par un relais et envoyé dans le secteur câblé.

— Bien joué ! dit Bolan, sincère.

— Moi-même je ne sais pas d'où il émet. Ça peut être de n'importe où dans cet État ou même depuis l'Oregon ou la Californie.

— Si loin ?

— Tout est possible avec la technique moderne.

— Et tu lui parles souvent à travers tous ces bidules ?

— Ces bidules, comme tu dis, c'est un peu une couverture. À certaines tranches horaires, on émet des émissions un peu déshabillées pour des abonnés au câble. Ça nous sert aussi pour des tournages vidéo de films porno, des séquences vachement salaces. Tu peux pas savoir comme les bourgeois aiment ça ! Ça aide les paumés à bander et ça fait mouiller les vieilles rombières.

Bolan affichait un air ébahi en écoutant Charly qui devenait intarissable, fier de vanter les moyens techniques de l'Organisation comme s'ils lui appartenaient en propre.

— Bon Dieu ! Ça donne envie de rester avec vous, dommage que je ne connaisse personne ici.

Le mafioso eut un rire gras.

— Maintenant, tu me connais. Demande à Tony de te prendre avec nous, peut-être qu'il acceptera si ce que tu as à lui dire est suffisamment important.

— Ouais. Au fait, tu m'as pas dit : tu lui parles souvent ?

La question était formulée de façon à exciter la vanité de Charly qui gonfla son torse pour répliquer :

— Quand je veux lui parler, je n'ai qu'à appuyer sur un bouton. Tiens, regarde...

Le mafioso s'approcha d'un pupitre où s'alignaient divers voyants lumineux et des touches. Il enfonça l'une d'elles. Aussitôt, un écran s'alluma, montrant l'angle d'une pièce aux murs nus, totalement neutres, le dossier d'un fauteuil trônant au centre de l'image.

Bolan se déplaça pour sortir du champ de la caméra, faisant semblant de s'intéresser à l'appareillage technique, tandis que le mafioso se plaçait devant la caméra, un micro à la main.

— Monsieur Tony ! débita-t-il dans l'appareil. C'est Charly... Heu, le type en question est arrivé.

Après une dizaine de secondes de silence, une voix autoritaire renvoya à travers un haut-parleur :

— Je t'écoute, Charly. Où est-il ?

— Il est là... Buster ! Mets-toi en face de l'écran, que M. Tony puisse te voir.

L'Exécuteur avait sorti de sa poche un petit boîtier métallique extra-plat qu'il braqua deux, trois secondes sur la console de réception. Puis, d'un geste rapide, il rangea le mini-appareil.

— Qu'est-ce que tu fous ? jeta Charly d'un ton subitement hargneux, J't'ai dit de te mettre devant cet écran !

Tranquillement, Bolan se plaça dans l'axe de la caméra, à moins d'un mètre de son cicérone. Le visage ingrat de Tony Giacomo se découpait déjà sur le tube cathodique, le regard inquisiteur, ses lèvres trop minces tordues dans un rictus. Son attention parut d'abord se porter sur la tenue vestimentaire du visiteur puis s'attacha à son visage sur lequel flottait un sourire ironique.

Près de deux secondes se passèrent ainsi, dans une sorte de contemplation équivoque, puis les sourcils de Giacomo s'abaissèrent sur ses yeux, sa bouche s'ouvrit, son menton devint encore plus fuyant qu'à l'accoutumée, et un feulement jaillit de l'appareil vidéo :

— Bo... Bolan !

Puis :

— Charly !...

— Oui, patron ! fit servilement le mafioso qui cherchait à comprendre la situation, le regard inquiet.

— Tu as laissé entrer chez toi cette salope ! C'est Bolan, connard !

— Quoi ? rugit Charly en plongeant la main sous sa veste.

Bolan le frappa sèchement à la gorge du revers de la main. Le mafioso émit un petit couinement, partit à reculons en titubant mais réussit à sortir son arme. Alors qu'il cherchait maladroitement à la

brandir devant lui, le Beretta vomit une pastille silencieuse qui lui entra en force dans la bouche, lui faisant sauter plusieurs dents d'un coup et provoquant d'irrémédiables dégâts dans son cerveau avant d'aller s'enfoncer mollement dans une tenture. Charly émit un drôle de soupir puis ses yeux tournèrent plusieurs fois dans ses orbites dilatées et il mourut debout, sans avoir vraiment compris ce qui lui arrivait.

L'Exécuteur considéra de nouveau l'écran sur lequel la tête de Giacomo s'était figée dans une attitude stupéfaite.

— On dirait que tu es surpris de me voir ?

— Comment as-tu fait ? cracha haineusement le *capo* du Nord-Ouest.

— Comme ça, fit Bolan en claquant des doigts. Aussi facilement que ça, Tony. Et c'est de cette façon que je vais venir te liquider.

Giacomo donna un instant l'impression qu'il allait se désintégrer sous la pression de sa fureur. Ses yeux s'exorbitèrent, ses lèvres s'étirèrent par petits coups secs et son nez de rapace frémit. Mais il se contint et une lueur de ruse dansa dans son regard quand il jeta d'une voix contenue :

— Tu ne pourras pas me trouver, Bolan. T'es trop petit. T'es qu'un prétentieux qu'a eu beaucoup de chance jusqu'à maintenant.

— La chance, c'est toi qui l'as eue. Mais c'est terminé. Tu vas y passer, comme Augie. Tu te crois peut-être plus malin que lui ?

— J'te dis que t'as eu de la chance ! hurla soudain le maître de Seattle.

— Négatif. J'ai blitzé ton club à la con, maintenant je vais démolir cette cabane et ensuite je raserai tous tes autres business. Après, je m'occuperai de ta carcasse pourrie. Tu te caches comme un rat, mais tu ne peux plus fuir, Tony. Je serai au courant de chacun de tes faits et gestes. Tu ne te demandes pas comment ?

— Tu me trouveras jamais. Jamais, t'entends ?

Le visage de Giacomo s'était pétrifié sur l'écran.

— Je te laisse l'image et le son, Tony. Mais personne ne t'entendra dégoiser tes conneries, personne ne verra ta face de rat. Regarde la suite, ça te donnera un avant-goût de ce qui t'attend.

Bolan éteignit le moniteur vidéo en arrachant le câble électrique, laissant la caméra et le micro en fonction. Tournant le dos à l'appareil, il se pencha ensuite sur le cadavre de Charly qu'il piégea avec une grenade à fragmentation dont il ôta la goupille, se releva, fit un salut ironique en direction de la caméra et quitta le studio.

Le seul recours de Giacomo pour donner l'alerte était de lancer un appel téléphonique au Sapho Club, ce qu'il n'allait sûrement pas manquer de faire. Cela laissait un court répit à Bolan qui entreprit rapidement de visiter l'étage.

Presque aussitôt, il entendit une sorte de gémissement qui sourdait à

travers une cloison, puis un cri étranglé, et le silence retomba.

Deux fenêtres donnaient sur une cour chichement éclairée par une ampoule électrique nue. Il en ouvrit une, se penchant pour vérifier le rez-de-chaussée, puis alla inspecter les pièces desservies par le couloir. Dans la première, aménagée en bureau, il ramassa un carnet de rendez-vous sur un sous-main, coinça une petite grenade au phosphore dans l'entrebâillement de la porte, et passa à la pièce suivante. Là, il découvrit une scène digne du marquis de Sade.

Une fille blonde toute jeune, vêtue seulement d'un porte-jarretelles noir et de lanières de cuir qui lui enserraient la poitrine, était attachée par les poignets et les chevilles sur un grand lit aux montants en fer forgé. On lui avait placé un bâillon sur la bouche. Un voyou en petite tenue s'amusait à lui pincer cruellement le bout des seins et ricanait en observant les contorsions de sa victime. Un second truand lui avait fixé des électrodes sur le ventre et le pubis à l'aide d'adhésif médical et attachait des fils électriques sur une petite magnéto.

C'était à n'en pas douter une séance de mise en condition, de « dressage », avec claques, tortures sans traces et sévices sexuels à la clé. Peut-être la fille était-elle réservée à quelques séances de vidéo porno hard avant d'être mise sur le marché de la prostitution. C'était vraisemblable.

Celui qui tenait la magnéto aperçut soudain l'Exécuteur, le sinistre flingue prolongé par le bulbe énorme de son silencieux, et lâcha l'appareil en levant les mains devant lui.

— Hé !... Vous n'avez pas de mandat ! s'écria-t-il stupidement. C'est pas légal !

— Non, c'est pas légal, lui renvoya Bolan.

Le Beretta toussa. Le front du type s'orna d'un troisième œil sanglant et il s'affala bruyamment sur le pied du lit. Son copain fit un bond en arrière, le regard fou, et se mit à gémir :

— Ne me tuez pas ! Ne me tuez pas ! Je fais qu'obéir aux ordres... Vous croyez que ça me plaît, ce boulot de merde ?

Il poussa un couinement aigu en voyant le mufle du Beretta qui pivotait dans sa direction, retint son souffle.

— Combien de mecs encore dans cette baraque ? demanda Bolan d'une voix réfrigérante. Ne compte pas Charly, il est mort.

— Je sais pas, je...

— Combien ?

— Six... Huit... Ouais, huit avec Daffy.

— Qui est Daffy ?

— Ben, le boss de tout le cirque ici... Vous... vous êtes Bolan, hein ?

— Oui.

— J'veus jure que j'avais des ordres... Pitié, me tuez pas !

Bolan lui octroya toute la pitié dont il était capable sous forme d'une

ogive Parabellum qui lui fit éclater la tête, l'envoyant en un centième de seconde dans l'au-delà.

Avisant un petit tas de vêtements par terre, il le jeta sur le lit et coupa les liens de la blonde, lui ôta son bâillon.

— Habillez-vous en vitesse, lui conseilla-t-il.

— C'est... C'est Frank qui vous envoie ?

L'Exécuteur ressentit un petit signal dans sa tête.

— Frank qui ?

— Frank Vitali... Dites, c'est lui ?

« Bon Dieu, que la vie est parfois compliquée », se dit Bolan.

Il cherchait Tony Giacomo pour l'éliminer. Il cherchait aussi Frank Vitali, le frère d'Eva Swanson qu'il avait sauvée in extremis d'une fin lugubre, pour tenter de le sauver lui aussi sans trop y croire. Et voilà qu'il tombait sur une fille inconnue et toute nue que la mafia avait attrapée et qui lui demandait des nouvelles de Frank. Qui était qui dans cet imbroglio invraisemblable où trop de cartes semblaient biseautées ?

CHAPITRE XI

— Nous en parlerons plus tard, répondit sèchement Bolan à la blonde. Dépêchez-vous de passer vos fringues.

Elle avait déjà enfilé un jean et attrapait une chemisette. Il ramassa une paire de baskets et les lui donna, puis il perçut un bruit de galopade dans le couloir et s'approcha de la porte restée entrebâillée.

Un groupe de quatre hommes armes aux poings venaient de déboucher de l'escalier, à l'autre bout du couloir, et se jetaient aveuglément en direction du studio. Bolan compta les secondes, entendit le bruit de la porte qu'on repoussait violemment, des exclamations, un bref temps mort, puis une violente déflagration qui ébranla les murs et brisa des vitres. Le cadavre piégé de Charly leur avait sauté à la tête.

Sortant du studio, Bolan avait envisagé de se replier par la cour, en sautant au sol depuis la fenêtre du premier étage. Mais il y avait un imprévu. Il ne pouvait entraîner la fille dans ce parcours. Il ne pouvait pas non plus l'abandonner, surtout pas après ce qu'elle avait commencé à lui dire...

Il fallait donc se résoudre à sortir de l'ancre mafieux comme il y était entré, par la boîte de nuit.

La fille était prête. L'Exécuteur se glissa dans le couloir, l'invitant à le suivre. La plupart des ampoules avaient été brisées par l'explosion, seul un globe répandait encore une lumière crue depuis l'amorce de l'escalier, à l'extrémité du couloir.

Ils passèrent devant le studio dont un pan de mur avait été soufflé par l'explosion. La porte avait été arrachée de ses gonds et réduite à une multitude d'échardes de bois. Des merveilles techniques tant vantées par Charly, il ne restait plus que des morceaux de ferraille tordue et de verre brisé, le tout recouvert d'une poussière dense dont l'atmosphère était encore imprégnée.

La blonde se mit à tousser. Bolan la tira par la main, le Beretta braqué devant lui et prêt à cracher son venin. Arrivé à hauteur de la porte qu'il avait piégée avec une grenade incendiaire, il ramassa l'engin, le projeta dans le bureau qu'il avait visité auparavant et força

la fille à se placer à l'abri d'une cloison. Cela fit une petite explosion sourde. Immédiatement après, un crépitement joyeux s'empara des lieux et une multitude de particules de phosphore en feu commencèrent à ronger l'intérieur du bureau, s'emparant des papiers, s'attaquant aux meubles et aux rideaux.

Après un tel vacarme, il n'était plus question de jouer en sourdine. Bolan dévissa le silencieux du Beretta et remplaça le chargeur garni de cartouches subsoniques par un autre contenant des Parabellum à pleine charge.

Ce ne fut qu'en arrivant près de l'escalier qu'il rencontra une opposition. Deux mafiosi s'y étaient embusqués, déclenchant aveuglément un feu nourri qui obligea Bolan à reculer. Plaqué contre un mur, il laissa passer deux ou trois secondes, évaluant la position des tireurs en fonction des impacts qui se dessinaient dans une cloison, à moins de deux mètres de lui. Puis il plongea devant la cage de l'escalier en y expédiant deux rafales de trois coups. Il sut qu'il avait fait mouche en entendant deux cris de douleur.

Un roulé-boulé arrière le replaça en position de tir. Effectivement, les deux malfrats avaient écopé. L'un était visiblement mort, touché en deux endroits de la poitrine et à la tête, mais l'autre avait encore de la hargne et de la haine à cracher. Le visage maculé de sang, les yeux exorbités, une partie de la mâchoire en moins, il brandissait un « Lupara », un fusil de chasse à canon et crosse sciés, avec lequel il fit feu aussitôt. Le Beretta vomit également la mort, accompagnant la grosse détonation du Lupara par un aboiement sec. Le rictus morbide du truand disparut dans un magma de sang, d'os broyés et d'humeurs, tandis que le fusil tronqué, actionné par un spasme, tonnait une seconde fois, envoyant ses chevrotines dans le plafond.

Deux secondes plus tard, Bolan dévalait l'escalier, faisait feu une nouvelle fois sur un malabar armé qui venait d'apparaître dans le petit hall du rez-de-chaussée. Mais celui-ci avait bondi en arrière et la balle le cueillit à l'épaule. Le truand poussa un rugissement, lâcha un coup de feu au jugé et bondit derrière la porte qu'il venait de franchir. Bolan sauta d'un coup les douze marches qui le séparaient du rez-de-chaussée et déboucha dans la salle du club.

Le gorille louvoyait rapidement entre les tables des clients dont la plupart avaient commencé à vider les lieux, d'autres, indécis, se mettant à hurler.

Il se dirigeait vers une porte capitonnée quand l'Exécuteur l'aida à l'atteindre un peu plus vite d'une balle dans la nuque qui le propulsa en avant.

« Private », spécifiait un petit écriteau en laiton au centre de la porte. Bolan enfonça celle-ci d'un violent coup de pied, se jeta aussitôt de côté, puis s'élança dans la pièce, l'index à demi replié sur la

détente. Il eut juste le temps d'entrevoir une silhouette en train de disparaître dans l'ouverture d'une porte, se lança derrière elle et rattrapa un petit être bossu au visage chafouin qui serrait contre lui un attaché-case.

La blonde les avait rejoints. D'un geste sec, elle arracha l'attaché-case des mains du petit truand.

— C'est Daffy le Convoyeur ! expliqua-t-elle brièvement. Ne le lâchez pas.

Puis, désignant la porte par où le mafioso cherchait à s'éclipser :

— On peut sortir par là, ça donne sur l'arrière du pâté de maison.

Bolan fouilla le gnome, trouva sur lui un petit automatique .32 nickelé qu'il empocha.

Ils se retrouvèrent effectivement dehors une dizaine de secondes plus tard, marchèrent rapidement en direction de l'endroit où l'Exécuteur avait laissé sa Corvette. Après avoir tourné à l'angle de deux rues, Bolan plaqua violemment le mafioso contre la façade d'un immeuble, l'immobilisa, et s'adressa à la jeune femme :

— En quoi ce nabot peut-il m'être utile ?

— Demandez-lui où sont les filles en instance de départ pour le Mexique.

— O.K. Tu as entendu, Daffy ?

Bolan avait entendu parler de Daffy le Convoyeur. Quatre ans auparavant, celui-ci avait eu les honneurs de la presse. À l'époque, il avait été arrêté pour séquestration de mineurs et traite des Blanches. L'affaire avait provoqué beaucoup de remous et des complicités s'étaient révélées à divers niveaux de l'administration et de la police californienne. Mais Daffy n'était finalement resté que cinq jours en détention, les deux témoins à charge qui avaient aidé à son inculpation s'étant rétractés d'un coup.

Bien sûr, des pressions occultes avaient joué. Il y avait eu aussi des menaces physiques, et des enveloppes bourrées de gros billets étaient passées de main en main. Et l'ordure mafieuse avait été remise en circulation, libre de continuer son infâme trafic. Puis Daffy avait disparu un an plus tard. Personne n'en avait plus entendu parler jusqu'à ce que Bolan le retrouve à Seattle tout à fait inopinément.

Le bossu n'avait rien d'un caïd, il n'était qu'un pion secondaire utilisé par les gros requins, mais il pouvait détenir des informations intéressantes. C'était du moins ce que paraissait croire la fille.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, crachota-t-il méchamment. Vous vous méprenez, je...

Le brusque contact du canon du Beretta contre sa joue mit fin à ses protestations.

— Tu as trois secondes, lui dit Bolan sans élever la voix. Prépare-toi pour le grand voyage, Daffy.

— Vous n'oserez pas tirer !

Le double cliquetis du chien qui se relevait lui arracha un gémissement et il se mit à bredouiller :

— Attendez, tout ça ne tient pas debout. Je ne suis que le régisseur du Sapho...

— Plus qu'une seconde.

Le ululement lugubre de sirènes de police se faisait entendre, à une distance encore inappréciable.

— Mais je n'ai rien à voir avec ces voyous, je...

— Ciao, Daffy.

— Attendez !... D'accord, j'ai entendu parler de cette histoire... Ils les ont emmenées à Auburn. J'veais vous dire ce que je sais, mais retirez ce flingue, par pitié !

— Ton temps est écoulé, le renseigna froidement Bolan en continuant à maintenir la pression du canon contre la joue du truand. Tu parles tout de suite ou tu crèves.

— Oui, oui !... Ils vont les embarquer demain matin dans un avion pour le Mexique. C'est comme ça que ça doit se passer, je vous jure que c'est la vérité.

— Où, à Auburn ? Précise.

— Un... entrepôt, pas loin de l'aéroport municipal. C'est une ancienne fabrique de conserves. Vous pourrez pas vous tromper, y a une enseigne, Bluefish Canning...

— Combien de soldats ?

— Je sais pas exactement...

La pression du canon s'accroît.

— J'peux pas vous dire exactement... Peut-être trois ou quatre. Pas plus en tout cas, c'est de la routine.

Bolan jeta un regard à la blonde qui lui répondit par un petit signe d'acquiescement de la tête. Il n'y avait pas grand-chose d'autre à tirer de la crapule mafieuse, mais il fallait aller jusqu'au bout. Par ailleurs, il ne pouvait lui laisser la possibilité d'alerter les gros cannibales.

Éloignant enfin le Beretta, il vissa de nouveau le silencieux au bout du canon, changea de chargeur. Il n'aimait pas tirer sur un homme désarmé, mais en l'occurrence il s'agissait d'une crapule de la pire espèce coupable d'une multitude de crimes. En plus, des vies innocentes dépendaient de la décision qu'il fallait prendre sans délai.

— Où est Tony le Braque ? questionna-t-il brusquement.

— Qui ?

— Giacomo. Ne fais pas l'idiot.

— Ça, j'en sais rien ! Je suis pas dans le coup, vous pouvez me tuer, ça ne changera rien.

— O.K., dit l'Exécuteur en faisant tousser l'arme sinistre.

Daffy le Convoyeur prit la balle dans le nez et se tassa comme un

paquet de chiffons, glissant le long de la façade sur laquelle il laissa une traînée sanglante.

— Venez, jeta Bolan, poussant la jeune femme en direction de la Corvette en attente un peu plus loin.

Il l'aida à y prendre place, s'installa au volant et démarra aussitôt en souplesse, roulant tranquillement dans la rue déserte tandis que les sirènes des voitures de police mugissaient derrière eux, toutes proches.

Il bifurqua bientôt dans une rue perpendiculaire, s'engagea ensuite sur l'autoroute 167 en direction du sud.

CHAPITRE XII

La blonde n'avait pas desserré les dents depuis que le véhicule s'était mis en marche. Enfin, elle soupira et déclara d'une voix un peu tremblante :

— Je ne pensais pas que-vous alliez l'éliminer. Vous étiez vraiment obligé de le faire ?

— C'était sa peau ou celle de vos copines, répliqua-t-il sèchement.

— C'est ce que j'avais compris. Mais j'ai du mal à m'y faire. En ce qui concerne ces filles, ce ne sont pas mes copines.

— Ah bon ? Alors que représentent-elles pour vous ?

— Je ne suis ni une entraîneuse ni une pute, au cas où vous le penseriez.

— Je ne pense rien de spécial à votre sujet, rétorqua Bolan qui commençait à ressentir une drôle d'impression.

— Tant mieux ! Malgré les apparences, je suis un policier en mission. J'appartiens à la brigade des mineurs.

Bolan soupira.

— Et vous connaissez Frank Vitali ?

— Un peu. Je sais qu'il est agent fédéral et qu'il enquête sur un gros coup. Nous nous sommes rencontrés sur cette opération. Dites, où allons-nous ?

— À Auburn.

— Quoi ? Je...

— Vous voulez tirer ces filles de la gueule de la mafia ou non ?

— Bien sûr que je le veux. Mais comment comptez-vous vous y prendre ? Vous avez peut-être l'intention de vous pointer là-bas comme ça et de dire à ces salauds : « Levez les bras et rendez-vous ! »

— Non. Ils n'auront pas le temps de lever les bras.

— Bon sang, vous m'avez l'air d'un drôle de flic. Un flingueur, ça oui ! Vous tirez d'abord et vous posez les questions après. Mais qui êtes-vous ?

— Bolan.

— Pardon ?

— Mon nom est Mack Bolan.

— Ah ? Enchantée. Ça fait très macho et... Mais attendez, vous avez dit... Oh ! Bon Dieu ! C'est pas vrai !

Elle garda le silence pendant un certain temps, paraissant assimiler la nouvelle, respira un grand coup puis s'exclama soudain avec nervosité :

— Dieu soit loué ! J'ai tiré le gros lot ! Bolan !...

Puis, après un petit silence :

— Ouais. Bon, en fait, je crois que c'est vrai.

— Quoi ?

— Que j'ai tiré le gros lot.

Il eut un petit rire et elle reprit :

— Maintenant, je commence à croire que ça va être possible. Heu, dites... est-ce que je ne vous parais pas un peu dingue ?

— Légèrement décousue, mais ce n'est sûrement pas irrémédiable.

— Moi, c'est Tina Gordon.

Elle lui attrapa la manche pour l'examiner.

— Mais, vous saignez !

— J'ai pris une chevrotine dans l'épaule. Rien de grave.

— Ça peut s'infecter.

— Je verrai plus tard. Savez-vous où est Frank Vitali ?

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Il ne répond plus.

— Merde. Moi qui le prenais pour autre chose qu'un sauteur.

— C'est sérieux.

— Non, je n'en ai pas la moindre idée. La dernière fois que je l'ai vu, c'était dans cette discothèque appartenant en sous-main à Tony Giacomo.

— Quand ?

— Il y a quatre jours de ça.

— Vous êtes sûre ?

— Absolument.

Ce qui ne cadrerait pas avec les affirmations d'Eva Swanson selon laquelle le jeune agent fédéral aurait disparu depuis plus de six jours. Il restait donc un peu d'espoir.

— Comment s'est passée cette rencontre ?

— Je ne le connaissais pas. Tout d'abord, je l'ai pris pour un truand bien placé dans l'organisation locale. Il jouait un jeu. Il a commencé par me draguer et je me suis laissé faire. Je pensais pouvoir ainsi obtenir des informations sur la filière qui permet d'envoyer illégalement des filles au Mexique. Et puis, quand personne ne pouvait plus nous entendre, il m'a dit qu'il savait qui je suis. Un flic, quoi. Il m'a laissé entendre que lui aussi travaillait pour le Gouvernement comme agent fédéral, qu'il avait infiltré la Combine de Seattle. Il m'a proposé de collaborer, d'échanger nos renseignements... En ce qui me

concernait, je ne savais que peu de choses. Je connaissais juste les noms des filles disparues, ceux de quelques truands du Syndicat et bien sûr celui de Giacomo. Lui, par contre, m'a confié qu'il était en train de remonter une filière mettant en jeu la sécurité intérieure du pays.

— Il vous a dit cela dès la première rencontre ?

— Non, bien sûr. Nous nous sommes revus plusieurs fois. Chaque fois qu'il pouvait se libérer, il venait me voir. Il n'avait pas de mal à me trouver, je travaillais au vestiaire de la boîte d'où vous m'avez sortie.

— Et il vous voyait précisément pour vous faire part de ce qu'il avait appris ? s'étonna Bolan.

— Pas exactement. En fait, je crois qu'il est amoureux... Ça vous étonne ?

Lui coulant un regard latéral, il répliqua :

— Absolument pas. Vous avez tout ce qu'il faut pour qu'un homme réagisse de la sorte.

— Même aussi vite ?

— Le coup de foudre, ça existe, surtout en mission lorsque les tensions s'accumulent. Et parfois ça tient très longtemps. Les sentiments ne se commandent pas, on ne peut que les assumer. Et vous ?

— Moi quoi ?

— Êtes-vous également amoureuse ?

Ce n'était pas de la curiosité. Il tenait simplement à jauger le degré de fiabilité de ce flic en jupon.

— Peut-être bien. C'est encore trop tôt pour le dire mais ce type me plaît. En tout cas, s'il est en difficulté, je ferai tout pour l'aider à en sortir.

Bolan lui sourit :

— Il fait également partie de mes projets. Mais je ne tiens pas à ce que vous vous en mêliez. Je vais sans doute devoir intervenir très vite et frapper fort.

— Je comprends ce que vous voulez dire.

Ils n'allaient pas tarder à atteindre Auburn. Bolan commença à observer attentivement les panneaux de signalisation de l'autoroute.

— Vous a-t-il fait des confidences précises sur ses découvertes et sur ce qu'il envisageait de tenter ? demanda-t-il.

— En substance, il m'a confié que sa mission allait peut-être l'obliger à se déplacer à l'est où il y a sans doute des installations paramilitaires.

— Vers les Montagnes Rocheuses ?

— Non, bien avant. Plutôt dans les Cascade Range. Je n'ai pas bien compris ce qu'il cherchait à me faire comprendre, il était plutôt

sibyllin sur ce point, il paraissait très mal à l'aise.

Bolan changea brusquement de sujet :

— Ces filles destinées au Mexique, ce sont des prostituées ?

— Non, justement. La plupart sont toutes jeunes et très jolies, elles ont tenté leur chance dans le show-biz. Expédier des professionnelles du sexe au Mexique, ce serait comme vouloir vendre des chaussures aux Italiens. Selon ce que j'ai compris, on doit les utiliser sur deux ou trois gros coups et les retirer du circuit ensuite. Je veux dire qu'ils ont décidé de les éliminer physiquement après l'opération. Comme ça, pas de traces...

— Quel genre de gros coups ?

— Des opérations de compromission, de chantage à rencontre de politiciens et de diplomates. Il se déroule en ce moment une série de conférences internationales à Mexico. Vous imaginez ce que ça représente pour ces gros truands... Giacomo fait feu de tout bois. Nous le soupçonnons d'avoir la main sur presque tous les trafics installés dans le Washington, l'Oregon et une partie de la Californie jusqu'à San Francisco. Mais jusqu'ici il ne s'agissait que de soupçons.

— C'est ce qu'ils envisageaient de vous faire, quand je vous ai trouvée ?

— Non. Ils savaient que je suis un flic. Je les ai entendus parler entre eux. Ce sont des sadiques, des types complètement tarés. Ils essayaient soi-disant de me conditionner pour ensuite me faire tourner un porno très, très hard. On m'aurait maquillée pour que personne ne puisse me reconnaître à la projection. Et après ça, ils m'auraient liquidée puis flanquée dans le Puget Sound.

Bolan ne voyait toujours pas de relation entre l'ignoble combine dans laquelle Daffy le Convoyeur avait trempé et le trafic de matériel stratégique qu'il avait décelé. Peut-être les prochaines heures allaient-elles lui fournir une explication plus claire de ce qui se passait. En tout cas, il ne pouvait laisser ces filles en détresse sans leur porter secours.

Tout en conduisant, il prit le petit transceiver qui lui permettait d'entrer en liaison radio avec son char de guerre et appela l'agent de la DEA :

— Striker pour Bravo Mike !

Elle lui répondit très vite :

— Bravo Mike à l'écoute, grand guerrier ! Tout se passe bien de ton côté ?

— Affirmatif. Je ne rentre pas tout de suite. Est-ce que les relevés sont terminés ?

— Sans problème. Qu'est-ce que je fais ?

— Rejoins Bellevue dans le centre et reste en stand-by. O.K. ?

— O.K. Je serai là pour le repos du guerrier ! gloussa-t-elle.

Bolan stoppa l'émission.

— Qui est Bravo Mike ? s'enquit Tina Gordon.

— Ça signifie Base Mobile, lui répondit-il sans plus de détails.

Il ne tenait pas à lui fournir d'autres indications sur son char de guerre et la présence d'un autre flic nommé Eva Swanson. Ses préoccupations étaient ailleurs. Il se demandait notamment par quel hasard tordu trois flics lancés sur le même terrain de chasse avaient pu se faire piéger en l'espace de quelques jours. Trois flics qui n'appartenaient pas au même service et qui, de ce fait, n'avaient aucun point commun au niveau professionnel : Frank Vitali, Eva Swanson et maintenant Tina Gordon.

Apparemment, il y avait un traître quelque part dans les rangs de la police ou de l'Administration. Une ordure à l'apparence respectable qui renseignait la mafia.

En arrivant à Seattle, l'Exécuteur avait cru être en présence d'une magouille importante mais schématiquement simple. Et voilà que l'affaire se compliquait. Des situations diverses s'enchaînaient, s'entremêlaient sans aucun point commun évident mais avec des implications monstrueuses.

Ce qui se tramait à Seattle revêtait l'aspect d'un scénario dément écrit par un fou dans un contexte insensé.

Mais l'Exécuteur, lui, n'avait pas l'intention de se laisser entraîner dans des complications qu'il ne pouvait contrôler. Il allait simplifier radicalement les troubles affaires de Tony le Braque en lui faisant sauter sa baraque à la figure. Il faudrait bien ensuite que le chef des cannibales se montre à visage découvert, en chair et en os.

CHAPITRE XIII

Moteur au ralenti, la Corvette bleu nuit glissait silencieusement sur la petite route goudronnée menant à l'aérodrome municipal d'Auburn. Bolan bifurqua un peu plus loin pour s'engager sur un terre-plein jouxtant une grande cour au fond de laquelle s'élevait un hangar aux tôles rouillées.

La lune était pleine et éclairait suffisamment les lieux pour que l'Exécuteur en ait une vue d'ensemble. Des épaves de voitures décoraient la cour également jonchée de vieux pneus, de bidons éventrés, de sacs en plastique accrochés au grillage qui ceinturait l'endroit. Des images dont l'aspect sinistre était renforcé par divers grincements de tôles dus à la brise nocturne. Un camion bâché et une Ford grise se tenaient un peu plus loin.

L'Exécuteur coupa le contact, respira un instant l'air de la nuit et enfila un blouson de cuir pardessus le holster spécial contenant le Beretta. Ouvrant le vide-poches, il y préleva deux garrots en nylon qu'il noua à sa ceinture. Puis il se tourna vers la jeune femme assise à côté de lui.

— Je n'en aurai pas pour longtemps. Dès que je sortirai, il vous faudra les prendre en charge et ne pas traîner. Ce camion a dû être utilisé pour les amener ici, faites-les y monter.

— Comptez sur moi, dit Tina Gordon. Est-ce... que vous auriez une arme à me confier ?

Après un petit temps de réflexion, il passa le bras sous son siège et lui tendit un automatique .32.

— Le chargeur contient dix cartouches. Ce n'est pas un gros calibre mais si vous savez vous en servir...

— N'ayez aucune crainte, j'ai eu un bon entraînement.

Elle le regardait fixement dans la lueur blafarde de la lune, d'un air à la fois réprobateur et admiratif. Lorsqu'il se laissa couler au sol, elle lui lança doucement :

— Dieu vous bénisse !

Il ne lui répondit pas, se contentant de lui rendre son regard pendant une demi-seconde, s'éloigna tout de suite vers une haie

retournée depuis des lustres à l'état de broussailles, disparut d'un coup à sa vue, ombre parmi les ombres.

Il avait une idée assez précise du semblant de résistance qu'il allait devoir briser pour s'introduire dans les lieux et arriver à ses fins. Le *modus operandi* de la mafia est invariable lorsqu'il s'agit de garder un bien ou une proie. Une équipe assure la surveillance extérieure, une autre est placée à la périphérie, et un renfort se maintient dans les lieux, tout près de la « chose » à couvrir. En l'occurrence, chaque équipe ne devait être constituée que d'un ou deux *soldati*.

L'élément incertain consistait en la présence des filles. Bolan n'en connaissait pas le nombre et n'avait aucune idée de l'endroit précis où on les séquestrait.

Après un temps d'observation, il repéra la sentinelle en surveillance dans la cour. Le type était adossé au camion, immobile et paraissant dormir debout ou se livrer à la contemplation de la lune. Bolan s'en approcha aussi doucement et silencieusement qu'un fauve dans la jungle, s'immobilisa alors que le mafioso remuait un peu pour se placer une cigarette entre les lèvres et allumer un briquet. Il reprit sa progression, fut tout contre l'homme en quelques secondes et le poussa brutalement pour l'écarter du flanc du camion.

L'instant d'après, un garrot enserra la gorge de la sentinelle qui jeta vivement ses mains vers son cou pour tenter de se délivrer de l'abominable étreinte. Mais il ne trouva aucune prise. Bolan décolla sa proie du sol, la maintint contre lui tandis qu'elle gigotait et pédalait dans le vide. Il enregistra les spasmes violents qui agitèrent le mafioso, attendit une quinzaine de secondes de plus, puis desserra son étreinte, accompagnant la chute du corps pantelant jusqu'au sol.

Bolan poursuivit sa progression jusqu'au hangar, s'inséra à l'intérieur par une petite porte métallique restée entrebâillée, attendit un peu que ses yeux se soient habitués à l'obscurité tout en se tenant à l'écoute. Au bout d'un moment, il perçut un grincement puis un bruit de pas. Quelqu'un avait sans doute ouvert une porte et s'acheminait approximativement dans sa direction. En effet, il distingua bientôt une silhouette qui se déplaçait lentement au fond du hangar, s'arrêtant parfois pour s'orienter dans l'obscurité. Il y eut un choc, un juron, puis le type alluma une petite torche électrique dont il promena le faisceau devant ses pieds.

L'Exécuteur le laissa s'approcher encore, jusqu'à entendre son souffle, et lui fit subir le même sort qu'au garde de l'extérieur.

D'après les affirmations de Daffy le Convoyeur, il n'en restait plus que deux au maximum, ce qui était vraisemblable. Après avoir poussé deux portes, Bolan les découvrit dans une petite pièce bénéficiant d'un vague confort et éclairée par une ampoule faiblarde et sale pendue au plafond. Les deux amici étaient avachis sur un canapé et dormaient

paisiblement, l'un d'eux, un gros chauve, émettant de puissants ronflements, la tête en arrière et la bouche ouverte.

Deux balles chuintantes les liquidèrent proprement, interrompant le concert de ronflement qui fit place à un inquiétant silence. Pourtant, de vagues bruits se faisaient entendre de l'autre côté d'une cloison, des sortes de gémissements, des plaintes.

Il poussa la seule porte visible de ce côté, trouva à tâtons un interrupteur électrique qu'il manœuvra, provoquant l'allumage saccadé d'un tube fluorescent au plafond. Ce qu'il vit alors le laissa un instant stupéfait.

Une odeur infecte planait dans la pièce d'une trentaine de mètres carrés qu'il avait devant les yeux. On avait étalé quelques matelas crasseux et à moitié éventrés à même le sol. Et sur ces misérables paillasses, une quinzaine de filles qui devaient ordinairement être superbes étaient étendues pêle-mêle, presque nues pour la plupart, clignant des yeux sous la lumière crue et paraissant grelotter de froid. Une chaîne les reliait entre elles, accrochée à des menottes qui leur encerclaient les chevilles. Une extrémité de la chaîne était fixée par un cadenas à un gros tuyau métallique courant le long d'un mur.

Mais ce n'était pas tout. À l'ahurissant spectacle se mêlait l'horreur indicible d'un tableau issu de la démence la plus totale. Bolan ne le découvrit que lorsqu'il eut fait quelques pas dans la pièce. Il comprit alors d'où provenait l'odeur pestilentielle.

Le mur contigu à la porte était équipé de barreaux en fer qui avaient sans doute eu une destination précise lorsque les lieux servaient à une conserverie de poisson. Mais, en l'occurrence, l'installation avait une utilité des plus macabres. Un corps y avait été accroché, écartelé, les bras et les jambes tendus par des fils de fer. Un corps de femme sur lequel des êtres qui n'avaient sûrement plus rien d'humain s'étaient livrés à des actes atroces. Sur le ventre et les cuisses, la peau avait été arrachée par lambeaux. Des brûlures de cigarettes constellaient les seins dont on avait découpé les mamelons. Le visage de la suppliciée n'avait plus de lèvres, on en voyait les dents, les gencives ; les paupières également avaient été découpées, de même que le nez à la place duquel on avait planté un petit tuyau en plastique. Et, pour couronner le tout, un long poignard était planté dans la poitrine, entre les seins mutilés.

Bolan se tenait immobile devant l'ignoble spectacle, un sourd gémissement s'échappant de sa gorge. Comment pouvait-on être capable d'une telle abjection ? N'y avait-il aucune limite à l'infamie de certains hommes ? L'Exécuteur avait déjà eu le sinistre privilège de contempler ce genre de scène ; des « turkeys », des dindons, ainsi que les mafiosi désignaient ceux qu'ils suppliciaient, soit à l'occasion d'un interrogatoire, soit par vengeance ou pour l'exemple. Mais jamais il ne

se ferait à une telle horreur.

Il prit une profonde inspiration, serra les dents et se tourna vers les filles qui le fixaient craintivement.

— Où sont les clés des menottes ? demanda-t-il en s'efforçant de chasser de sa tête les images abominables.

Une femme d'apparence un peu plus âgée que les autres se leva dans le tintement de ses chaînes et lui fit face. Elle pouvait avoir vingt-trois, vingt-quatre ans.

— C'est le gros salopard qui les a, répondit-elle d'une voix rauque et hachée. Le chauve avec les grosses moustaches.

Sans un mot, Bolan réintégra la pièce contiguë, fouilla les poches du ronfleur et en retira un trousseau de clés qu'il donna à la fille.

— Détachez-vous, leur dit-il. Vous n'avez aucun vêtement ?

— Si. Ils nous les ont pris lorsque nous sommes arrivées ici, je crois qu'on pourra les retrouver. Vous êtes de la police ?

— Pas tout à fait. Mais un flic va vous prendre en charge, expliqua-t-il tandis que la jeune femme se libérait de la chaîne et tendait le trousseau à ses compagnes.

Une lueur de panique lui traversa brusquement le regard.

— Ils ne nous laisseront jamais partir. Ils sont au moins dix ici et...

— Ils n'étaient que quatre, coupa-t-il. Ils ne risquent plus de vous causer des ennuis.

— Mais ils nous ont dit...

— Ce qu'ils vous ont dit n'a plus d'importance. Vous êtes libres.

Une fille toute jeune, presque une gamine, tournait lentement sur elle-même en chantonnant, le regard perdu dans le néant et hochant doucement la tête. Une autre restait assise sur un matelas, la mâchoire pendante, après qu'une de ses compagnes l'eut délivrée. Les autres ne valaient guère mieux, elles avaient franchi la limite de résistance nerveuse.

Désignant brièvement le cadavre mutilé fixé au mur, Bolan demanda à son interlocutrice :

— Qui était-ce ? Vous la connaissiez ?

— Je crois que c'est une prostituée de Richmond Beach. C'est du moins ce qu'ils nous ont dit. Ils l'ont amenée comme ça et nous ont obligées à la regarder pendant plus de trois heures, la lumière allumée. C'est pour que nous comprenions bien ce qui nous attend si nous ne faisons pas ce qu'ils veulent...

— Ne traînez pas, conseilla Bolan qui craignait une réaction toujours possible de la mafia, d'une troupe de renfort postée à proximité.

Il tourna les talons, sortit et se dirigea à grands pas vers sa Corvette.

— Comment ça s'est passé ? questionna vivement Tina Gordon.

— Je les ai trouvées, répliqua-t-il d'une voix caverneuse. Elles sont vivantes, mais certaines sont psychologiquement très mal en point.

Vous devriez les rejoindre.

— Qu'avez-vous ? On dirait que vous avez eu un entretien avec le diable...

— C'est quelque chose comme ça, gronda-t-il.

Tandis que la blonde s'éloignait du véhicule, l'Exécuteur en ouvrit le coffre, préleva plusieurs grenades incendiaires dans une petite caisse en bois et se lança sur les traces de la jeune femme. Il la rejoignit peu avant l'entrée du hangar.

— Laissez tomber, conseilla-t-il. Allez plutôt faire chauffer le moteur de ce camion.

— Pourquoi ?

— Il vaut mieux que vous n'entriez pas.

— Et pourquoi donc ? Y aurait-il certaines choses que je ne devrais pas voir ?

— Sans doute, oui.

Elle s'arrêta près de la porte métallique et se campa devant lui.

— Bon Dieu, je ne suis pas une nana ! Je suis un flic, Bolan ! Essayez de vous mettre ça dans la tête et gardez vos conseils pour vous !

— O.K. ! répliqua-t-il sèchement tandis qu'elle franchissait l'entrée du bâtiment.

Lui-même se dirigea vers le camion, monta dans la cabine et n'eut aucun mal à lancer le moteur. Il accéléra pour le faire chauffer, régla le starter à mi-course et rejoignit le hangar à l'instant où les premières filles commençaient à en sortir, à moitié vêtues, des habits dans les bras.

Tina Gordon se tenait près de la porte, faisait presser le mouvement en leur parlant sans discontinuer. Bolan s'approcha d'elle et vit qu'elle avait des larmes dans les yeux. De petits spasmes la secouaient.

— C'est horrible ! gémit-elle. Comment peut-on...

— Je sais, l'interrompit-il. N'y pensez plus.

— Écoutez, Bolan, je suis désolée de m'être emportée tout à l'heure, je ne m'attendais pas à... ça !

Les dernières prisonnières franchissaient la porte. Parmi elles, Bolan vit celle qui lui avait parlé à son arrivée. Elle le dépassa, se retourna en paraissant hésiter, puis s'approcha de lui tandis que Tina Gordon partait vers le camion.

— J'ai entendu votre nom, monsieur Bolan, lui dit-elle en le détaillant. C'est bien vous, n'est-ce pas ?

L'Exécuteur l'observa plus attentivement. Son visage était sale, ses yeux étaient rougis par la fatigue et l'angoisse, et elle donnait l'impression de sortir d'une décharge publique. Mais elle devait être très belle après un passage dans une salle de bains.

— Oui, déclara-t-il sans détour.

— D'après ce qu'on dit habituellement de vous, ce sont surtout les

grosses têtes qui vous intéressent ?

— Où voulez-vous en venir ?

Elle eut un pâle sourire.

— Je sais peut-être où vous pourrez trouver Tony Giacomo.

— Vous savez qui il est ? s'étonna-t-il.

— Bien sûr. Je connais bien cette ordure. C'est lui qui a décidé de mon sort, sans doute parce qu'il considérait que j'en savais trop sur ses activités. J'ai travaillé pendant quatre mois comme hôtesse dans l'une des sociétés qu'il contrôle. La SPBS, ça vous dit quelque chose ?

— La société de télévision ?

— Bien sûr. Cherchez de ce côté, je l'y ai vu souvent. Si vous le trouvez, dites-lui tout le bien que je pense de lui. Vous le ferez, n'est-ce pas ?

— Merci, dit Bolan en hochant le tête. Je lui ferai part du message.

Se haussant sur la pointe des pieds, elle lui déposa un baiser furtif sur la joue, murmura avant de s'éloigner :

— Je suis sûre que vous avez une place au paradis, monsieur Bolan.

Tina Gordon revenait vers lui.

— À part celle-ci, elles sont toutes dans le camion, déclara-t-elle. Que vous a-t-elle dit ?

— Que je n'irai peut-être pas en enfer, lui répondit-il en essayant de sourire.

Mais il ne réussit qu'à esquisser une grimace, ajouta :

— Conduisez-les à l'hôpital le plus proche et faites-leur donner des soins d'urgence. Certaines de ces pauvres gosses ne retrouveront peut-être pas toute leur raison.

— J'en ai bien peur, en effet. Comment est-ce possible ?

Il haussa les épaules.

— Ce n'est qu'un tout petit exemple de ce dont les mafiosi sont capables, Tina. Je vous souhaite de n'être jamais confrontée au reste. C'est une lente descente en enfer pour ceux qui passent entre leurs griffes.

— Dites... Est-ce que vous croyez que Frank...

— Je l'ignore. Il est encore impossible de se prononcer à ce sujet.

— Mais, d'après vous ?

— Je crois qu'il vit encore. Les amici sont des gens méfiants. S'ils l'ont démasqué, ils savent que c'est un flic fédéral et logiquement ils essaieront de ménager la chèvre et le chou.

— Puissiez-vous dire vrai ! Bon, je dois emmener ce camion. Comment pourrai-je vous contacter ?

— Je vais vous laisser quelque chose, dit Bolan en sortant de sa poche le petit transceiver qui lui permettait une liaison avec son char de guerre.

Il le brancha, appela :

— Bravo Mike !
— Bravo Mike à l'écoute, que puis-je faire pour le guerrier solitaire ?
— Rejoins les coordonnées J-23 et attends-moi. C'est sur la carte que je t'ai remise.

— Tu rentres quand ?
— Je pars maintenant.
— O.K., je te fais couler un bain bien chaud et je mets les draps en satin. Que veux-tu pour le petit déjeuner : thé, bacon et fried eggs ?

Bolan réussit à esquisser un sourire.

— Prépare-moi un litre de café et un sandwich. Stand-bye, silence radio.

Il coupa le contact du petit appareil, le tendit à Tina Gordon.

— Gardez-le avec vous, vous savez maintenant comment vous en servir.

— Merci. Bravo Mike a l'air très sympa...

— Oui. Tâchez de faire gaffe où vous mettez les pieds, miss flic. N'allez plus rôder du côté des amici.

— Je m'en garderai bien. Si vous avez besoin de me joindre pour me donner des nouvelles...

Il comprit l'allusion, lui donna une petite tape sur l'épaule :

— Si je le retrouve, vous le saurez très vite.

Puis il la laissa pour s'introduire à nouveau dans l'infect hangar. Il largua une grenade incendiaire sur les matelas, dans la pièce ayant servi de geôle, une autre dans celle où il avait découvert les deux mafiosi endormis, une autre encore entre plusieurs fûts de pétrole entassés au milieu du bâtiment en tôle. Lorsqu'il ressortit, le camion avait disparu. Des longues flammes commençaient déjà à jaillir à travers des fenêtres aux vitres absentes, se tordant vers le ciel nocturne en grondant. Ce n'était plus qu'une question de quelques minutes avant que l'ignoble construction s'effondre sur l'abomination qu'elle avait abritée.

Puis Bolan reprit le volant de son petit bolide bleu dont il axa le capot en direction du nord et rattrapa l'autoroute 167. Il avait dans la tête des images atroces qui ne le quitteraient pas de sitôt. Dont celles d'un lamentable troupeau de jeunes filles à la volonté brisée, réduites au rang d'animaux que l'on entasse pour des besognes infamantes et que l'on mène ensuite à l'abattoir.

En proie à une colère glacée, il pesa un peu plus sur l'accélérateur, faisant bondir la Corvette dans un rugissement rauque. Giacomo et ses soldats de l'horreur étaient allés trop loin. Ils devaient payer un supplément à la facture déjà particulièrement lourde de leurs crimes. L'Exécuteur savait maintenant comment leur présenter la note sanglante.

CHAPITRE XIV

Richard Kinsey occupait un bureau mis à sa disposition dans les locaux du SPD. À 2 h 40 du matin, il y était encore, en compagnie de l'inspecteur Joe Davenport, étudiant des communiqués qu'on lui apportait régulièrement et donnant des directives au téléphone.

Il venait précisément de terminer une communication quand le chef du département 127, John Stacy, fit une bruyante entrée et déclara :

— Je viens de recevoir des consignes de Washington concernant ce type. Où en êtes-vous avec lui ?

— Quel type ? bâilla Davenport en se passant une main lasse sur le visage.

Kinsey ricana.

— Il s'agit toujours de Bolan, mon vieux. Refaites surface !

Puis, se tournant vers son chef :

— Je suppose que les consignes sont renforcées ?

— Exactement. Nous ne pouvons plus prendre le moindre risque avec lui, il va faire foirer toute l'opération.

— Et... Puis-je savoir qui est à l'origine de ces directives ?

Stacy lui lança un regard embarrassé, soupira :

— Toujours les mêmes personnes, bien sûr.

— Autrement dit, la CIA ?

— Ouais. Et le NSC les soutient.

— Tiens, je croyais que nous dépendions de la direction du Bureau fédéral ? ironisa Kinsey. Je voudrais comprendre une fois pour toutes ce qui se passe exactement, et si nous sommes venus à Seattle pour nous occuper de la mafia ou pour liquider Bolan.

Stacy s'assit sur le bord du bureau, soupira :

— Les deux affaires sont liées, Richard. Lorsque cette opération a été décidée, nous ignorions que Bolan serait sur place. Comprenez qu'il est en train de ruiner nos plans.

— Mais de quels plans s'agit-il ? Y aurait-il quelque chose que je ne devrais pas savoir et qui pourtant se joue en ce moment.

— C'est peut-être bien quelque chose comme ça, répliqua le chef du département 127 d'un air de plus en plus embarrassé.

Il jeta un regard méfiant à l'inspecteur de police qui faisait semblant de se désintéresser du dialogue, poursuivit :

— N'oublions pas que c'est la CIA qui est à l'origine de cette démarche, c'est pourquoi le Conseil National de Sécurité lui a donné la main. D'après ce que je viens d'apprendre, ce Bolan aurait encore attaqué un objectif dans la banlieue sud ?

— C'est ce qu'on vient de me dire également. Le coup a eu lieu dans Auburn, à 1 h 35. Mais ce qui s'est passé est très particulier. L'inspecteur Davenport est plus à même que moi de vous donner une explication, puisque l'un des agents du SPD est directement impliqué dans cette dernière affaire.

Joe Davenport hocha doucement la tête. Allumant une cigarette, il entama :

— Nous avons un agent infiltré sous couverture dans une des activités mafieuses d'Edmonds, une boîte de nuit que nous soupçonnions de servir de relais pour la prostitution. En fait, il s'agit d'une enquêtrice.

— Une femme ? questionna Stacy avec une grimace de contrariété.

— Oui. Elle compte parmi nos meilleurs agents. Bref, elle vient de me faire un rapport téléphonique de ce qui s'est passé à Auburn. Je résume : un individu armé a attaqué l'ancienne conserverie proche de l'aérodrome, éliminé physiquement quatre hommes appartenant au Syndicat du Crime et délivré quinze jeunes filles retenues de force et destinées à la prostitution au Mexique. Puis il est reparti tranquillement après avoir incendié le bâtiment. Selon toute vraisemblance, il s'agit de Mack Bolan plus communément appelé l'Exécuteur. J'attends des détails.

— Elle était donc sur place ?

— Bien sûr.

— Avec ce Bolan ?

— Ça, elle ne me l'a pas précisé.

— Par quel tour de magie pouvait-elle être sur les lieux au moment précis où il s'est manifesté ?

— Elle déclare qu'il lui a sauvé la vie alors qu'elle était aux mains de la mafia, au Sapho Club, en instance d'être violente et torturée.

— Sans commentaires ! fulmina John Stacy. Je n'aurais jamais imaginé que vos services collaboraient avec un criminel comme ce type...

L'inspecteur eut un rire sarcastique :

— Ne jouez pas les indignés ! Tout le monde se doute que Bolan bénéficie d'une charte établie par le FBI.

— Ah oui ? Où avez-vous péché ça ?

— C'est plus qu'une rumeur. Même les mafiosi le pensent. Et puis, Bolan est toujours très bien renseigné. Moi, ça ne me choque pas outre

mesure, mais il serait temps de mettre les choses au point une fois pour toutes. Cessons de jouer les innocents !

Le visage de John Stacy était devenu de pierre. Ses yeux ressemblaient à deux meurtrières.

— Écoutez bien ce que je vais vous dire, mon vieux. Je n'ai aucune autorité sur vous mais je vous interdis d'insulter l'administration dont je dépends. Le gouvernement n'a accordé aucun permis spécial à Mack Bolan et...

— Du moins pas officiellement ! marmonna Davenport à voix contenue.

— Pardon ?

— Je n'ai rien dit. Continuez votre belle tirade.

Kinsey suivait le dialogue avec une lueur amusée dans les yeux, une main devant sa bouche comme s'il voulait masquer un sourire.

— ... Et ne soutient sous quelque forme que ce soit les agissements de ce personnage, poursuivit le G'man. Bolan doit être considéré comme un criminel et un déserteur de surcroît. Car n'oublions pas qu'il est toujours recherché par l'armée pour abandon de son régiment. Face à cet individu, les forces de l'ordre ne doivent accorder aucune importance au fait qu'il n'a jamais tiré sur un policier et conclure qu'il ne le fera jamais.

Il cessa un instant de parler pour reprendre son souffle, reprit sur un ton plus calme :

— Récemment, une commission médicale a étudié le cas de Mack Bolan. On en est arrivé à la conclusion formelle qu'il a dépassé le seuil de résistance nerveuse propre à tout être humain, qu'il peut à n'importe quel moment perdre le contrôle de lui-même et se retourner contre les représentants de l'ordre. En conclusion, il est inconcevable de laisser en liberté un individu possédant des possibilités destructrices aussi effrayantes. Voilà pourquoi nous devons faire le maximum pour le mettre hors d'état de nuire dans les plus brefs délais. Nous savons qu'il n'obéira à aucune sommation d'usage et qu'il préférera se replier. Il convient donc de s'assurer de lui sans sommation dès qu'il sera formellement reconnu.

Davenport se leva brusquement, manquant renverser sa chaise.

— Par « s'assurer de lui sans sommations », vous voulez sans doute dire : tirer à vue ? questionna-t-il avec un sourire de connivence.

— Il n'existe pas d'alternative, mon vieux. Ce cas a été particulièrement étudié.

— Parfait ! Vous venez bien de dire qu'il n'obéira à aucune sommation et préférera se replier plutôt que de tirer sur les policiers ?...

— Ce n'est pas tout à fait ça, protesta Stacy en regrettant déjà la précision de ses propos. Je voulais...

Davenport se fit soudain mordant :

— Je vous confirme, comme vous dites, que vous n'avez aucune autorité ni sur moi ni sur mes hommes. Vous n'avez donc pas de directives à me donner dans le cadre d'une collaboration entre nos services... Pour en revenir à Bolan, je vous ai entendu déclarer que les ordres sont de le tirer à vue sans même l'avertir préalablement, ce qui est formellement en désaccord avec la Constitution. Je ne pensais vraiment pas que vous en étiez arrivé là, mon vieux, et...

— Je ne suis pas votre vieux !

— Moi non plus, et j'en ai par-dessus la tête d'entendre vos recommandations et vos discours. Aussi, je vous demande de quitter le bureau dans lequel j'ai bien voulu accueillir l'un de vos proches collaborateurs.

Le visage de Stacy s'empourpra. Il fusilla Davenport du regard, ouvrit la bouche comme pour lancer une phrase bien sentie, mais se retint. Il prit une profonde inspiration et sortit.

Richard Kinsey jeta à l'inspecteur du Seattle Police Department un regard mi-amusé mi-embarrassé.

— Bravo, vous avez du culot ! Mais attendez-vous à une réaction pas piquée des vers.

— Oh, je me doute bien qu'il va aller protester auprès de mon supérieur. Mais vous ne connaissez pas le capitaine McGalley. C'est pas quelqu'un de facile et il n'aime guère qu'on s'attaque à ses hommes. Il le laissera tranquillement parler et lui demandera ensuite poliment d'aller se faire foutre.

— Je le souhaite pour vous.

— Ne vous en faites pas, j'en ai vu d'autres en vingt ans de carrière. Au fait... J'ai oublié de vous dire quelque chose au sujet de cet entrepôt à Auburn. Il paraît qu'on y avait accroché le corps d'une femme préalablement suppliciée. D'après Tina Gordon, il s'agissait d'une mise en scène macabre pour conditionner les filles destinées au Mexique. Celles-ci sont d'ailleurs dans un état psychologique grave. Vous comprendrez pourquoi je ne peux pas être d'accord sur le principe de tirer à vue sur Bolan. Sans prendre parti pour lui, je trouve admirable son comportement dans cette affaire, n'en déplaise à certains pisse-vinaigre. Et je vous répète qu'il y a des moments où ça commence à me soulever le cœur d'être flic.

— Je vous comprends. Mais évitez de trop parler ouvertement de votre point de vue. Ne croyez pas non plus que John Stacy soit un flic complètement obtus. Vous pouvez être sûr qu'il pense la même chose que vous. Seulement, sa position de chef de département l'oblige à afficher officiellement les mêmes idées que ses supérieurs, autrement dit les pontes du National Security Council.

— Mais, bon sang ! Le département 127, comme tous les autres,

dépend bien de la Direction Générale du FBI ?

— Oui. Techniquement, c'est le TD2 qui assure la coordination de tous ces services.

— Ça correspond à ce que je sais. Comment s'appelle ce type, déjà, qui dirige tout le cirque ? Bragnala ou Dragola...

— Brognola. Harold Brognola. Il est numéro Deux, c'est un type très bien. Il coordonne tout en théorie mais en pratique il en va autrement. Et cette fois, l'opération confiée au département 127 lui échappe complètement.

— Je ne me ferai jamais à ces embrouilles ! décréta Davenport.

— Moi non plus. J'évite de trop y penser et je fais le boulot qu'on m'indique. Heu... Comment avez-vous appelé votre agent ?

— Tina Gordon. Pourquoi ?

Le G'man ne répondit pas immédiatement. Il fouilla dans une poche intérieure de son veston, en tira un petit carnet qu'il compulsait rapidement puis dit :

— C'est bien ça. Notre agent l'avait repérée sur le terrain.

— Comment ça, repérée ?

— Il savait qu'un flic de chez vous travaillait sous couverture dans cette boîte de nuit.

— Et comment se nomme votre agent ?

— C'est confidentiel.

— Allez vous faire voir. Je vous posais cette question pour le cas où je pourrais vous aider.

— En principe, je ne dois rien vous dire.

— Alors ne dites rien.

— Son nom est Frank Vitali.

— Tiens ! réfléchit Davenport. Quelqu'un m'a posé une question à son sujet il n'y a pas si longtemps. Trois ou quatre jours, je crois.

— Quelqu'un ?

— Oui, je m'en souviens bien car c'était aussi un flic. Une femme des anti-stups. Elle voulait savoir si nous avions des informations sur ce Frank Vitali, s'il nous avait contactés.

— Vous avez une sacrée mémoire !

— Ça fait partie de mon boulot. Je m'intéresse à tout ce qui me paraît bizarre. Et tout ça commence à me paraître plus que bizarre.

— Ouais. Attendez..., fit Kinsey. Quelque chose ne tourne pas rond. Votre Tina Gordon vous a bien déclaré qu'elle était entre les mains des amici et que Bolan l'a délivrée ?

— Exact.

— Elle n'a pas précisé de quelle façon elle s'était fait prendre ?

— Elle ne m'a encore rien dit à ce sujet.

Le front de l'agent fédéral se plissa et il demeura silencieux durant de longues secondes.

— À quoi pensez-vous ? s'enquit Davenport.

— J'étais en train de me demander d'où peut venir la fuite. Car il y a forcément une fuite. Je me demande même si ça ne viendrait pas d'id...

— Vous voulez dire du SPD ?

— Ou de chez moi... Bolan aussi est au courant pour Frank Vitali.

— Comment le savez-vous ?

— Il me l'a dit au téléphone quand nous étions au Tacoma Club. Il pense qu'on ne doit rien attendre de lui, qu'il est hors circuit.

— Sacrement bien renseigné, ce Bolan !

— Oui. Parfois bien mieux que nous. C'est un comble...

L'inspecteur se frotta le menton, constatant que sa barbe devait le faire ressembler à un porc-épic.

— Par ailleurs, ce témoin au Tacoma Club nous a signalé qu'une femme rousse aurait été aperçue sur le parking, après l'attaque de Bolan. Et l'agent féminin des anti-stups qui m'a questionné au sujet de Vitali est rousse ! Vous croyez à ce genre de coïncidence ?

— De moins en moins. Je ne voudrais surtout pas me tromper, mais il faut que je tire ça au clair.

— Combien de gens de chez vous sont au courant pour Frank Vitali et pour Tina Gordon ?

— Trois ou quatre.

— Et en ce qui concerne la rousse ?

— À quoi pensez-vous ? demanda l'agent fédéral.

— Il y a forcément une liaison entre elle et votre Frank Vitali, puisqu'elle cherchait des informations sur lui. Or, si je ne m'abuse, celui-ci ne répond plus à l'appel. Bolan semble être au courant... Ensuite, notre enquêtrice Gordon se fait piéger par les amici et délivrer par Bolan qui s'attaque dans la foulée à un bâtiment où la mafia séquestre des filles. Ajoutez à ça que la rousse, qui semble s'être diluée dans la nature, réapparaît au Tacoma Club lors du premier blitz de Bolan à Seattle. C'est tout de même curieux, non ?

— Curieux ? Inquiétant, plutôt !

— Ce qui l'est encore plus, ajouta Davenport, c'est que le FBI dans cette opération paraît jouer un rôle de second plan sous la tutelle de la CIA. Qu'est-ce que l'Agence de Langley vient foutre dans une affaire intérieure ?

— Si vous pouviez me l'expliquer !

— Et Tony Giacomo ? Pourquoi n'allez-vous pas lui mettre le grappin dessus ?

Kinsey haussa les épaules, fit une moue :

— La consigne est de ne pas y toucher pour l'instant, admit-il. Jusqu'ici, je ne m'étais pas posé ouvertement la question mais c'est anormal, d'autant plus qu'on m'a affirmé que les charges contre lui

sont suffisantes. Et il y a autre chose. Personne apparemment ne sait où il se trouve en ce moment. Personne non plus ne paraît officiellement s'en inquiéter.

L'inspecteur se leva, marcha de long en large dans le bureau.

— Vous voulez mon opinion, Kinsey ? Les petits génies de la CIA sont en train de nous concocter une belle saloperie bien ficelée comme ils en ont le secret. Ça pue à plein nez le coup pourri !

— Allez le dire à la direction du NSC...

— Je n'ai pas envie de me faire mettre sur la touche ou enfermer dans un asile d'aliénés.

— Moi non plus, soupira le G'man. À votre avis, que fait Bolan en ce moment ?

Un sourire fatigué étira les lèvres de Davenport :

— Sans être devin, je crois qu'il est déjà en train de remonter la piste jusqu'à Tony le Braque. Vous voulez parier qu'il le trouvera avant toutes vos équipes de fédéraux ?

— Ne remuez pas le couteau dans la plaie. Pratiquement toutes les affaires de la mafia dans cette ville sont sous surveillance. Il finira bien par se faire repérer. Vous permettez ?

L'agent fédéral se leva à son tour et tendit la main vers le téléphone, composa les deux chiffres correspondant à la salle du dispatching et donna ses directives :

— Central Charly ?... Transmettez par radio la nouvelle consigne concernant le suspect Bandit Alpha... Code prime rouge. Je répète... Code prime rouge. Confirmez et transmettez à toutes les unités.

Il raccrocha avec un soupir écoeuré.

— Bandit Alpha, c'est Bolan ? demanda Davenport.

— Oui. Je viens d'ordonner sa mise à mort.

CHAPITRE XV

L'Exécuteur était assis devant une console électronique, écoutant attentivement les phrases qui tombaient d'un petit haut-parleur perché au-dessus de sa tête, dans la cloison du char de combat. Eva Swanson se tenait à côté de lui, silencieuse et prêtant l'oreille elle aussi.

L'enregistrement qui débutait avait été relevé à une heure du matin sur la ligne privée d'un des avocats de l'Organisation locale, un certain Walter Hoenig.

— Walt ? disait le correspondant. C'est David.

Bolan avait reconnu la voix de David Beckler, le *consigliere* de Tony le Braque.

— J'attendais ton appel, Dave. Alors ?

— Fin de l'alerte. Les flics sont rentrés tranquillement chez eux. Faudra s'assurer qu'il n'y aura pas de suites juridiques. Tu t'en occupes ?

— D'accord. Mais rien n'est fini comme tu le crois, Dave... La merde continue.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Le Sapho a été attaqué. Il y a eu encore plein de pauvres mecs tués...

— Tu parles bien de...

— Ouais ! Et on a retrouvé Daffy dans la rue. Il n'avait plus de nez.

— Heu... Liquidé, lui aussi ?

— Tu ne comprends pas ce que je te dis ?

— Si. Je...

— L'emmerdant, c'est que la fille a disparu dans la foulée. Tu vois de quoi je veux parler... Elle était un peu trop au courant de certaines affaires.

Il y eut un bref silence, puis Beckler demanda :

— Et les installations ?

— Détruites également. Ça va poser un sérieux problème à qui tu sais...

— Oui. Sans ce relais, il lui est impossible de communiquer en ville par câble.

— Depuis qu'il a pris cette manie...

— Ne parle pas comme ça de lui, Walt. C'est pas une manie mais une façon de correspondre avec ses gars sans qu'il puisse y avoir d'embrouille. Avec le câble et ce système de codage, personne ne pouvait piger quoi que ce soit et encore moins savoir d'où ça venait.

— Au fait, a-t-on des nouvelles par cet indic ?

— Freddy ? D'après lui, les fédéraux pensent comme nous au sujet de ces deux attaques.

— La combinaison noire ?

— Qui veux-tu que ce soit d'autre ?

— Bien sûr... Et, en ce qui concerne la rouquine, est-ce qu'il a du nouveau ?

— Je n'en sais rien, il n'a pas encore appelé.

— Bon, il va falloir faire gaffe, Walt. Il paraît que les flics vont coller des punaises sur la plupart de nos lignes. Qui te dit que tu n'es pas déjà sur écoute ?

— Sûrement pas. J'ai fait faire une vérification il y a deux jours.

— Il s'est passé plein de choses depuis !...

— J'ai un appareil de détection. Attends, je vais l'allumer, comme ça, tu seras rassuré... Oh merde !

— Quoi ?

— On me pompe !

— On te...

— Oui ! Raccroche, bon sang ! Raccroche !

Bolan entendit un déclic de coupure et la bande défila silencieusement. Il eut un froid sourire. Il n'y avait plus aucune indiscretion à espérer de ce côté-là, mais il en avait déjà appris beaucoup.

Qui pouvait être Freddy ? Certainement le traître qui renseignait la mafia sur les faits et gestes de la police... Par ailleurs, il se confirmait que le Canal du Plaisir dont il avait détruit les installations, au-dessus du Sapho Club, était bien le relais permettant à Giacomo d'entrer en contact avec ses ouailles. Maintenant que celui-ci en était privé, il allait devoir utiliser les méthodes classiques et être obligé de se montrer un peu plus.

L'Exécuteur repassa un relevé qu'il avait déjà écouté pour analyser une seconde fois son contenu. Il s'agissait d'une conversation entre David Beckler et deux autres hommes, au Tacoma Club, enregistrée à 23 h 30. Le *consigliere* parlait à voix contenue mais nerveusement :

— Vous n'avez toujours rien trouvé sur cette connasse ?

— Que dalle, fit une voix de fausset. Slim et moi on a cherché partout. C'est Digger qui l'a amenée ici et Digger a maintenant un gros trou dans la cervelle, comme tous les autres. Je comprends pas ce qui s'est passé, Dave.

— Surveillez ces flics. Suivez chacun de leurs mouvements et voyez s'ils découvrent un indice quelconque. Heu... Ray, fais un saut à l'extérieur, trouve une cabine téléphonique et appelle Freddy L. Demande-lui si cette rouquine ne se serait pas manifestée de son côté. Sois prudent, il n'est peut-être pas seul là-bas, mais dis-lui que ça urge et magne-toi de revenir.

— Ouais, compte sur moi.

Bolan arrêta le défilement de la bande. Le reste de l'enregistrement ne lui avait rien appris de vraiment intéressant. Mais il avait une confirmation au sujet du fameux Freddy. Et il savait maintenant que l'initiale de son nom était « L ». Une affaire à suivre d'urgence et à terminer en express.

Un troisième relevé, pourtant, retint toute son attention. Le « bug » qui en avait permis la retransmission était installé sur la ligne privée d'un membre important de l'Organisation, un certain Curtis Weisser qui avait la mainmise sur bon nombre d'industries de Seattle et qui était le principal actionnaire de la société de télévision Seattle Private Broadcasting System.

— Curt ? chuchotait une voix que Bolan reconnut comme étant celle de Tony Giacomo. Je voudrais que tu me dises ce qui se passe en ville. Tu sais que je ne peux plus me connecter sur le réseau ?

— Oui... Tu es au courant pour le Sapho ?

— Bien sûr, j'ai suivi ça en direct. Et après ?

— Après, cette ordure est allée à Auburn et il a tout bousillé là-bas. Les quatre pauvres gars n'ont eu aucune chance.

— Heu, les colis pour la frontière ?

— Dans la nature, irrécupérables.

— L'enfoiré !

— Ouais.

— Rien, depuis ?

— Non, mais il rumine sûrement un sale coup.

— Faut pas le laisser remonter jusqu'ici, Curt.

— Pour sûr ! Tu veux que je fasse quelque chose ? Que j'alerte des mecs, ici, ou...

— Attends, t'emballe pas. Où est ce flicard du FBI ?

— Ce Frank Machin ?

— Évidemment.

— Mais tu le sais bien, Tony, je...

— M'appelle pas Tony, bon Dieu !

— Oui... Bon, tu me parlais de ce flic.

— Je te demandais où il est.

— Tu le sais bien, répéta Weisser.

— Je veux te l'entendre dire encore.

— Ben... à la baraque de Lake Stevens.

- L'ancien resto ?
- Oui !... J'comprends pas pourquoi tu me poses ces questions, To... heu, non vraiment.
- T'occupe. Je voulais vérifier quelque chose, c'est tout. Faudra s'occuper de lui demain matin au plus tard. Je veux pas que ça traîne, tu comprends ?
- Ouais, ouais. Quelque chose de définitif ?
- Nous n'aurons plus besoin de lui, trancha sèchement Tony Giacomo.
- O.K. Je ferai passer la consigne. Et toi ?
- Quoi, moi ?
- Tu restes toujours hors circuit ? Ce serait mieux que tu ne te montres pas.
- Quand j'aurai besoin de tes conseils, Curt, je te sonnerai.
- Bon sang, ne le prends pas mal. Je me fais du soucis pour toi et pour le business. Avec tous ces poulets et la combinaison qui rôde ici...

Un ricanement passa dans l'appareil, semblable à un coup de râpe.

— Pas la peine de mouiller ton froc. Ce grand con tout en noir se fera piéger par les bleus avant l'aube.

— Puisses-tu dire vrai ! soupira Weissner.

Et la ligne redevint muette. Bolan nota les huit chiffres qui s'étaient allumés sur l'écran de contrôle. Huit chiffres correspondant au numéro de la ligne utilisée par Tony Giacomo.

Il allait quitter la console lorsqu'un clignotant orange se mit à battre, signalant qu'un nouvel appel téléphonique débutait sur la ligne de Weissner. Le char de guerre était garé à moins de cinq cents mètres de l'immeuble du gros industriel vendu à la mafia, et donc à portée de réception.

Bolan enclencha immédiatement l'enregistreur tandis que l'écoute se déroulait en direct.

— Curtis ? C'est Freddy L. Je peux vous parler ?

— Oui.

— Je ne peux pas rester longtemps en ligne, je me suis absenté pour quelques minutes et j'appelle d'une cabine. J'ai essayé de joindre Hoenig mais il ne répond pas.

— Évitez de prononcer des noms. Qu'est-ce que vous voulez ?

— J'ai une information pour qui vous savez.

— J'vous écoute.

— La fille qui s'est fait la malle de cette boîte de nuit... Je ne peux pas vous citer son nom.

— Vous voulez parler de la poulette ?

— Ouais. Elle a refait surface pour appeler ici. C'est tout un rapport qu'elle a balancé sur ce qui s'est passé dans la banlieue sud. Elle était

avec le grand fumier... Vous entendez ?

— Oui. Continuez.

— C'est tout pour la fille. En ce qui concerne la combinaison, on se prépare tous ici à lui faire la fête. C'est une mobilisation générale et l'ordre est de le tirer à vue sans sommation. Voilà, je voulais *qu'il* le sache. Ça va sûrement lui faire plaisir.

— Je lui transmettrai dès qu'il appellera.

— Dites... J'espère qu'on n'oublie pas mon enveloppe. Les temps sont durs et je prends de sérieux risques...

— Vous aurez ce qui vous a été promis. Rien d'autre ?

— Pas pour l'instant.

La communication fut interrompue. Bolan demeura de marbre, mais il réfléchissait très vite à ce qu'il venait d'entendre.

Tout d'abord, celui qui renseignait la mafia, Freddy L, était évidemment flic, ainsi que l'Exécuteur l'avait pensé ; peut-être même un agent fédéral.

Ensuite, il y avait eu l'information concernant le lieu où était détenu Frank Vitali. Une information à vérifier mais qui avait toutes les chances d'être vraie.

Et, enfin, Tony avait commencé à se démasquer en appelant Weisser. Sans attendre, Bolan se mit en liaison radio avec la banque de données des Telecom, à Seattle, obtint très vite le renseignement qu'il désirait. Le numéro d'où Tony Giacomo avait appelé correspondait à une cabine téléphonique de Gold Bar, une ville située à l'est, près des Cascade Range, et distante d'environ quatre-vingts kilomètres par la route.

Évidemment, Giacomo n'était pas stupide. Il n'avait pas commis l'erreur de téléphoner depuis sa planque et, sans doute s'en était-il suffisamment éloigné pour appeler Weisser. Mais, pour l'Exécuteur, cela constituait un premier ciblage. Il avait localisé la région dans laquelle se terrait Giacomo le Pourri.

Depuis un instant Eva Swanson était soucieuse.

— Cette voix..., dit-elle en tapotant doucement la console. Il me semble l'avoir déjà entendue. Veux-tu repasser le dernier enregistrement ?

Bolan fit défiler la bande en marche arrière jusqu'au début de l'entretien téléphonique et passa sur « écoute ». La jeune femme laissa brusquement tomber :

— Je crois bien que c'est ça. Frederick Linneman...

— Freddy L ? Qui est-ce ?

— Le flic fédéral qui est venu me parler dans ce cabaret, après mon tour de chant, pour me demander des nouvelles de Frank. Auparavant il était à Washington, tout frais sorti de l'école de police, puis il a été muté à l'antenne locale de Seattle.

— Décris-le-moi.

— Assez grand, mince, blond, une tache de vin sur la joue droite. Vingt-huit, vingt-neuf ans.

— Je vais essayer de vérifier, fit Bolan. Juste un petit travail à faire avant.

Il alla prendre l'attaché-case qu'il avait confisqué à Daffy le Convoyeur, le posa sur une tablette ainsi que le carnet trouvé dans le bureau de Charly, au Sapho Club. Ouvrant la mallette, il commença à en inventorier le contenu.

Le petit maquereau, en s'enfuyant, avait pensé à son confort personnel. Une dizaine de liasses de grosses coupures tapissaient un côté de l'attaché-case, représentant au moins deux cent mille dollars. Il y avait aussi un livre de comptes et une chemise cartonnée contenant des feuillets dactylographiés.

L'Exécuteur avait eu la main heureuse. D'évidence, il s'agissait d'une comptabilité noire concernant tous les réseaux de prostitution contrôlés par Tony sur le territoire du Washington et de l'Oregon, l'État voisin. Les feuilles dactylographiées étaient des photocopies de documents originaux sur lesquelles s'étaient des noms, des commentaires, des dates et des chiffres qui représentaient manifestement des versements d'argent. Le tout était soigneusement classé par ordre alphabétique.

Eva Swanson s'était approchée et fixait les listes.

— Regarde si tu vois Freddy L, suggéra-t-elle.

Bolan n'avait pas attendu le conseil. Il avait déjà pointé le doigt sur la ligne concernant les « F » et localisé le vendu.

— Et voilà ! s'exclama-t-elle tout excitée. Regarde, plus haut, cet autre nom en entier... Je sais qui est ce type, c'est un fonctionnaire de la Préfecture. Et cet autre... Bon Dieu ! Jamais je n'aurais pensé que la corruption en était à ce stade !... C'est dingue !

— Mais pas trop surprenant. Les cannibales contaminent tous ceux qu'ils approchent. Ils savent s'y prendre, ce sont des maîtres en la matière. Ils partent du principe que chaque homme a son prix.

— Et apparemment, ça marche. Combien vois-tu de noms sur ces papiers, Mack ?

— Un peu plus d'une centaine, dit-il en parcourant rapidement du regard les longues listes.

Daffy n'aurait pas dû avoir ces documents en sa possession. Avait-il envisagé de faire chanter Tony le Braque ou s'était-il ménagé une façon de se protéger en cas de répudiation ? Tout était possible avec un personnage de la sorte.

Les renseignements, bien que d'une extrême importance pour la police, ne présentaient que peu d'intérêt aux yeux de Bolan. À moins de les monnayer... Pourquoi pas, après tout ?

Le carnet émanant du Canal du Plaisir, par contre, présentait un évident intérêt pour l'Exécuteur. Il contenait une multitude de noms de personnages appartenant directement au syndicat de la viande froide à Seattle. Des individus au passé aussi chargé que l'haleine d'un pochard un lendemain de cuite. Des adresses et des numéros de téléphone y étaient rattachés, ainsi que des mots de passe pour certains, et parfois des annotations concernant des dates et des transactions illégales qui avaient été opérées ou qui devaient avoir lieu. La plupart de ces notes étaient rédigées en termes argotiques ou codés, mais Bolan connaissait suffisamment les amici pour en comprendre le sens véritable. C'est ainsi qu'il apprit qu'une importante livraison d'héroïne devait avoir lieu au cours de la nuit dans un entrepôt d'Inglewood, sur le lac Sammamish. D'autres étaient prévues à divers endroits de la périphérie de Seattle. Des coups tranquilles que la police ne pouvait évidemment pas soupçonner et qui devaient rapporter d'énormes quantités de fric illégal.

Cela convenait particulièrement à Bolan. Il allait ainsi pouvoir semer un maximum de panique dans les rangs de la vermine mafieuse, secouer la ville dans ses troubles soubassements, et enfin remonter jusqu'à la source du mal.

Mais auparavant il lui fallait une certitude quant à une ordure qui avait prêté serment sur la Constitution et qui pourtant vendait ses services à la mafia.

CHAPITRE XVI

— Je te croyais dans tes draps, dit Bolan à Harold Brognola qu'il venait d'appeler à Washington.

— Je n'aime pas ton humour, grinça le haut fonctionnaire. C'est amoral de parler de cette façon à un homme qui n'a pas dormi depuis trente-six heures.

Bolan était torse nu et, tandis qu'il parlait au téléphone, Eva Swanson s'employait à nettoyer la blessure de son épaule.

— Tes ordinateurs sont toujours sous tension ? s'enquit-il pour la forme, se doutant bien que tout l'appareillage informatique du FBI était en pleine activité.

— Oui. Et moi aussi. Ma tension monte tellement que je pourrais bientôt allumer une lampe électrique rien qu'en la prenant dans ma main.

Bolan eut un petit rire.

— Est-ce que le nom de Frederick Linneman te dit quelque chose ?

— Pas spécialement.

— C'est un agent de l'antenne fédérale de Seattle. Peux-tu regarder sur tes fiches s'il a une tache de vin sur la joue droite ?

— C'est une blague ?

— Absolument pas. J'ai besoin de confirmer son signalement.

— Je vois ça tout de suite.

— Attends, il faudrait aussi que tu contrôles une empreinte vocale et que tu voies si ça colle avec ce gus.

— Tu veux aussi que je te dise à quoi il pense en ce moment ? ironisa Brognola.

— Inutile, je le sais, renvoya Bolan sur le même ton.

— Bon, envoie la sauce.

— C'est la première voix qui m'intéresse, indiqua l'Exécuteur en branchant la console sur le téléphone.

Il fit passer la brève conversation de Freddy L. avec Curtis Weissner. Puis il repassa en mode normal et Brognola lui demanda une attente.

Deux minutes plus tard, il fut fixé :

— La voix de ton Freddy concorde avec l'enregistrement

signalétique de Frederick Linneman. Et ce dernier a bien une tache sur la joue droite. Je suis écoeuré, Striker. Encore un flic qui lèche les fesses puantes des cannibales ?

— Un de plus, oui. Ça t'étonne ?

— Hélas, non. On dirait que ça devient une mode... C'est très bien que tu m'aies appelé, j'ai du nouveau pour toi. John Stacy m'a donné un coup de fil il y a moins de dix minutes. Il va passer à l'offensive contre une certaine combinaison noire, alors planque tes fesses, mon vieux. Il semble désolé mais ne peut pas faire autrement. Il a des ordres supérieurs, tu comprends ? Il est obligé de jouer le jeu... D'autre part, il m'a paru plutôt perturbé. Il soupçonne un traître parmi ses hommes. Et certains de ses collaborateurs pensent que tu as une protection ici, à un certain niveau. Bon Dieu, tu te rends compte ? Je vais devoir me faire tout petit. Et si ça se trouve, on va me demander de passer devant une commission spéciale. Quels sont tes projets immédiats, Striker ?

— Taper dans le tas.

— C'est pas nouveau.

— Non. Mais ça marche toujours. Dans la foulée, j'espère pouvoir tirer du pétrin un certain Frank Vitali. Je suppose qu'il a des informations sérieuses sur la grosse combine atomique.

— Ce serait assez logique. Et en ce qui concerne le prince de Seattle ?

— Je l'ai partiellement dans le collimateur. J'attends qu'il bouge un peu plus.

— Fais gaffe aux fédés, Mack.

— C'est toi qui me dis ça ? rigola Bolan.

— Stacy fera son boulot jusqu'au bout. Il obéira aux ordres.

— Je ne lui demande rien d'autre, fit l'Exécuteur assez sèchement.

Brognola laissa passer un temps mort avant de rétorquer :

— Qu'est-ce que tu sous-entends, Mack ? Tu crois qu'il laisse volontairement flotter les rubans en ce qui concerne les amici ?

— Je pense plutôt qu'il obéit à des ordres qui vont à rencontre de la raison d'être des policiers, locaux ou fédéraux.

— Possible, mais il n'y peut rien.

— Au fait, Hal... Je sais qui sont les grossiums intouchables dans cet État.

— Tu... Quoi ?

— J'ai en main une liste comportant plus de cent noms avec le montant des pots-de-vin qu'ils touchent. Des fonctionnaires, des magistrats, des politiciens, des militaires... Toutes sortes de gens qui rayonnent l'honnêteté.

— C'est de la dynamite ! Que vas-tu en faire ?

— La donner à quelqu'un pour lui permettre de faire son boulot. Je

t'en enverrai également une photocopie au cas où...

— C'est en effet ce qu'il y a de mieux à faire, soupira le numéro Deux du Justice Department. Je suis avec toi en pensée, Mack. Fais attention.

— Je ne te rappellerai pas avant la fin du blitz, Hal. Ciao.

Bolan reposa le combiné. La jeune femme lui avait posé sur l'épaule une compresse antibiotique à l'aide d'adhésif médical. Il la remercia d'un sourire et réajusta le haut de sa combinaison de combat. Après avoir fixé à sa hanche droite la gaine de l'énorme AutoMag Big Thunder et le Beretta sous son aisselle gauche, il enfila par-dessus un trench-coat.

— Je vais devoir bouger, Eva. Toujours d'accord pour garder le gros veau ?

— Je commence à m'y trouver très bien. Et je songe très sérieusement à mettre des rideaux aux vitres, lui sourit-elle.

Elle le suivit jusqu'au module où il stockait son arsenal de guerre, le vit prendre plusieurs armes automatiques ainsi qu'une vingtaine de boîtes kaki, semblables à de petits bidons, qu'il plaça dans un gros sac en toile.

— Qu'est-ce que c'est ? questionna-t-elle.

— De l'explosif. Un des plus puissants qui soient.

— De l'hexogène ?

— Beaucoup plus costaud que l'hexogène, lui répondit-il d'un ton un peu bourru.

Elle ne jugea pas utile de lui demander ce qu'il comptait en faire, c'était trop évident. En plus des containers, il mit dans le sac des pots fumigènes et quelques grenades à main. Puis il lui fit un imperceptible clin d'œil et quitta le van.

Dès qu'il eut chargé son armement dans la Corvette, Bolan lança le moteur et fonda sur son prochain objectif. Il était 3 h 45 du matin.

Les petits yeux de furet de Tony Giacomo luisaient de ruse tandis qu'il donnait des directives à son second garde du corps :

— Dis-leur bien qu'ils passent le mot, Steve. Faut que tout le monde soit au courant, hein !

— Vous en faites pas, patron, je mangerai pas la consigne.

— Appelle d'abord ceux du centre-ville et qu'ils répandent le bruit partout, je suis à peu près sûr que c'est par là que le grand fumier va recommencer ses conneries.

Il regarda le mafioso s'éloigner, puis se tourna vers son lieutenant, un homme au visage en lame de couteau dont la joue était barrée par une grosse cicatrice.

— Tu paries combien qu'il va mordre à l'hameçon ?

— Rien, Tony. Je ne veux rien parier contre toi. Ce qui compte, c'est

de piéger cette salope de Bolan.

Tony ricana.

— Dès qu'il apprendra ça, tu peux me croire, il va s'empresse d'accourir là-bas. Le mot va passer partout dans mes circuits. Peut-être même que Bolan est déjà au courant...

— Comment pourrait-il déjà savoir ?

— J'en ai parlé tout à l'heure à Curt Weissner au téléphone. La combinaison lui a peut-être déjà foutu un bug sur sa ligne.

Le lieutenant mafioso fit quelques pas dans le salon, hochant la tête d'un air admiratif.

— Tu sais drôlement manœuvrer, Tony.

— Ce n'est rien, dit modestement Giacomo. Attends qu'il se pointe là où je veux... Ça va être la surprise de sa vie !

Tout en conduisant vers le nouvel objectif, l'Exécuteur avait procédé à une nouvelle évaluation de la situation. Il en était arrivé à la conclusion que le dénouement des opérations était l'affaire de quelques heures. Pas question de jouer les prolongations, il s'agissait au contraire de harceler la mafia sans relâche, jusqu'à ce que les amici perdent le souffle, puis de leur porter l'estocade.

Tony Giacomo était à présent localisé dans une région d'une vingtaine de kilomètres de diamètre. Bolan envisageait de faire intervenir un des moyens techniques dont son char de guerre était équipé, pour préciser la position du *capo* mafioso. Mais c'était encore trop tôt. Il lui fallait dévoiler un maximum de cartes adverses avant d'abattre son jeu pour l'acte final.

Ralentissant à l'approche du lac Sammamish, il tourna dans une rue menant près des berges, arrêta bientôt la Corvette. Sa cible n'était distante que d'une centaine de mètres. C'était un grand entrepôt en béton avec une cour sur le devant, et une clôture en grillage de deux mètres de hauteur.

Branchant le scanner-radio équipant le véhicule, il passa cinq minutes à écouter les fréquences des flics locaux et des Fédéraux. Apparemment, l'objectif ne faisait l'objet d'aucune surveillance policière.

Bolan ôta son trench-coat et s'équipa, referma doucement la portière de son véhicule, puis se dirigea silencieusement vers l'objectif. Il avait une avance d'une quinzaine de minutes sur le transport de morphine. D'après le carnet subtilisé dans le bureau du Sapho Club, la livraison devait en effet avoir lieu à 4 h 30 et il était 4 h 15.

Quatre hommes armés de fusils à pompe et de pistolets-mitrailleurs se tenaient tapis dans l'ombre du hangar en bordure du lac Sammamish. Deux d'entre eux étaient assis sur un quai de

déchargement, l'un tenant un talkie-walkie. Les deux autres avaient été répartis à chaque extrémité de l'entrepôt et surveillaient la cour. Trois autres occupaient diverses positions à la périphérie, également armés.

L'homme qui avait un talkie-walkie en sa possession, et qui était le chef de la petite troupe de surveillance, cracha soudain dans son appareil :

— Gaffe, les mecs ! Ils arrivent, j'les vois !

Effectivement, deux véhicules venaient de déboucher à l'angle des quais, avançant lentement vers l'entrepôt. L'un des hommes de garde se détacha de l'ombre pour aller ouvrir le portail grillagé, se tint ensuite immobile, regardant les deux véhicules franchir l'entrée.

— Resserrez le cercle ! lança l'homme à la radio. Jimmy, toi tu restes près du portail. Laisse pas passer les touristes, hein !

Un braillement lui répondit dans l'appareil.

— T'inquiète pas, Macy, même un chat pourrait pas pointer son cul ici sans que j'le voie !

À présent, les véhicules s'étaient arrêtés contre le quai noyé dans l'obscurité. Il y avait une grosse berline noire remplie de *soldati* armés jusqu'aux dents, et un fourgon Econoline dont les flancs s'ornaient du logo d'une entreprise de nettoyage.

Des portières claquèrent. Des hommes mirent pied à terre et le déchargement s'effectua. Le fret consistait en des sacs de plastique contenant la morphine. Celle-ci devait ensuite être acheminée vers un laboratoire clandestin pour être transformée en héroïne.

La manipulation allait bon train et en silence. On en était à près de la moitié, quand un homme de surveillance poussa une exclamation étouffée :

— Hé ! Qu'est-ce que c'est que cette bagnole, là ?

Il tendait le bras pour désigner une camionnette qui roulait doucement sur la pente goudronnée et venait dans leur direction.

— Putain ! C'est pas normal ! fit un autre en armant son fusil à pompe.

Des bruits secs de culasses se firent entendre un peu partout.

— Planquez-vous ! cria soudain l'homme qui tenait la radio, en se jetant lui-même à l'abri du bâtiment.

En quelques secondes, la camionnette avait pris de la vitesse et fonçait à présent sur les deux véhicules à l'arrêt. Des cris jaillirent, des interpellations, et le chef de groupe hurla brusquement un ordre :

— La laissez pas arriver jusqu'ici ! Tirez, bon Dieu, mais tirez !

— T'es pas fou, Sam ? cria l'un de ceux qui étaient arrivés à bord de la limousine. Tu veux ameuter tout le quartier ?

— Merde ! Tu comprends pas que c'est une attaque ? Tirez ! Flinguez-moi ces enculés ! Ail...

La fin de sa phrase fut noyée par le crépitement des armes automatiques et les aboiements des riot-guns. Personne ne s'aperçut qu'une arme étrangère s'était mêlée au bruyant concert, hachant la nuit à une cadence infernale, lâchant une multitude de projectiles de .223 qui criblaient des corps, les déchiquetant, les faisant danser sur un rythme infernal. Puis il y eut deux grosses explosions accompagnées de lueurs pourpres dont l'orbe engloba plusieurs *soldati* en même temps. Certains d'entre eux furent balayés comme des fétus de paille, d'autres projetés dans l'atmosphère en plusieurs morceaux.

— Là-bas ! Là-bas ! hurla un mafioso en tendant la main en direction d'une silhouette rapide qui paraissait être subitement surgie du néant.

La silhouette sombre pointa quelque chose dans la direction du braillard, une flammèche crépita pendant une demi-seconde et le mafieux entama lui aussi une courte danse macabre.

Une nouvelle explosion démolit la limousine qui avait amené l'équipe chargée de la livraison, une autre pulvérisa l'avant du fourgon, une autre encore réduisit en viande hachée deux mafiosi embusqués sous le quai de déchargement.

CHAPITRE XVII

La culasse claqua à vide, se verrouilla en position ouverte. Bolan plaça dans l'arme un autre chargeur de trente cartouches et poursuivit le feu. C'était un Colt Commando, la version raccourcie du M-16, sous lequel était fixé un lance-grenades M-203 tirant de gros projectiles de 40 mm explosifs, incendiaires ou à grenaille. Il en expédia encore deux sur l'entrepôt, pour finir de dégager le terrain, puis courut latéralement, en s'arrangeant pour se trouver toujours dans l'obscurité, et lâcha encore une giclée de .223 sur le dernier mafioso en vue qui tirait vainement dans sa direction avec des charges de chevrotines. Il le coupa presque en deux, gagna ensuite une position qui lui permettait d'englober l'ensemble des bâtiments et la cour, lâcha une nouvelle grenade explosive dans le quai de chargement.

Il eut un froid sourire en voyant, quelques secondes plus tard, un type qui jaillissait de l'entrepôt où il s'était planqué, les mains tendues au-dessus de sa tête.

— Tirez pas ! Tirez pas, j'ai jeté mon flingue !

Le mafioso tenait un talkie-walkie dans sa main droite levée vers le ciel. Bolan l'examina en le maintenant toujours dans sa ligne de mire.

— Amène-toi !

Macy ne se fit pas prier. Si le grand fumier en combinaison noire acceptait de parler c'est que Macy bénéficiait d'un sursis. Peut-être même, avec un peu de chance, pourrait-il continuer à vivre.

— Place-toi dans la lumière, ordonna encore l'Exécuteur.

Le mafioso avança jusqu'à venir dans la vague clarté en provenance d'un lampadaire, sur les quais. Il s'immobilisa, gardant sagement les bras en l'air.

— Je suis rien qu'un soldat, pas plus ! affirma-t-il aussitôt. Je suis pas dans la combine.

— Dommage pour toi, fit Bolan en s'avançant à son tour.

Macy écarquilla les yeux et sentit un froid intense lui envahir le dos. Sa pomme d'Adam décrivit un va-et-vient de yo-yo et il déglutit bruyamment. L'apparition à peine sortie de l'ombre était effrayante. Il n'en voyait que des contours flous, noir intense sur le fond sombre de

la cour, mais le grand fumier lui paraissait immense. Il était bardé d'armes, de munitions. Des cartouchières lui barraient la poitrine, remplies de grenades et d'objets de guerre de toutes sortes. Son visage paraissait avoir été sculpté dans le granit et ses yeux de glace semblaient paradoxalement brûler d'une flamme intense. Un éclat annonciateur de mort. C'était un peu comme la veilleuse d'un lance-flammes qui n'attend qu'une pression du doigt pour se transformer en torchère.

Macy réussit à sortir quelques mots :

— Écoutez, Bolan... Je suis au courant de rien, moi. Faut comprendre.

— C'est dommage pour toi, répéta Bolan d'une voix sibérienne en relevant imperceptiblement le canon de son combiné de combat.

— Hé, dites... Je crois qu'il faudrait que j'essaie de lâcher du lest... Hein, c'est ça ?

— Peut-être. Tu as quelque chose à proposer ?

— Ben... Je pourrais vous parler de ce que j'ai entendu à vot' sujet.

— Vas-y.

Le mafioso grimaça, son ventre émit un borborygme ridicule et il se sentit tout petit, minable. Ce n'était rien d'entendre parler de Bolan. L'avoir en face de soi était tout autre chose. Ce type ne pouvait pas être vraiment humain. Il ne paraissait pas être en colère, pas le moins du monde affecté par la fusillade qui venait d'avoir lieu, ni par les cadavres gisant un peu partout. Il ne haussait pas la voix, il n'exigeait rien, mais décrétait tranquillement, d'un ton uniforme et glacial. C'était... C'était...

Macy ne trouvait pas les mots pour qualifier ce qu'il éprouvait devant la haute silhouette aussi sombre et sinistre que la Mort elle-même.

— Dépêche-toi, fit l'Exécuteur. Sinon tu auras cessé d'exister dans trois secondes. Parle-moi de Tony le Braque. Sais-tu où il se planque ?

Bolan était convaincu que ce mafioso d'importance médiocre ne pouvait détenir une telle information. Mais il voulait le faire parler, l'amener éventuellement à lui confier l'information qu'il recherchait réellement.

— Oui, oui... Voilà... J'ai entendu dire qu'il se rend souvent à sa baraque, dans les Cascade Range.

— Précise.

— Eh bien, je sais pas exactement où c'est. J'ai entendu dire que c'est en direction d'un lac, après Monroe et Gold Bar. Mais je sais pas s'il y est en ce moment...

L'information recoupait ce que Bolan savait de l'endroit d'où Giacomo avait appelé. En effet, la localisation faite dans le char, puis la consultation de la banque informatique des télécom, indiquaient

Gold Bar comme point d'appel. Mais, évidemment, ce n'était pas à Gold Bar que le renard avait sa tanière.

— Continue.

— Je sais rien d'autre là-dessus, j'vous le jure ! Mais y a quelque chose d'autre dont j'ai entendu parler.

— On dirait que tu as beaucoup entendu parler, fit Bolan avec un petit rire qui fit à Macy l'effet de glaçons s'entrechoquant dans un verre.

— Ouais, c'est vrai. Tout le monde parle beaucoup depuis que vous êtes là... Bon, c'est au sujet d'un mec qui serait détenu par des gars de Tony. J'sais pas si ça vous intéresse.

— Dis toujours.

— Un flic qui détiendrait des putains de renseignements au sujet du grand projet. Il serait en ce moment dans un ancien resto routier de la 204, près du lac Stevens. Paraît qu'on va le liquider demain matin.

L'intérêt de Bolan s'éveilla d'un coup mais il n'en laissa rien paraître.

— Depuis combien de temps es-tu au courant de ça ? questionna-t-il.

— Y a pas longtemps. Une heure, une heure et demie, pas plus... Tout le monde est au courant. Paraît aussi que le grand patron ne s'inquiète pas à votre sujet. On dit que toute une armée de fédéraux va se lancer contre vous et qu'y aura plus ensuite qu'à vous ramasser à la petite cuillère.

— Bon, ça va, fit Bolan. Tourne-toi.

L'autre s'exécuta.

— J'peux descendre les bras ? demanda-t-il, le souffle court.

— Tu descends tout ! acquiesça l'Exécuteur en lui assénant un coup de crosse du Colt Commando sur la nuque.

Le mafioso s'effondra comme un tas de chiffons. Bolan le traîna jusqu'à la base du quai de déchargement, lui passa une paire de menottes aux poignets qu'il fixa à une barre métallique en saillie. Puis il lui épingla sur les fesses une médaille de tireur d'élite et quitta l'enceinte de l'entrepôt aussi tranquillement qu'il s'y était introduit.

Et dire que tout cela n'avait pas duré plus de cinq minutes...

Lorsqu'il reprit le volant de la Corvette, l'Exécuteur brancha son scanner pour écouter les messages sur les fréquences de police. Immédiatement, il entendit le dispatcher du Central SPD s'égosiller sur les ondes :

— Seattle Six et Sept, indiquez votre position ! Trois et Cinq, poursuivez sur la 90 et remontez en direction d'Inglewood.

— Seattle Sept à l'écoute ! Je suis sur l'autoroute 405 à proximité de Bellevue.

— Prenez la 520 tout de suite après Bellevue et foncez sur Sammamish nord. Dépêchez-vous. La Six, vous m'entendez ?

— Je vous entendez, PC ! Ma position actuelle est Sammamish sud. Je remonte au nord ?

— Affirmatif. Convergez d'urgence sur Inglewood par l'est.

— Ici Seattle Deux ! Que se passe-t-il ? Je viens d'entrer dans la zone de réception...

— Une attaque à Inglewood, au nord de Lake Sammamish. C'est un Cold-3 multiple. Convergez !... Attention, à tous... Prenez un maximum de précautions, il s'agit probablement de Bandit Alpha. Consignes inchangées code Prime Rouge. Confirmez !...

— Code Prime Rouge ! O.K. !

— O.K., Bien compris, PC ! Code Prime Rouge...

De nombreux autres accusés de réception crépitérent. Bolan passa sur la fréquence réservée aux Fédéraux, entendit aussitôt la voix d'un autre dispatcher tout aussi rapide et concise, nota que la teneur des échanges radio était sensiblement la même.

Les forces policières arrivaient en trombe par le sud, l'ouest et l'est ? Parfait ! L'Exécuteur dépassa très vite Inglewood, puis Redmond, par le nord, prit la route 908 en direction de l'ouest en roulant à l'allure légale. Un peu plus loin, il s'engagea sur l'autoroute 405 où la circulation était très fluide à cette heure de la nuit.

À 5 h 10 du matin, après avoir de nouveau écouté les fréquences de la police, Bolan arrêta son véhicule à proximité d'un bâtiment de deux étages appartenant en sous-main à la mafia et abritant une soi-disant association musulmane. Il y pénétra en faisant sauter la serrure de la porte principale de plusieurs balles silencieuses de 9 mm, abattit deux gardes de nuit qui prétendaient lui opposer une résistance armée, et visita promptement les lieux. Au bout de deux minutes, il en ressortit après y avoir placé plusieurs containers d'explosifs avec un retard chimique qui provoqua la mise à feu lorsqu'il se trouvait déjà éloigné de plus de cinq cents mètres.

Il emportait avec lui divers documents qui paraissaient avoir une importance capitale dans le domaine de la défense nationale.

Un peu plus tard, aux alentours de 5 h 40, un autre entrepôt situé à Des Moines, au sud de Seattle, sauta dans un bruit d'enfer qui fut perçu jusqu'au centre-ville. L'édifice appartenait également à la *Cosa Nostra* et servait de relais pour toutes sortes de marchandises de contrebande et pour l'approvisionnement en cocaïne.

Treize minutes après cet acte de terrorisme, une banque située à Richmond Highlands, près de Puget Sound, connut un sort presque identique. Un témoin fit par la suite aux policiers qui l'interrogèrent un récit assez confus de ce qu'il avait vu. Il y avait d'abord eu une sourde et puissante déflagration qui avait provoqué un gros nuage de fumée, puis plusieurs autres explosions moins importantes. Ensuite, un temps indéfinissable après cela, le témoin avait vu un homme qui lui

avait paru immense émerger de la fumée, bardé d'armes futuristes, avec un gros sac fixé sur son dos.

L'homme était habillé de sombre, un vêtement collant comme ceux des hommes-grenouilles.

L'enquête préliminaire fit apparaître que le rideau d'acier protégeant l'établissement bancaire avait été déchiqueté par une charge explosive d'une force ahurissante – probablement un explosif militaire – et que plusieurs autres engins à effet brisant avaient été utilisés pour ouvrir le coffre blindé. Selon une estimation, près d'un million de dollars en grosses coupures avait été subtilisé.

L'argent dérobé et la banque détruite appartenaient à la mafia à travers plusieurs hommes de paille surveillés depuis longtemps par les enquêteurs du SPD.

Peu avant l'aube, à l'heure où habituellement les habitants de la cité portuaire continuent de dormir, un yacht amarré dans un port privé de Ruston, au nord-ouest de Tacoma, fut le théâtre d'une attaque aussi soudaine que violente. Le bâtiment de luxe servait à des rencontres confidentielles, des parties fines, et aussi au transport de stupéfiants. Il appartenait officiellement à un gros financier de l'État du Washington soupçonné d'être en affaires avec la mafia, mais son véritable propriétaire se nommait Antonio Giacomo. De ce fait, il était sous surveillance de la police municipale depuis quarante-huit heures.

Pourtant, lors de l'attaque, aucun policier n'était présent sur les lieux. Ceux-ci – une équipe de quatre hommes – avaient été appelés en urgence dans un quartier éloigné qui venait soi-disant d'être l'objet d'un acte de terrorisme.

Tout débuta par l'intrusion sur le yacht d'un homme vêtu comme un commando de nuit qui élimina silencieusement trois gardes employés par Tony Giacomo dit le Braque. Il plaça ensuite plusieurs charges explosives à des endroits bien précis du navire et notamment sous la ligne de flottaison ; des charges qui sautèrent lorsqu'il se fut suffisamment éloigné du bord, provoquant en quelques secondes le sabordage du yacht.

En fait, il s'avéra après coup que le message radio qui avait alerté l'équipe policière pour lui ordonner de quitter les lieux n'émanait pas du poste de commandement du SPD. Il s'agissait d'une fausse directive émanant sans aucun doute d'un criminel recherché par toutes les forces de l'ordre de la nation, et que l'on connaissait sous le pseudonyme de « l'Exécuteur ».

Seattle, la ville aux sept collines, s'éveillait avant l'heure sur un cauchemar.

CHAPITRE XVIII

L'inspecteur Davenport et l'agent fédéral Richard Kinsey avaient un peu dormi à tour de rôle sur la banquette qui équipait le bureau. Des emballages de sandwiches et des bouteilles de Coca Cola vides remplissaient la corbeille à papier.

Kinsey venait de se réveiller. Ses yeux étaient rouges et il avait les traits tirés, une barbe drue lui mangeait le bas du visage. Cela faisait à peine deux minutes que Davenport l'avait secoué pour lui signaler une nouvelle attaque.

— Où ? s'était-il exclamé en ouvrant douloureusement les yeux.

— À Ruston, pas loin du port de Tacoma. Un yacht appartenant à Giacomo. Cela fait déjà plus d'un quart d'heure.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé avant ?

— J'attendais d'avoir des précisions. Maintenant, je sais que c'est bien notre homme.

— Comment ça ? fit Kinsey qui essayait de se concentrer sur la situation. Qu'est-ce qui prouve que c'est bien Bolan ?

Davenport eut un petit rire.

— Il y avait une médaille Marksman fixée par un adhésif sur la borne d'amarrage. Comme dans cet entrepôt du lac Sammamish où le seul amerci encore vivant a été découvert attaché contre un quai de chargement, également avec une médaille de tireur d'élite épinglée aux fesses.

Kinsey sourit à son tour.

— Ce type est invraisemblable ! Pourquoi fait-il ça ?

— Vous vous posez encore la question ?

— Non, je veux parler de ces médailles de tireur d'élite qu'il laisse un peu partout.

— C'est sa signature. Une façon de dire aux amerci qu'il est là et qu'il s'occupe d'eux.

— En tout cas, il est gonflé. Ça fait combien d'attaques, depuis le début de la nuit ?

Davenport déplia sa main et commença à compter sur ses doigts.

— Eh bien... Il y a d'abord eu le Club Tacoma, ensuite le Sapho avec

cette pseudo station de télévision par câble... L'ancienne conserverie d'Auburn... l'affaire du lac Sammamish, l'agression contre cette association musulmane... l'effraction à l'explosif puis le pillage de cette banque de Richmond Highlands, le sabotage de ce yacht dans un port proche de Tacoma... En tout, sept coups perpétrés à un rythme tout simplement démentiel. De la défonce.

— Non. Bolan ne se défonce jamais, fit remarquer le G'man. Il étudie d'abord le terrain, choisit ses objectifs, procède à une reconnaissance, et c'est seulement après cela qu'il lance ce qu'il appelle lui-même ses blitz. Il sait exactement ce qu'il fait. Par contre, je me demande comment il s'y est pris pour échapper systématiquement à toutes nos équipes de surveillances en place...

— Il est malin et prudent.

— Ou il est particulièrement bien renseigné, émit Kinsey.

— Ce qui laisserait supposer que quelqu'un de chez nous lui refille des tuyaux. À moins qu'il connaisse nos fréquences radio.

— Je crois plutôt à cette dernière version. S'il dispose d'une radio équipée d'un scanner de recherche – et pourquoi en douterait-on ? – il peut capter toutes les conversations entre les deux PC et les véhicules de patrouille.

L'inspecteur tendit la main pour attraper une bouteille de Coca dont il fit sauter la capsule sur un coin du bureau.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'insolite dans ces attaques ?

— Vous voulez parler de cette association musulmane ?

— Évidemment. Tous les objectifs auxquels s'est attaqué Bolan cette nuit dépendent de la mafia. Tous sauf cette officine arabe de Médina...

— Il se pourrait qu'il y ait un lien que nous ignorons, fit valoir Kinsey. Ça ne peut pas s'expliquer autrement.

— Et ce serait en rapport avec cette affaire concernant la défense nationale ?

— Peut-être. Pour l'instant, je ne vois pas d'autre explication. Mais les gens de la CIA ne nous ont pas tout dit à ce sujet. Moi-même, je n'ai en ma possession que des informations parcellaires.

À cet instant, l'un des deux téléphones sur le bureau se mit à carillonner. Davenport décrocha d'un geste automatique.

— Kinsey ? demanda une voix grave aux intonations métalliques.

— Non, c'est l'inspecteur Davenport. Qui le demande ?

— Bandit Alpha.

Les yeux du policier s'agrandirent et il eut une sorte de hoquet.

— Qui avez-vous dit ?

— Vous m'avez entendu, reprit sèchement la voix. Passez-moi Kinsey ou Stacy s'il est là.

— Attendez ! Je... Pouvez-vous rappeler sur une autre ligne, nous avons un problème...

— O.K. Donnez-moi le numéro.

Davenport débita huit chiffres correspondant au second poste téléphonique de son bureau, une ligne directe. Il entendit qu'on raccrochait. Les traits tendus, il se tourna vers Kinsey.

— C'est Bolan, déclara-t-il à voix contenue comme s'il craignait d'être entendu par quelqu'un d'autre. Il veut parler à votre directeur.

Le G'man ouvrit des yeux ronds, acquiesça, puis quitta rapidement la pièce tandis que l'inspecteur positionnait une cassette vierge dans un magnétophone couplé à la ligne directe. Kinsey réintégra le bureau en compagnie de John Stacy à l'instant où un nouvel appel faisait sonner la ligne.

— Êtes-vous prêt ? dit-on dans l'appareil.

— Oui ! dit l'inspecteur en tendant l'écouteur à Stacy. Je vous le passe, heu... Bandit Alpha.

Le chef du département fédéral 127 empoigna le combiné et s'annonça, le visage crispé et méfiant. La voix qui lui vint en retour lui fit l'effet d'un courant d'air glacial :

— O.K. Vous pouvez enregistrer ce que j'ai à vous dire. Je vais devoir être bref. Vous avez un mouchard chez vous, son nom est Frederick Linneman, il se fait appeler Freddy L pour les amici. Restez en ligne, je vous fais écouter un enregistrement.

Il y eut un court instant de silence suivi d'une conversation entre deux personnages :

« Curtis ? C'est Freddy L. Je peux vous parler ?

« Oui.

« Je ne peux pas rester longtemps en ligne, je me suis absenté pour quelques minutes et j'appelle d'une cabine. J'ai essayé de joindre Hoenig mais il ne répond pas.

« Évitez de prononcer des noms. Qu'est-ce que vous voulez ?

« J'ai une information pour qui vous savez.

« J'vous écoute.

Davenport avait blêmi. L'écouteur plaqué contre sa joue, il fit à Kinsey un signe que ce dernier ne comprit pas immédiatement. La bande magnétique continuait à défiler, à l'autre bout de la ligne :

« En ce qui concerne la combinaison, on se prépare tous ici à lui faire la fête. C'est une mobilisation générale et l'ordre est de le tirer à vue sans sommation. Voilà, je voulais qu'il le sache. Ça va sûrement lui faire plaisir.

« Je lui transmettrai dès qu'il appellera.

« Dites... J'espère qu'on n'oublie pas mon enveloppe. Les temps sont durs et je prends de sérieux risques...

« Vous aurez ce qui vous a été promis. Rien d'autre ?

« Pas pour l'instant. »

Le dialogue s'interrompt et la voix grave retentit de nouveau :

— Est-ce que vous avez reconnu l'une des voix ?

Ce fut Davenport qui répliqua nerveusement :

— Oui. Pour moi, il n'y a pas de doute.

Puis, passant l'écouteur à Kinsey, il quitta précipitamment le bureau tandis que Bolan poursuivait :

— L'interlocuteur de Freddy L. est Curtis Weissner, le principal actionnaire de la société de télévision Seattle Private Broadcasting Systems, mais il fait partie intégrante du cancer mafieux.

— Attendez ! fit brusquement Stacy. Est-ce une dénonciation ? Pourquoi me dites-vous tout cela, que cherchez-vous à obtenir en échange de vos déclarations ?

Un rire cinglant lui percuta l'oreille :

— Je ne veux rien obtenir, Stacy. Pas question d'un marché, c'est un cadeau que je vous fais. Et je vous en ai fait un autre qui devrait déjà vous être parvenu.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Vous le saurez dans quelques instants.

— Pouvez-vous au moins me dire où vous êtes ?

— Ne m'interrompez pas et n'essayez pas de gagner du temps pour me localiser, vous n'y parviendrez pas.

— D'accord. Continuez, répondit Stacy.

— Vous êtes probablement sur écoute...

— Nous sommes en train de nous occuper de ce problème.

— Je l'espère pour vous. Avec cette livraison, vous trouverez un échantillon de matériel militaire stratégique qui était...

— Hé ! Pouvez-vous répéter ?

— Il s'agit d'un détonateur de charge nucléaire prévue pour équiper un missile de type IRBM(12). L'origine est soviétique. Il est probable que des rampes de lancement sont actuellement installées à l'est dans les Montagnes Rocheuses, aussi je vous suggère d'alerter au plus vite le Pentagone et toutes les forces militaires capables d'intervenir rapidement.

— Un instant, fit le chef fédéral. D'après vous, il y aurait une menace concernant la sécurité intérieure du pays ?

— C'est exactement ça. Ne tardez pas.

— Quoi d'autre ?

— C'est tout. Vous en apprendrez plus en étudiant les documents qui vont vous parvenir. Le paquet a déjà été déposé à la réception du SPD, vous devriez vous en inquiéter.

Comme pour corroborer l'affirmation, deux coups furent frappés à la porte et un planton en uniforme s'annonça dans la pièce, portant un assez gros colis recouvert de papier kraft. Une inscription manuscrite y était lisible : John Stacy – Dpt 127.

— Ça a été déposé à l'entrée et quelqu'un a appuyé sur le bouton de

sonnette, expliqua le planton.

— Il y a combien de temps ? rugit Stacy.

— Peut-être huit ou dix minutes. On vous a cherché mais vous n'étiez pas dans...

— C'est bon !

Tandis que le planton s'éclipsait, le G'man s'empara du paquet, le plaça un instant contre son oreille comme pour écouter un éventuel tic-tac, et entreprit de défaire hâtivement l'emballage.

— Agent Kinsey à l'appareil, annonça Kinsey qui avait pris le combiné. Vous êtes toujours là, Bandit Alpha ?

— Ouais. Mais plus pour longtemps.

— Je voudrais vous poser une question. Comment avez-vous obtenu nos fréquences radio ?

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler. Est-ce que le paquet est arrivé ?

— Affirmatif. On est en train de l'ouvrir.

— Allez-y carrément, il n'y a pas de bombe à l'intérieur. Étudiez attentivement le contenu. Par ailleurs, au sujet de Frank Vitali...

— Oui ?

— Je vais essayer de le sortir du pétrin, mais je ne peux rien promettre.

— Vous savez où il est ?

— Peut-être.

— Nous devrions en discuter. Pouvons-nous nous rencontrer ?

— Non. J'ai trop à faire encore.

— Bon. Quel est le marché en échange ?

— Il n'y en a pas, je l'ai déjà dit à Stacy. Mais je préférerais que vous ne soyez pas dans mon axe de tir quand je passerai à l'attaque.

— Qui allez-vous attaquer, à présent ? Si vous voulez éviter une interférence, vous devriez nous signaler les zones dans lesquelles vous envisagez d'opérer.

— Et peut-être aussi mes cibles ? ironisa l'Exécuteur.

— Tous vos blitz de la nuit ne vous suffisent donc pas ? Écoutez, Bolan, je comprends vos motivations mais je...

— Il me fallait des renseignements. Je les ai. Maintenant, je vais abattre la tête de la combine atomique : Giacomo. C'est lui qui fournit du matériel militaire acheté à bas prix à la mafia russe.

— Donc vous savez où il est ?

Un petit rire fusa, cassant, et Bolan reprit :

— J'ai voulu vous aider, vous donner la possibilité d'agir. Faites maintenant votre travail de flic, Kinsey. C'est tout ce que je vous demande, à vous et à Stacy. Ce qu'il a maintenant en main va vous permettre d'assainir cette ville et de donner un grand coup de filet. Vous comprendrez aussi ce qui se passe dans les Rocheuses. Faites

vite.

— D'accord, mais nous devrions nous entendre sur les actions à mener... Hé, dites, vous m'entendez ? Je vous disais...

Le G'man se tut, conscient qu'il parlait dans le vide. Il raccrocha à l'instant où la porte s'ouvrait sur le lieutenant Davenport. Le visage de celui-ci était rouge d'une indignation qu'il libéra à peine entré :

— Ce salaud était tranquillement en train de nous espionner ! Dans le local des relais téléphoniques, vous vous rendez compte ?

— Ce Linneman ? fit Kinsey.

— Qui voulez-vous que ce soit d'autre ? Ce qui me rend fou de rage, c'est que ça fait des jours et des jours que ça dure. Combien d'informations ce vendu a-t-il fait passer à la mafia ? Vous devriez surveiller un peu mieux vos spadassins !

— Ce type n'appartient pas au département 127, objecta Kinsey. Il fait partie de l'antenne locale. Au fait, que faisait-il ici, dans vos locaux ?

— Comment ça ? explosa Davenport. Vous me posez cette question alors que c'est le FBI qui nous a imposé un contingent de douze hommes depuis la semaine dernière ! Il faudrait revoir tout particulièrement votre planification !

— Vous avez sans doute raison, fit Kinsey pour mettre un terme à la discussion qui s'envenimait. Qu'avez-vous fait de lui ?

— J'ai donné l'ordre de le suspendre immédiatement et de le garder à vue. Vous avez peut-être envie de le cuisiner un peu ?

— Ce sera avec plaisir ! rétorqua le G'man avec un sourire féroce.

Paraissant étranger à la discussion, Stacy était plongé dans les documents étalés sur un coin du bureau. Il en feuilletait rapidement les pages, le front plissé, revenant parfois en arrière, s'arrêtant pour préciser un point important. Au bout d'un moment, il releva les yeux, toussota, regarda les deux hommes présents dans la pièce et laissa tomber :

— C'est un cauchemar. Si j'en crois ce que je viens de compulsier, un groupe de terroristes arabes aurait implanté des rampes de lancement de missiles dans les Rocheuses. Des fusées prévues pour transporter des charges nucléaires.

Le silence qui succéda à cette déclaration fut tel que le borborygme émis par le ventre de Davenport fit l'effet d'un rugissement. Kinsey demanda nerveusement :

— Ces missiles... Ils sont opérationnels ?

— Pas encore, d'après ce que j'ai compris en première lecture. Je pense que les charges atomiques ne sont pas encore installées. Il faudra faire examiner ces documents par un spécialiste. Mais d'ores et déjà, on sait qu'il s'agit de rampes mobiles installées sur des camions porteurs, donc difficiles à localiser. Giacomo a dû se faire un pognon

monstre avec cette combine.

— Le mot n'est pas trop fort, fit Kinsey.

— Voilà qui explique sans doute l'intérêt de la CIA ! railla Davenport. Et les autres papelards ?

— Ils concernent une kyrielle de gros bonnets de l'administration locale, de la politique, et quelques officiers supérieurs de la Marine nationale, qui touchent des pots-de-vin. Quant à ça...

Stacy tapota un registre à couverture toilée.

— C'est la comptabilité noire de l'Organisation dans cet État et peut-être aussi dans l'Oregon et une partie de la Californie. Prostitution, stupéfiants, racket. Messieurs, nous avons du pain sur la planche !

Il se leva d'un coup, fixa un point imaginaire sur le mur tout en réfléchissant. Puis il déclara d'un ton coupant :

— Kinsey ! Alerte toutes les équipes extérieures, qu'elles se tiennent prêtes à un coup de filet général. Les consignes leur parviendront dès que nous aurons fini d'analyser ces documents. Je veux que ce soit fait dans une heure au plus tard. Vous assurerez leur coordination. Rien à objecter ?

— Rien.

— En ce qui vous concerne, Davenport, et ainsi que vous me l'avez fait remarquer, je n'ai aucun ordre à vous donner. Mais je vous conseille de vous occuper de tous ces grossiums qui se remplissent les poches en trahissant la Nation. C'est votre ville, c'est donc plus de votre ressort que du mien.

— Je pense que le conseil est bon, j'appelle immédiatement le capitaine McGalley. Et pour Bandit Alpha ?

— Pour l'instant, la consigne est suspendue. Nous aurons fort à faire dans les heures à venir.

— Vous ne craignez pas qu'il perde les pédales et se retourne contre nous ? ironisa Davenport. D'après les rapports des psychologues...

Un sourire ambigu vint flotter sur les lèvres du chef fédéral.

— Laissez les psychologues à leurs divagations, mon vieux. Un type qui a assez d'humour pour épingler des médailles sur le cul des amici ne peut pas être totalement mauvais !

Il alluma un cigare dont il tira une grosse bouffée et déclara :

— Je vais appeler E Street(13). J'espère pouvoir encore joindre Brognola et lui demander de faire le nécessaire auprès des troupes aéroportées. Il faut qu'elles interviennent dans moins de deux heures si nous voulons être en mesure de bénéficier de l'effet de surprise.

— Et si la CIA fait barrage ? objecta Kinsey.

— Nous nous passerons de l'accord de Langley. Et s'il le faut, nous alerterons le Congrès et la Maison-Blanche.

Stacy tira une nouvelle bouffée de son cigare, balaya la fumée d'un geste large de la main, comme s'il voulait donner une représentation

symbolique de la situation, puis sortit.

Davenport regarda Kinsey d'un air entendu :

— On dirait qu'il accepte le marché.

— Quel marché ? Bolan n'en exige aucun.

— Pour moi, c'est implicite. Personne ne prononce le mot, mais c'est comme ça que ça va sans doute se passer. Et je n'hésite pas à dire que je respire un peu mieux. Ça aurait été dégueulasse de cavalier après Bolan pendant que les gros fumiers de la mafia sont en train de se foutre de nous.

— Vous avez déjà vu Bolan ? demanda Kinsey.

— Jamais, sauf en portrait-robot. On dit que ceux qui l'ont vu en chair et en os ne sont plus là pour en témoigner.

— Ce n'est valable que pour les truands. Pas pour les poulets... Moi aussi, je n'ai vu que son portrait-robot, son visage et aussi un dessin en pied. C'est assez bien rendu, un vrai travail d'artiste. Ce qui le caractérise le plus, c'est son allure de grand félin et son regard de mort. Il avait déjà cette allure sur une photo de lui pendant la guerre du Vietnam. Je ne voudrais pas me trouver à la place des amici de Seattle !

CHAPITRE XIX

Bolan roulait vers le nord à bord de la Corvette bleue. Bientôt il s'arrêta sur un parking à la hauteur de Mill Creek, et rejoignit le mobil-home.

Eva Swanson devait surveiller les abords à travers les épaisses vitres polarisées, car la porte latérale glissa avant même qu'il en ait déclenché l'ouverture par télécommande.

Elle fronça les sourcils et eut un sourire crispé, lorsqu'il la rejoignit dans le module opérationnel. Il était couvert de poussière, de traînées de sang, sa combinaison comportait de nombreuses déchirures et l'expression de son visage n'était guère rassurante.

— Je sais où est ton frère. Je vais le chercher.

— Tu vas..., commença-t-elle.

— Oui. Et toi tu descends ici.

— Ça, pas question !

— Ne me complique pas la vie.

Elle se cabra, les mains sur les hanches :

— Je ne vois pas comment je te compliquerais la vie en t'accompagnant. Ne t'ai-je pas déjà aidé en m'occupant de ton char d'assaut ?

— Cette fois, il ne s'agit plus de relever des enregistrements, ni de s'occuper de logistique.

— Mais tu auras sans doute besoin d'une assis-tance, protesta-t-elle encore.

— Cet engin a été conçu pour m'apporter toute l'assistance dont je peux avoir besoin en combat.

Elle poussa un gros soupir.

— Bon, je pense que je n'arriverai pas à te convaincre...

— Tu penses correctement.

— Même si je te supplie ?

Il lui déposa un baiser au coin des lèvres, lui plaça les clés de la Corvette dans la main et la poussa gentiment vers la sortie.

— Prends le volant et rends-toi directement au SPD.

— C'est là que je dois t'attendre ? s'étonna-t-elle.

— C'est là que je te téléphonerai quand j'aurai fini.

— Merde ! Ça signifie que je ne te reverrai pas ?

— Je n'en sais rien. Peut-être devrai-je me replier en catastrophe. Peut-être aussi pourrai-je te revoir avant de quitter Seattle.

— Et tu m'emmèneras ?

Bolan eut un petit sourire navré.

— Je le voudrais bien, Eva. Mais ce n'est pas moi qui vais en décider. En dernier ressort, c'est en haut lieu que ce genre de décision est prise.

— En haut lieu ?

Il continua de lui sourire en pointant son pouce vers le haut.

— Ha !... Alors je vais prier très fort pour que la bonne décision soit prise. Je vais aussi essayer de convaincre ces gars du FBI pour qu'ils te lâchent un peu les baskets.

— Fais attention avec eux, ce sont avant tout des flics. À ta place, je ne leur ferais pas trop de confidences.

— Ne t'inquiète pas pour moi, j'ai toujours su me débrouiller, et je suis flic moi aussi. Et puis, je pourrais toujours leur raconter que tu m'as séquestrée.

Il déclencha l'ouverture pneumatique de la porte et poussa doucement la jeune femme dehors.

— Essaie de ramener Frank ! lui lança-t-elle à travers l'ouverture. Et fais gaffe à tes os, Mack Bolan !

Après lui avoir adressé un petit signe rassurant, il referma le panneau métallique puis alla se camper devant une vitre latérale. Aucun éventuel curieux n'aurait pu le voir, à cause de la polarisation de la vitre, mais lui avait une vue impeccable des alentours. De plus, le verre avait été spécialement conçu pour laisser passer un maximum de rayons infrarouges, ce qui permettait d'améliorer la vision nocturne.

Il vit Eva Swanson lancer le moteur du petit bolide. Elle le fit vrombir un instant puis se dégagea du parking pour rouler en direction du centre-ville. En quelques secondes, elle disparut à l'angle d'une rue, tandis qu'un jour incertain et déjà plein de grisaille se levait péniblement sur Seattle.

Bolan alla s'installer au poste de conduite, fit démarrer le gros moteur Toronado qu'il laissa chauffer quelques instants. Il brancha l'ordinateur de navigation, visualisa le trajet qu'il aurait à effectuer, puis lança doucement son char de combat vers le nord.

Il ne mit que douze minutes pour rejoindre Everett par l'autoroute N° 5, passa devant l'immense parking de la firme Boeing qui étalait là une multitude d'avions à perte de vue. Puis il bifurqua sur la N° 2 et emprunta ensuite la route 204 en direction de Lake Stevens. D'après le plan qui défilait sur l'écran et les coordonnées qu'il avait recueillies,

l'ancien restaurant était situé au nord d'une des deux branches du lac formant un grand Y.

Lorsqu'il n'en fut qu'à cinq cents mètres, l'Exécuteur choisit un emplacement pour y garer le van, une petite colline plantée de grands arbres et d'un maquis qui en garnissait près de la moitié.

Il n'avait eu ni la possibilité ni le temps de procéder à un repérage préalable des lieux. Aussi dut-il se résoudre à faire confiance à ses appareils de bord. Dans la carlingue, un doux ronronnement marqua le pivotement d'une caméra vidéo équipée d'un zoom longue portée. L'image captée apparut sur un écran, d'abord en plan général. Le terrain se présentait comme un parc sauvage, une succession d'espaces plats et de bosquets en alternance. Tout contre un carré d'arbres et un peu enclavé, l'ex-restaurant se présentait comme une assez grande bâtisse de plain-pied entourée d'une clôture grillagée. Selon l'annuaire, l'endroit appartenait à un certain Steven Raleigh qui était sans doute un prête-nom.

Le jour, à présent, s'était complètement levé, mais le temps restait maussade et sombre. Au loin, des véhicules passaient de temps en temps sur la route 204, faisant un bruit de fond ronronnant.

Bolan dut avoir recours à la vision thermique pour sonder l'intérieur de la baraque. Un coup de zoom en avant lui permit de scruter la façade et l'intérieur des salles dont les fenêtres donnaient sur la façade. Il obtint ainsi une vue partielle d'une pièce dans laquelle deux hommes assis de chaque côté d'une table jouaient aux cartes. Un micro-déplacement latéral de la caméra dévoila le pied d'un lit sur lequel Bolan aperçut deux jambes, les chevilles étant attachées à des barreaux par des cordes.

Bingo ! Il avait trouvé la planque où l'on retenait Frank Vitali prisonnier. Et il n'y avait visiblement que deux hommes pour en assurer la garde. Une voiture grise – probablement celle des deux mafiosi – était garée non loin de la bâtisse. La vision thermique apprit à Bolan que le moteur du véhicule était froid ; cela signifiait qu'ils étaient en poste depuis assez longtemps. Peut-être même avaient-ils dormi sur place, dans une surveillance de routine.

Seulement, un doute était entré dans l'esprit de Bolan à la seconde même où il avait appris l'existence de cet ex-restaurant où l'agent fédéral était soi-disant retenu prisonnier. Un doute né des circonstances dans lesquelles il avait eu connaissance de l'information. La première fois, à l'occasion d'un appel de Tony Giacomo à Curtis Weisser – alors que Tony aurait dû se montrer d'une extrême prudence – et, ensuite, lors de son blitz à l'entrepôt du lac Sammamish. Le petit mafioso qu'il avait obligé à parler n'aurait pas dû être au courant d'une telle information. Quelque chose grinçait quelque part.

Aussi Bolan décida-t-il de verrouiller l'opération en plaçant le char de combat en état de défense automatique et en programmant l'ordinateur de tir pour que les missiles puissent être pointés et mis à feu par télécommande. S'élevant doucement au-dessus du toit, la tourelle de lancement fit entendre son chuintement entrecoupé de petits cliquetis, prit sa place et redevint silencieuse, tapie comme un animal dans l'attente de bondir sur sa proie. Ainsi, l'Exécuteur pourrait, si le besoin s'en faisait sentir, déclencher à distance une ligne de feu et en régler le pointage.

Il programma une base de visée, l'indiqua comme référence à l'ordinateur, puis passa à l'arrière pour s'équiper. Trois minutes plus tard, il sautait au sol et dégringolait rapidement la colline sous le couvert des arbres.

CHAPITRE XX

L'approche de son objectif lui prit vingt minutes. Vingt minutes d'une progression prudente entrecoupée d'arrêts pour observer les alentours à la jumelle. Apparemment, les lieux étaient calmes et déserts. Il regretta cependant un instant de n'avoir pas poursuivi l'observation du site à l'aide de tous les appareils de détection dont il disposait. Mais il se disait aussi que le temps pressait, qu'une équipe de mafiosi pouvait survenir à n'importe quel moment pour liquider le prisonnier. Ainsi que Giacomo l'avait laissé entendre, ils n'avaient plus besoin de Frank Vitali.

Il n'eut aucun mal à franchir le grillage de la clôture et, curieusement, aucune sentinelle n'avait été placée en surveillance dans les lieux. C'était trop facile, trop évident. Mais il était aussi trop tard pour modifier le plan d'attaque.

L'Exécuteur fit irruption dans la pièce où se tenaient les deux joueurs de cartes. Leurs armes étaient posées sur la table. Il les laissa constater son intrusion, avancer leurs mains vers les crosses puis les expédia tous deux dans l'éternité de deux balles silencieuses qui répandirent une partie de leur cervelle sur le mur derrière eux.

Un jeune type était attaché sur un lit et bâillonné. Son visage portait des traces de coups. Il était vêtu d'un pantalon de costard coûteux.

Pivotant rapidement sur lui-même, le Beretta tendu à bout de bras, Bolan se rendit dans une salle contiguë dont la porte était ouverte. Celle-ci était inoccupée, de même que toutes les autres pièces qu'il visita.

Il retourna dans la chambre, trancha vivement les liens du prisonnier et le questionna :

- Frank Vitali ?
- Oui ! affirma ce dernier.
- Pourrez-vous marcher ?
- Je crois... que oui.

Bolan s'était attendu à une chausse-trappe. Il avait imaginé d'autres hommes embusqués dans la maison, planqués et prêts à lui tirer dessus. Il n'en était rien.

Alors, où était le piège ?

Il eut la réponse cinq secondes plus tard en entendant d'abord le bruit d'un moteur poussé en sur-régime. Puis un autre se fit entendre, à une distance inappréciable, un autre encore. Et bientôt ce fut un concert de rugissements mécaniques qui vinrent déchirer lugubrement le silence de Lake Stevens.

— Dépêchez-vous ! cria Bolan à Frank Vitali qui avait déjà passé un veston par-dessus sa chemise et enfilait ses mocassins.

Celui-ci se leva vivement du bord du lit où il était assis, eut un étourdissement mais se reprit et alla ramasser sur la table les armes des amici, un Colt .45 ACP et un revolver .38 Spécial.

— On va devoir se dégager en force, commenta-t-il en prenant position devant une fenêtre.

Bolan s'était accroupi derrière la seconde fenêtre de la chambre et observait ce qui se passait à l'extérieur.

— C'est une manœuvre d'encercllement ! s'exclama l'agent fédéral en fixant deux véhicules tout-terrain qui progressaient dans leur direction à travers de hautes herbes. C'est vous qu'ils attendaient, n'est-ce pas ?

L'Exécuteur répondit par un grognement et Vitali jeta un regard vers les cadavres des mafiosi effondrés à quelques mètres d'eux :

— Ils discutaient pourtant comme si tout était normal. Jamais je n'aurais pu me douter...

— Ces deux-là n'étaient pas dans le coup ! ricana Bolan.

Hé oui ! On ne pouvait évidemment pas leur faire savoir qu'ils étaient condamnés.

— Que fait-on ? On défend la position et on attend du secours ?

— Négatif. On ne tiendrait pas jusque-là, dit Bolan en détachant de sa ceinture un boîtier extra-plat, la radiocommande de l'ordinateur de tir.

Il en ôta le verrou de sécurité, fit une sélection à l'aide d'une petite mollette crantée, puis enfonça l'un des boutons rouges numérotés de un à quatre. Là-bas, à un peu plus de cinq cents mètres et en léger surplomb sur une colline, un petit nuage tout blanc venait de naître spontanément dans le ciel couleur de plomb.

Un panache s'allongea à une vitesse ahurissante, décrivant une gracieuse parabole en direction du restaurant désaffecté. En moins de deux secondes, un monstrueux oiseau de feu fondit sur sa proie, le 4 x 4 que Bolan avait repéré et qui n'était plus qu'à une centaine de mètres de la bâtisse. Tout se passa ensuite à une allure folle. Le rapace métallique incurva brutalement sa trajectoire pour se planter dans le toit du véhicule dont les passagers ne soupçonnaient encore rien. Un millième de seconde après, une boule de feu se développa avec une violence inouïe dans l'atmosphère, et une explosion fracassante retentit, éparpillant le 4 x 4 et ses occupants dans la nature sous forme

d'énergie rayonnante.

La moitié d'un corps fut visible un court instant, débris tourbillonnant affreusement dans la lumière intense, avant d'être désintégré par une chaleur de plusieurs milliers de degrés. Sous l'onde de choc, les vitres des fenêtres explosèrent et Frank Vitali dut se rejeter en arrière, ressentant aussi la brutale élévation de température.

— Ben, merde ! s'exclama-t-il, les yeux douloureux. Qu'est-ce que c'était, la fin du monde ?

La seule réponse qu'il obtint fut un sifflement modulé et strident, indiquant qu'une seconde fusée traçait sa mortelle trajectoire dans le ciel, à basse altitude, comme propulsée elle aussi par un mince panache immaculé.

L'oiseau de feu percuta l'avant d'une cible distante de moins de cinquante mètres de l'ex-restaurant. Une explosion encore plus violente que la première expédia le véhicule à plus de quinze mètres de hauteur, le désagrégeant en quelques dixièmes de secondes tandis que des corps démembrés, des membres sans corps, étaient éjectés par les portières arrachées.

— Mais qu'est-ce que c'est ? s'écria encore le G'man en cherchant des yeux une cible sur laquelle il pourrait tirer.

— Préparez-vous à dégager le terrain à plein pot ! lui renvoya Bolan en effectuant un autre réglage.

L'instant suivant, un troisième missile jaillit du ciel en crachant le feu, effroyable monstre de métal dirigé par le cerveau électronique du char de guerre. Il parut hésiter un infime instant entre deux cibles en mouvement, choisit finalement une grosse limousine qui arrivait à toute vitesse par la petite route rejoignant la 204. Débouchant de derrière plusieurs rangées de pins serrés les uns contre les autres, le conducteur n'avait pas pu voir les explosions. Il en avait seulement entendu le bruit fracassant, ainsi que les autres occupants qu'il pilotait. Au dernier instant, il se mit debout sur le frein pour tenter d'arrêter son lourd véhicule en hurlant un avertissement. Les portières arrière s'ouvrirent brutalement, des *soldati* s'éjectèrent en catastrophe de l'habitacle alors que la limousine était encore eu marche.

Tout se passa dans la confusion la plus totale. Le projectile tombé du ciel s'empara du véhicule et des occupants encore prisonniers à l'intérieur, transforma le tout en un brasero infernal tandis que des hommes qui tentaient de s'enfuir à pied sur la petite route s'enflammaient en hurlant. Certains se mettaient à courir comme des dératés pour essayer d'échapper au feu, d'autres se roulaient par terre en appelant au secours.

Bolan fit un signe à Frank Vitali et se projeta à l'extérieur à travers une fenêtre aux vitres éclatées. Le G'man sur les talons, il se mit à courir vers la colline que l'on apercevait au loin, décrivant une

trajectoire sinueuse pour rejoindre un bosquet dont il voulait utiliser l'abri.

Mais d'autres véhicules participaient au piège tendu par Tony le Gros Malin. L'Exécuteur en compta deux sur sa trajectoire, qui convergeaient vers lui, ferraillant sur un sol inégal, moteurs poussés à fond. Un autre déboucha soudain d'un petit bois, à faible distance. Sans doute avait-il été tenu en réserve jusque-là pour lui couper éventuellement la retraite.

Bolan arma la culasse de son combiné de combat, expédia à l'adversaire proche une grenade explosive de 40 mm qui péta devant la calandre et éventra le capot. Le véhicule se cabra, vomit un torrent de fumée comme un dragon rendant l'âme et s'immobilisa, lâchant quatre *soldati* qui se déployèrent en courant, tiraillant à tout-va. Sans s'arrêter, Bolan caressa la détente du Colt Commando, larguant une nuée de petits projectiles de .223 qui cisailèrent les deux *soldati* les plus proches.

Les deux autres cherchaient déjà leur salut dans la fuite, courant côte à côte pour rejoindre le bois d'où avait jailli leur véhicule. Une grenade les rattrapa sans effort, les éleva de plusieurs mètres dans l'atmosphère où ils se livrèrent à une étrange danse macabre, emmêlés l'un à l'autre.

Frank Vitali ahanait derrière Bolan, tirant lui aussi des coups de feu sur des assaillants qui venaient de déboucher d'un fossé où ils s'étaient manifestement tenus en embuscade. L'Exécuteur lui prêta main-forte en leur faisant cadeau de trois grenades qui pétèrent à quelques dixièmes de seconde d'intervalle, couchant au sol plus de la moitié de l'effectif attaquant. Une longue giclée de .223 décima le reste en les faisant tressauter avant de les renvoyer au néant.

Un quatrième missile quitta ensuite le char de combat dans un hurlement atroce, incurvant sa mortelle trajectoire vers une grosse Lincoln Continental dont le conducteur avait eu la malencontreuse initiative de vouloir la faire évoluer en tout-terrain. Le mastodonte cahotait sur les bosses et les gros cailloux, envoyait parfois en l'air des mottes de terre arrachées par des accélérations rageuses.

Bolan cria un avertissement à l'agent fédéral en se jetant au sol. Ce dernier en fit autant, évitant ainsi la colossale onde de choc qui fit ployer les arbres du bosquet, couchant certains presque jusqu'au sol dans un violent spasme brûlant.

Le terrain était maintenant dégagé droit devant eux. Ils se remirent à courir, les sens en alerte et essayant d'économiser leurs forces pour atteindre le salut.

Alors qu'ils n'étaient plus qu'à environ deux cents mètres de la colline, Frank Vitali parut buter sur un invisible obstacle et s'affala au sol. Bolan se pencha sur lui, constata qu'il s'était évanoui,

probablement d'épuisement. Il le chargea sur son épaule et, son combiné de combat prêt à cracher la mort, poursuivit sa course en direction du van.

Il l'atteignit enfin, s'y engouffra, les poumons en feu, allongea le G-man sur une couchette et se plaça aux commandes du module opérationnel. Un tour d'horizon effectué à l'aide des caméras vidéo lui apprit qu'il restait encore deux adversaires en état de lui porter une attaque. Deux grosses caisses sombres remplies d'hommes. Les deux véhicules étaient distants l'un de l'autre d'un peu plus d'un kilomètre, l'un roulant sur la route 204, l'autre accélérant sur une allée qui rejoignait la colline où était garé le van. En moins d'une minute ils pouvaient opérer une jonction et peut-être même lui barrer la route ; tout dépendait de l'armement dont ils disposaient.

Mack Bolan décida de ne pas laisser les choses en arriver là. Il centra les deux mobiles sur l'écran de l'ordinateur de tir, appuya sur une touche pour mettre les coordonnées en mémoire, puis enclencha simultanément la mise à feu des deux fusées. Un grondement de tonnerre se fit entendre au-dessus du lourd véhicule et deux traînées blanches s'inscrivirent sur l'écran. Les deux effroyables oiseaux de feu filèrent sur leurs objectifs.

Actionnant le zoom pour centrer l'un des deux véhicules, Bolan put observer clairement à travers le pare-brise les visages affolés, les yeux exorbités des passagers, tandis que le missile poursuivait sa trajectoire infernale. Et, soudain, tout disparut dans une monstrueuse fleur incandescente et l'écran vidéo flamboya pendant un instant.

Un pivotement de la caméra permit à l'Exécuteur de vérifier que l'autre caisse avait subi le même sort. Il n'en restait plus guère que quelques débris misérables éparpillés sur des centaines de mètres alentour.

Il était temps de se replier. Le gros moteur Toronado émit un râle puissant, le char de guerre vibra de toutes ses structures et se mit en branle sur le flanc tortueux de la colline, traînant sa grosse masse vers l'est.

La guerre de Seattle n'était évidemment pas terminée. Le champ de bataille ne faisait que se déplacer.

CHAPITRE XXI

L'Exécuteur conduisait son gros véhicule de combat sur Machias Road en direction de l'est. Frank Vitali s'était sommairement débarbouillé dans la cabine de douche puis l'avait rejoint au poste de conduite. Après lui avoir adressé un petit sourire crispé, l'agent fédéral était resté longtemps silencieux, assis sur le fauteuil de droite, le regard dans le vide.

— Je ne voyais vraiment pas comment nous allions nous en sortir, déclara-t-il enfin. Ce... ce véhicule, c'est quoi au juste ?

— Ma maison, fit Bolan tout en réfléchissant. Ma maison et ma base opérationnelle.

— On dirait plutôt un engin cosmique. Si je ne voyais pas la route défiler devant nous, je me croirais dans l'espace.

Bolan bifurqua après Snohomish pour prendre la direction de Seattle.

— Ça va ? demanda-t-il.

Vitali passa la main sur son visage tuméfié et grimaça.

— Je n'en mourrai pas. Mais j'ai l'impression d'être passé sous un troupeau de bisons.

— C'était un interrogatoire ?

— Même pas. Les deux salauds que vous avez liquidés se sont amusés avec moi hier soir, puis ils m'ont réveillé plusieurs fois dans la nuit pour se servir de moi comme punching-ball.

— Mais on a dû vous interroger auparavant ?

— Ça oui ! Ils m'ont injecté une saloperie de drogue qui m'a foutu complètement en l'air. J'ai vaguement conscience d'avoir déliré pendant des heures et des heures. Impossible de contrôler ce que je disais. Tout ce dont je me souviens, c'est qu'ils se sont relayés à plusieurs pour me poser des tas de questions... Tony aussi était de la partie.

— Tony Giacomo ?

— Ouais. C'est d'ailleurs lui qui a commencé. Ils m'avaient emmené dans une baraque différente de celle où vous m'avez trouvé. Ne me demandez pas où, je suis incapable de vous la situer. Il y a eu un trajet

assez long en voiture avant d'arriver à une propriété dans la forêt, avec des sentinelles partout...

— En montagne ?

— Oui, il me semble.

— Comment vous êtes-vous fait piéger ?

— Ça s'est produit il y a trois jours. Ils ont prétexté une entrevue avec un ponte soi-disant venu de New York, et c'est en cours de route qu'ils m'ont assommé. Le black-out ! Mais j'ignore de quelle manière ils ont su que j'étais un flic...

— Freddy Linneman, prononça Bolan.

— Oui ? Je...

— C'est votre copain de promo Frederick Linneman qui vous a donné à la mafia. Il touchait des enveloppes.

Vitali s'exclama :

— C'est pas vrai ! Lui ?

— Ça vous étonne ?

— Ça m'écoeure plutôt. Mais, à vrai dire, ça ne m'étonne pas outre mesure. Freddy a toujours eu des goûts de luxe, il vivait au-dessus de ses moyens et je me demandais comment il faisait pour avoir des voitures à trente mille dollars et des costards à huit cents sacs. Je suppose qu'il marche depuis longtemps dans la combine...

— Probablement. Et il ne s'est pas contenté de vous vendre aux amici. Il a eu la même gentillesse avec votre demi-sœur Eva Swanson et un autre flic du SPD, Tina Gordon.

— Quoi ? Qu'est-il arrivé à Eva ?...

— Rassurez-vous, elle est maintenant hors du circuit pourri. Tina Gordon également.

L'agent fédéral demeura silencieux, les mains crispées sur ses genoux. Puis il demanda :

— C'est vous qui les avez tirées du pétrin ?

— Elles se sont trouvées sur mon chemin à un moment crucial, répliqua Bolan.

— Merde ! Et pendant tout ce temps, j'étais dans les vaps... J'ai comme l'impression que je vous dois beaucoup, Bolan. Que la police aussi vous doit des tas de choses alors que la consigne générale est de vous attraper pour vous coller en taule !

— Pas pour me coller en taule. L'ordre est de me tirer à vue, sans sommation.

Vitali soupira, s'enferma de nouveau dans le silence.

Ayant dépassé Monroe, Bolan ralentit pour garer son char de guerre sur un terrain vague qui avait dû jadis être réservé aux camping-cars. Laissant le moteur tourner au ralenti, il questionna :

— Qu'aviez-vous découvert de si important, Frank ?

Le G'man parut sortir d'un rêve douloureux :

— Oui. J'ai une dette envers vous. Une dette que je n'arriverai sans doute jamais à rembourser en totalité. Alors je me fous du secret professionnel. Il faut d'abord que je vous dise comment je me suis trouvé dans le circuit pour que vous compreniez mieux... Cela fait un peu plus de quatre mois que nous avons infiltré la Famille Castellano à New York. Je suppose que vous êtes au courant en ce qui concerne ce nouveau clan ?

Bolan hocha la tête. Il avait eu vent, en effet, de la tentative de restructuration de la *Commissione* à Manhattan. Depuis la chute des Salemo, Rastelli, Corallo, Langella et Castellano, la *Commissione* n'avait plus été qu'une sorte d'entité psychologique sans grande influence sur le monde du Crime Organisé. Augie Marinello, le sénateur dévoyé de Pennsylvanie, en avait d'ailleurs profité pour asseoir son autorité et téléguider les diverses branches de la mafia sicilo-américaine depuis son fief de Philadelphie. Mais l'Exécuteur avait porté un coup décisif à Marinello, le démasquant aux yeux du public et des autorités, l'obligeant à prendre la fuite. Et puis, à Portland, Bolan avait mis un terme définitif aux activités criminelles d'Augie en l'expédiant ad pâtres d'une balle dans la tête.

Mais, pendant sa cavale, plusieurs familles avaient commencé à se rassembler, des éléments disparates, de vagues descendants des grands *capi* disparus. C'est ainsi que toutes sortes de voyous avaient débarqué à New York en provenance des États limitrophes, des escrocs, des tueurs à gage, aussi bien que des avocats marrons, qui prétendaient avoir un lien familial avec les anciens membres du Grand Conseil de *Cosa Nostra*. Bolan comprenait aisément de quelle façon il avait été possible pour le FBI de placer un pion à l'intérieur d'une famille nouvellement reconstituée. L'hétérogénéité des structures clanistes recrées à la hâte pouvant faciliter une infiltration.

Venant en confirmation de son hypothèse, Vitali enchaîna :

— On m'a fabriqué une fausse identité, un passé criminel et de solides références dans la hiérarchie mafieuse. Officiellement, j'étais devenu un petit cousin de Paul Castellano et j'avais été l'un des tueurs privés de Frank Marioni.

— J'ai liquidé Frank Marioni à Abidjan, intervint Bolan. Ça fait déjà un bout de temps.

— Je sais, j'ai lu des rapports à ce sujet. Ça nous arrangeait particulièrement. Mais bref... Je me suis donc fait recommander par le nouveau clan Castellano auprès de Tony Giacomo. On lui proposait une collaboration mais, en fait, il s'agissait plutôt de l'espionner. Giacomo n'a pas été dupe, mais il a joué le jeu, essayant à son tour de m'extirper en douce des renseignements sur les Castellano... Les vieilles histoires sont un éternel recommencement.

— Et vous avez fini par sympathiser avec Tony ?

— Exactement. J'ai mis le paquet et j'ai réussi à me rendre quasiment indispensable, j'acceptais tous les boulots dont ses autres lieutenants ne voulaient pas, j'organisais ses rendez-vous et sa sécurité... J'étais devenu pour lui une sorte d'assistant. Bon, voilà pour le contexte. Je passe maintenant à la découverte récente du pot aux roses... Comment croyez-vous qu'un petit mafioso comme Tony Giacomo a pu devenir le *capo* de tous les territoires du Nord-Ouest ?

C'était la question que Bolan se posait depuis son arrivée à Seattle. Certes, on savait que la crapule mafieuse avait monté de nouvelles filières d'approvisionnement et de distribution de stupés, des réseaux de prostitution, aussi. Il avait ainsi gagné beaucoup de fric et Bolan en déduisait que ce fric lui avait servi à acheter à la mafia russe du matériel stratégique qu'il revendait en faisant un colossal bénéfice. Mais le raisonnement était bancal. L'opération était trop énorme pour être réalisable sans que le gouvernement renifle le danger.

— Il bénéficie de protections occultes, suggéra Bolan.

— Ça oui. Mais c'est encore mieux que ça. Il est sponsorisé. Et savez-vous par qui ? Les braves gens de Langley. Oui... La Central Intelligence Agency le soutient et le parraine depuis plus d'un an.

Vitali marqua une pause, demanda :

— Auriez-vous une cigarette ?

Bolan lui présenta un paquet de Marlboro, lui montra l'allume-cigares sur le tableau de bord.

— Voilà pourquoi Tony est intouchable depuis tout ce temps, poursuivit l'agent fédéral en lâchant un long nuage de fumée. De même que tous les grossiums qui gravitent dans la combine et qu'il utilise continuellement. Je pense que vous voulez savoir comment ça s'est fait...

L'Exécuteur lui lança un coup d'œil latéral tandis que Vitali enchaînait :

— Au début, il s'est lancé seul dans les affaires de revente de matériel militaire, se disant qu'il trouverait forcément un débouché. Et c'est ce qui s'est produit. De contact en contact, Tony a fini par s'entendre avec un groupement terroriste arabe. La seule inconnue, pour moi, c'est l'appartenance de ces types. Deux possibilités : Kadhafi ou Saddam Hussein. Personnellement, je penche pour Saddam qui n'a toujours pas digéré la pâtée de la guerre du Golfe. Pour lui, provoquer une attaque depuis l'intérieur des États-Unis serait bien entendu une fantastique revanche sur l'impérialisme américain, et l'on peut supposer qu'il en profiterait pour faire valoir ses exigences au reste du monde... Quoi qu'il en soit, Tony a réussi. Seulement, la CIA a eu vent de l'affaire. J'imagine que c'est par leurs agents qui opèrent toujours dans l'ex-Union Soviétique.

— Et la CIA a décidé de prendre le contrôle de l'organisation de

Tony, compléta Bolan.

— Exact. Cela fait longtemps que les gens de Langley tentent la mainmise sur la *Cosa Nostra* dans le but de s'infiltrer partout dans le monde, là où sévit la mafia. C'était l'occasion rêvée. L'Agence a donc envoyé un porte-parole à M. Tony pour lui proposer un arrangement : refile-nous tous les tuyaux concernant l'implantation des terroristes aux USA et on te fout la paix. Mieux, on t'aide à réaliser du gros pognon et on s'associe. D'une pierre deux coups, quoi ! Tony s'est fait tirer l'oreille pour le principe, puis il a accepté. Voilà pour ce qui est de la magouille stratégique-crapuleuse. Mais la CIA avait omis une donnée... Leur nouvel associé avait conservé la mentalité d'un petit voyou qui s'est toujours débrouillé seul. Il a grandi dans la rue, s'est fait une place dans le Milieu en maniant le couteau, le pic à glace et ensuite le flingue. Et le succès lui est monté à la tête au point qu'il est devenu complètement mégalomanie. Alors...

Vitali tira une nouvelle bouffée de sa cigarette, grimaça en tâtant sa joue gauche qui avait presque doublé de volume.

— ... alors, un jour, il a envoyé la CIA sur les roses. Dans son esprit de paranoïaque, il n'avait plus besoin d'associés et voulait faire cavalier seul. Imaginez la réaction des pontes de Langley ! Tous leurs plans tombaient à l'eau et ils ne pouvaient résoudre le problème tout seuls, n'ayant aucune autorité à l'intérieur du pays. Il ne restait qu'une solution : demander l'intervention du FBI tout en camouflant soigneusement la merde du chat, ce qu'ils ont fait. D'où l'arrivée massive de cent cinquante G'men à Seattle. Vous entrevoyez la suite...

L'Exécuteur eut une ombre de sourire. Bien sûr qu'il imaginait l'aboutissement d'une telle spéculation. Il avait trop l'habitude de la psychologie tordue des amici pour ne pas comprendre d'emblée ce qui avait pu se passer.

— Tony a fait semblant de mettre les pouces et a confirmé son accord avec Langley, répliqua-t-il. Sans doute même s'est-il écrié qu'il n'avait jamais eu l'intention de dénoncer l'accord et que la CIA se faisait des idées. D'où l'embarras général. On ne savait plus que faire des troupes fédérales sur place mais celles-ci n'avaient pas l'intention de rebrousser chemin après un tel appel au secours.

— Ouais ! Vous avez tout compris ! grinça Vitali.

— Pas tout à fait. Pourquoi le département 127 n'a-t-il pas carrément coincé Tony Giacomo au lieu de se maintenir dans l'expectative ?

— Bonne question ! ricana l'agent fédéral. Mais la réponse est moins respectable. Le Conseil National de Sécurité a été secrètement saisi de l'affaire, certaines personnes haut placées ont siégé pendant des heures pour arriver à la conclusion qu'il fallait régler l'imbroglio en sourdine, éviter surtout qu'un scandale éclate. Ça, c'est ce que j'ai

compris en me documentant à la fois auprès de la mafia et du Bureau fédéral. Tout est donc resté au statu quo... Jusqu'à ce que vous débarquiez ici !

— Et cette histoire de rampes mobiles de lancement ? demanda Bolan.

— Elles sont effectivement en place dans les Rocheuses, mais nous savons qu'elles ne disposent pas de charges nucléaires.

— J'ai eu en main un détonateur, objecta l'Exécuteur. Des hommes de Tony étaient en train de le déballer devant un attaché de l'ambassade libanaise.

— Rachid Hakim ?

— D'après ses papiers d'identité, c'est bien son nom.

— Il servait d'intermédiaire entre la mafia et les terroristes. Mais le Liban n'a rien à voir dans l'opération. Voilà, c'est à peu près tout ce que je peux vous donner comme informations...

Bolan s'étira. Il se sentait las, fatigué. Ses blitz de la nuit lui avaient laminé les nerfs et ses paupières se faisaient lourdes.

— Savez-vous où se planque Giacomo ? s'enquit-il.

— Aucune idée, malheureusement. Il a des pied-à-terre un peu partout dans les environs et il pourrait se trouver en ce moment dans n'importe lequel.

— O.K., fit l'Exécuteur en passant une vitesse.

Il embraya, engagea doucement le van sur la chaussée en direction de la ville et annonça :

— Je vous largue à Bothell. Vous trouverez bien un taxi qui vous amènera dans le centre-ville.

— Avec une tête pareille, vous croyez qu'un taxi voudra me prendre ? s'esclaffa Vitali.

L'Exécuteur se fouilla puis lui mit deux billets de cinquante dollars dans la main.

— Faites-lui respirer ça, il vous regardera d'un autre œil.

— Qu'allez-vous faire ? Chercher la planque de Tony ?

— Je n'ai encore aucun projet, répondit Bolan avec prudence.

Puis il roula un peu plus vite sans desserrer les dents, atteignit bientôt le croisement de la route numéro 522 avec l'Interstate 405, arrêta son véhicule et commanda l'ouverture de la porte latérale.

— Eva Swanson vous attend au siège du SPD. Quelqu'un d'autre vous y attend également, ne les décevez pas.

— Tina Gordon ?

Bolan hocha affirmativement la tête, ajouta :

— À votre place, j'évitais de trop me confier là-bas. Freddy Linneman n'est peut-être pas un cas isolé.

— Oui, je comprends ce que vous voulez dire.

— Et puis...

— Oui ?

— J'ai entendu parler d'un type au FBI, un certain Harold Brognola qui serait sans doute content de vous entendre.

Le visage tuméfié de Vitali s'éclaira :

— Le numéro Deux, oui. Vous le connaissez ?...

— Ne me faites pas dire ce que je ne veux pas, renvoya l'Exécuteur dont l'expression dure était démentie par un léger sourire. Ne faites aucune déduction. Mais peut-être que ce serait une bonne idée que vous rencontriez ce type.

— Je vais y réfléchir sérieusement.

— Autre chose, et c'est personnel...

— Un message à laisser ?

— Oui. Dites à Eva Swanson qu'elle peut m'attendre à... Et puis, non. J'essaierai de le lui dire moi-même quand ce sera fini.

Vitali se leva, tituba un peu et descendit la marche pour gagner la porte latérale.

— Bonne chance, Mack ! lança-t-il en sortant. Ne vous faites pas avoir par les cannibales.

Bolan lui fit un geste d'adieu, referma le panneau coulissant et redémarra. Il ne restait plus qu'un acte à jouer sur les planches pourries de Seattle, un dernier acte qui lui serait sans aucun doute fatal s'il commettait la plus petite erreur.

Il lui fallait se préparer au lever du rideau.

CHAPITRE XXII

Après le bain de sang qui avait rougi Seattle tout au long de la nuit, la journée qui suivit se déroula sans autre incident. L'anxiété, pourtant, régnait partout, tant chez les personnages politiques ou certains notables, que chez les ressortissants de la mafia locale, et des appels téléphoniques angoissés sillonnaient l'État du Washington, certains même provenant de New York, de Boston, de Chicago et de la capitale fédérale.

« Rien de nouveau à l'Ouest ? » demandaient des individus à la voix coincée, au ton geignard ou étouffé. « Rien », leur répondait-on. Paradoxalement, plus rien ne se passait d'anormal dans la cité portuaire ni dans sa banlieue.

Pourtant, de nombreuses arrestations eurent lieu et pas des moindres, des personnalités en vue furent interpellées par la police, des voyous furent placés en garde à vue et plusieurs sociétés firent les frais de descentes de police ordonnées au dernier moment.

Mais aucun journaliste ne fut prévenu, aucun organisme de radio ou de télévision ne fut autorisé à émettre le moindre avis sur les événements qui se déroulaient confidentiellement depuis l'aube.

Rien, donc, n'apparaissait aux yeux du public. Mais les truands, eux, savaient à quoi s'en tenir sur ce qui se produisait en sourdine et se terraient dans l'attente de jours plus tranquilles.

L'Exécuteur paraissait avoir déserté l'État du Washington, comme s'il avait préféré fuir l'armée d'agents fédéraux qui avaient envahi la région. Ou comme s'il avait voulu leur céder la place.

En fait, Mack Bolan ne se trouvait qu'à environ quatre-vingts kilomètres de Seattle, dans une région désertique des Cascade Range – la Chaîne des Cascades – où il avait trouvé une position clé pour procéder à une série d'observations techniques.

Le char de guerre était à l'arrêt sur un petit plateau à plus de douze cents mètres d'altitude, invisible de la route qui serpentait en contrebas mais bénéficiant d'un champ d'investigation à perte de vue.

Plusieurs appareils ronronnaient doucement dans le module opérationnel et le moteur Toronado tournait au ralenti pour alimenter

en courant les besoins techniques du bord. Depuis 9 heures du matin, un générateur laser pivotant « palpitait » en permanence le ciel sous un angle de quatre-vingt-dix degrés vers l'est. Un récepteur hypersensible analysait les signaux hertziens captés par une antenne parabolique, et des « sensors » étaient prêts à traduire en clair tous les sons d'un certain niveau qui auraient pu parcourir la montagne sur des kilomètres à la ronde.

Mack Bolan se tenait à l'écoute de tout ce qui pouvait être éventuellement véhiculé dans l'atmosphère sous une fréquence bien précise.

Cette fréquence, il l'avait mesurée lors de son blitz au Sapho Club, au moment où Tony le Braque s'était mis en liaison avec Charly, le responsable du studio servant de relais entre le réseau câblé et les émissions hertziennes. Le mini appareil dont Bolan s'était servi lui avait indiqué cinq chiffres correspondant à la valeur exacte de la fréquence utilisée par le *capo* du Washington pour correspondre avec ses lieutenants.

Bolan savait que ces émissions étaient codées et, bien entendu, il n'espérait pas les transcrire en clair pour en étudier le contenu. Il lui suffirait d'en capter une seule pendant quelques minutes pour que ses appareils de repérage et de localisation lui donnent la position exacte de la source émettrice.

Tony était privé de ses contacts TV en ville, mais il correspondait sans doute avec d'autres secteurs par voie hertzienne. C'était dans la logique du personnage. Et c'était l'une de ces communications qu'attendait l'Exécuteur.

L'événement survint à 17 h 35. Il y eut un couinement sporadique sur une console, indiquant qu'un train d'ondes avait été accroché, puis le système de repérage se mit en action.

Quatre minutes plus tard, Bolan pouvait lire sur une bande informatique les coordonnées exactes du point d'émission. Il examina une carte de la région, fit un tracé au crayon, marqua d'une croix le repérage. C'était à neuf kilomètres à l'est de Gold Bar, en direction du lac Wenatchee. Rien sur la carte n'indiquait pourtant une quelconque agglomération.

Un fortin ? Peut-être bien. Un individu comme Giacomo était bâti comme tous les mafiosi sortis du rang et qui avaient accumulé leur fortune en faisant couler le sang. Ces gens-là tenaient avant tout à se protéger, au maximum et par tous les moyens, reconstituant parfois des forteresses semblables à celles du temps où les Seigneurs régnaient en maîtres sur leurs serfs.

Bolan demeura un long moment immobile devant ses appareils, réfléchissant à la façon dont il allait pouvoir donner la dernière représentation sur le théâtre local. Puis il fit un repas frugal, prit une

douche, enfila une nouvelle combinaison de combat et fit démarrer le van pour rejoindre la route numéro 94 en direction de l'est.

À 7 heures du soir, alors que le jour commençait lentement à décliner, il franchit en tout-terrain une zone chaotique, escalada le flanc d'une colline rocheuse et fit ralentir le gros véhicule juste avant d'atteindre le sommet. Il le conduisit ensuite à l'abri d'une barrière d'arbustes, sur un espace relativement plat.

À un peu plus de quinze cents mètres de hauteur, la Vue qu'il obtenait sur la vallée proche était magnifique. Et, de l'autre côté, à mi-chemin du versant opposé, une grande maison en fer à cheval était accrochée sur un vaste plateau aménagé et paysagé. On y voyait des rangées d'arbres, des étendues gazonnées, un court de tennis et une piscine qui devait servir à la bonne saison.

Grâce aux caméras vidéo du bord, Bolan put tout à loisir inspecter les lieux. Une dizaine d'hommes armés étaient visibles, occupant divers emplacements de la propriété, montant apparemment une garde de routine. D'autres circulaient nonchalamment, se déplaçant d'un point à un autre. Compte tenu de ce qui était visible, Bolan fit une évaluation mentale des effectifs en place.

Une demi-douzaine de véhicules, tous des 4 x 4, étaient parqués sur une étendue en terre battue, de même qu'un hélicoptère, à peu de distance de la bâtisse.

Certaines fenêtres étaient éclairées, notamment une très large baie vitrée qui devait ouvrir sur une salle de séjour.

Un zoom avant dévoila l'existence d'une grosse antenne parabolique sur le toit pentu. C'était bien de là que Tony communiquait avec ses troupes par voie hertzienne.

Oui, pas de doute. La planque maudite s'étalait là, en contrebas, à moins de six cents mètres à vol d'oiseau. La tanière pourrie du serpent qui se croyait à l'abri de toute attaque extérieure, en sûreté dans une place forte gardée par une cinquantaine de *soldati* au moins.

Bolan allait lui montrer qu'il se trompait lourdement.

Il était près de 9 heures du soir et la nuit était tombée depuis longtemps quand un homme placé en sentinelle à une extrémité de la propriété crut entendre un bruit suspect derrière lui. Il se retourna, tendit l'oreille mais ne put rien distinguer dans la vague clarté de lointains projecteurs.

Réduisant alors la distance qui le séparait d'un autre garde, il demanda :

— Hé, Jimmy ! T'as rien entendu ?

L'autre cracha par terre avant de répondre.

— Non. Pourquoi ? T'as un problème ?

— J'sais pas trop. Mais j'ai entendu un drôle de truc.

— Ah ouais ? Et moi j'ai vu une nana qui marchait à quatre pattes dans les buissons. Juste en bonne position pour la mettre.

— Plaisante pas, merde ! C'était comme une voix qui murmurait.

— Tu déconnes ! Qu'est-ce qui pourrait murmurer des conneries par ici ? Et y a même pas de vent... Tu sais, Doug, tu devrais baiser plus souvent, ça va finir par te monter à la tête.

Doug haussa les épaules et alla reprendre sa place, juste à temps pour entendre de nouveau cette voix d'outre-tombe qui lui susurrail doucement :

— C'est ton tour, Doug. Va chercher la pelle...

Il sursauta, releva le fusil qu'il tenait et pivota sur lui-même, en alerte.

— Quelle pelle ? demanda-t-il machinalement en chuchotant. Qu'est-ce que c'est que c'te connerie ?

— La pelle pour creuser ta tombe, reprit la voix désincarnée. Ça va être ton tour...

Il eut un brusque haut-le-corps et ses yeux s'exorbitèrent. Puis il se mit à crier :

— Merde ! Où êtes-vous, putain de merde ? Tu te montres, enfoiré ? Son copain arriva vers lui à grandes enjambées.

— Qu'est-ce qui se passe, Johnnie ?

— V'là que cette saloperie recommence ! Il m'demande d'aller chercher la pelle.

— Hé ! T'es dingue ?

— Tu vas voir si je suis dingue... Putain ! Mais t'entends rien ? Ça reprend... Maintenant, y a un connard qui me souffle dans les portugaises !

D'un coup, le mafioso partit en courant vers la grande maison, les mains sur les oreilles, son fusil bringuebalant contre sa hanche.

— Qu'est-ce que tu as ? lui demanda un gorille court sur pattes lorsqu'il atteignit le perron.

— Je veux pas être pris pour un taré, putain de merde ! Mais y a un gus qui me parle et que j'arrive même pas à voir.

Le gorille se raidit, jeta un coup d'œil à un autre mafioso qui se tenait près de l'entrée et scrutait les alentours.

— Qu'est-ce que tu en dis, Mark ?

— J'en sais trop rien, mais ça correspond. On devrait faire venir les deux autres.

— Ouais, préviens-les.

Un appel fut lancé dans un talkie-walkie. Quelques instants après, deux types arrivèrent au pas de course.

— Répétez ce que vous avez dit dans la radio, ordonna Mark.

— Au sujet des voix ?

— Ouais.

— Hé ben... C'est un mec qui parle et qu'on ne voit pas. C'est con mais j'avoue que ça me fout la trouille. Je me demande si ce serait pas le vent qui...

— Y a pas de vent, connard ! Et toi ?

— C'est pareil, Mark. Je comprends pas comment ça peut se faire. Si je croyais aux fantômes, je...

— Ta gueule. Suivez-moi, on va en parler à Johnnie.

Les cinq hommes entrèrent dans la maison, s'acheminèrent vers une grande salle où crépitait un feu dans une cheminée. Un grand blond se tenait assis devant les flammes et paraissait rêvasser.

— Il faut qu'on vous parle, m'sieur Johnnie, fit Mark. Certains de nos hommes ont un problème.

— Oui ? répondit le blond en levant seulement un sourcil. Quel genre de problème ?

— Heu... C'est un peu con à dire mais ils entendent des voix. J'ai cru bon de...

À cet instant, une silhouette déboucha dans la pièce et débita furieusement :

— Qu'est-ce que c'est que ce sifflement de merde ? Quelqu'un déconne avec une radio ?

Le gorille s'avança, déclarant avec prudence :

— Personne ne déconne, monsieur Giacomo. Y a de nos hommes qui ont entendu des choses étranges. C'est sérieux, je...

— Attends, attends ! Redis-moi ça ! rugit le *capo*.

— Serais-tu devenu sourd, Tony ? s'enquit soudain une voix forte et caverneuse qui parut venir de partout et de nulle part.

Un silence de mort s'appesantit dans la salle. Tous avaient entendu, cette fois. Le grand blond s'était levé brusquement et affermissait sa main sur la crosse d'un revolver.

— Qu'est-ce que c'est ? hurla Giacomo d'un ton subitement hystérique. Qu'est-ce que c'est ?...

— Tu te le demandes encore ? reprit la voix spectrale. C'est ta condamnation à mort. Ta vie de pourri prend fin maintenant, Tony. Tu as une dernière volonté à faire valoir ?

Le visage ingrat de Giacomo était devenu blême. Ses yeux décrivaient des cercles rapides et ses mains s'agitaient d'un tremblement incoercible. Il se mit à hurler :

— Alerte tous les hommes par radio ! Faites un cercle autour de la maison ! Je veux tout le monde ici, bordel de putain de merde !

Dans le brouhaha qui s'ensuivit, diverses voix distribuèrent des ordres précipités, il y eut des martèlements de pas, des cris gutturaux qui pourtant ne parvinrent pas à noyer un rire saccadé et lugubre qui éclata dans la salle.

Des hommes se mirent à accourir de toutes parts, se croisant,

s'interpellant dans la confusion et le désordre. Puis un nouveau cri plus fort que les autres résonna comme un coup de clairon :

— Il est là ! Là, là... Je l'entends !

— Qui ça ? hurla Giacomo au bord de l'hystérie.

— J'en sais rien, mais ça pourrait bien être ce mec ! La combinaison...

— Merde, merde ! C'est pas possible ! Personne n'a pu entrer dans le parc. Qu'est-ce que tu as entendu ?

— Quelque chose comme quoi on allait tous y passer. Et il se marrait, le fumier !

— Hé ! Regardez ! fit brusquement un porte-flingue, tendant la main vers une fenêtre.

Giacomo se précipita, aperçut immédiatement la silhouette en déplacement rapide dans le parc, à une trentaine de mètres de la maison.

— Flinguez-le ! clama-t-il aussitôt, le visage congestionné. Liquidez-moi ce gus, c'est pas un fantôme, c'est rien qu'un connard de mec. Vous allez voir qu'il pisse du sang comme tout le monde !

Il saisit un talkie-walkie sur une table et répéta l'ordre pour les sentinelles placées à l'extérieur.

— Attendez ! hurla le chef d'équipe. C'est...

Mais sa voix fut couverte par une effroyable cacophonie. Des centaines, des milliers de cartouches furent tirées par une multitude d'armes automatiques sur une cible mouvante, tandis que d'autres mafiosi accouraient en renfort. Des flingueurs tiraillaient dans le parc, d'autres faisaient tonner leurs armes depuis l'intérieur, à travers les fenêtres qui volaient en éclats. Le monstrueux crépitement dura une dizaine de secondes, puis le silence se réinstalla, douloureux et affreusement présent.

Dehors, sous les faisceaux des projecteurs, on n'apercevait plus que le parc et la ligne d'arbres qui bordaient l'extrémité du plateau rocheux. Plus aucune silhouette n'était visible.

— On a dû l'avoir ! fit le grand blond d'une voix enrouée. C'est pas possible qu'il soit passé à travers cette mitraille.

— Mais vous êtes tous devenus cons ou quoi ? hurla rageusement le chef d'équipe en pointant son doigt vers l'extérieur.

— Ta gueule, Sam ! cracha Giacomo.

— Mais, c'était Bernie !

— Quoi, Bernie ?

— Vous avez tiré sur un de mes hommes... Vous avez flingué Bernie Hammer !

Un silence mortel succéda à la déclaration. Puis Tony le Braque lâcha méchamment :

— T'es sûr, Sam ?

— Évidemment que j'en suis sûr. Il venait sans doute nous dire ce qu'il...

— Envoie deux gars pour vérifier. Qu'ils fassent gaffe !

Sam désigna deux mafiosi, mais ceux-ci n'eurent pas le temps d'arriver jusqu'à la porte. Un soldat se mit à beugler d'une voix rauque, les yeux braqués vers l'extérieur à travers les fenêtres éclatées :

— Doux Jésus ! Qu'est-ce que c'est que...

Toutes les têtes se tournèrent dans la direction désignée par le type. Giacomo repoussa un homme pour regarder dehors. Il aperçut tout d'abord un point lumineux qui se déplaçait très vite au-dessus de la montagne, laissant derrière lui une traînée fugace. Puis il y eut une petite explosion dans le ciel et une corolle lumineuse, aveuglante, se déploya au-dessus de la propriété, s'élargissant et s'appesantissant comme pour en prendre possession.

Des ombres monstrueuses se découpèrent, s'allongeant à l'infini, créant une saisissante atmosphère d'irréalité. Plusieurs coups de feu retentirent, lâchés par des *soldati* hypertendus ou en proie à la terreur. Une rafale crépita, venue de nulle part. En pleine confusion, la mafia commençait à s'entre-tuer.

Toni le Braque poussa un cri horrible et se frappa la poitrine, glapissant et bavant.

La nuit, brusquement, prenait un goût d'apocalypse.

Bolan avait voulu créer une psychose, affoler et rassembler la cinquantaine de malfrats superstitieux entassés dans la propriété. Il avait d'abord utilisé les capteurs hypersensibles de son matériel d'écoute à distance pour espionner la troupe mafieuse. Puis il avait eu recours au canon acoustique dont était équipé son char de guerre pour transporter sa voix dans l'enceinte de la place forte. Et il avait eu la satisfaction de voir de nombreux mafiosi se regrouper vers la maison, la trouille au ventre et la cervelle en ébullition.

À présent, Bolan estimait que l'effectif au complet était réuni dans un périmètre suffisant pour une élimination massive. Après avoir calculé l'azimutage, il largua en altitude une grenade éclairante qui explosa à trois cents mètres au-dessus de la tanière mafieuse. Non pas pour y voir plus clair, car il disposait d'appareils capables de lui procurer une vision nocturne parfaite, mais pour aveugler la troupe de braillards ahuris qui, à présent, fixaient avec terreur l'éblouissante corolle qui se déployait telle une fleur venue de l'enfer.

Puis il se replaça devant son écran-vidéo, poussa le zoom au maximum pour encadrer en gros plan le visage de Tony. Appuyant sur un bouton d'émission, il lança dans un micro, sachant que le son de sa voix allait éclater aux oreilles du *capo* devenu à moitié fou :

— C'est la fin, Tony. Ton numéro est terminé.

En retour, à travers son système d'écoute à distance, il reçut une bordée d'injures tandis que la face de Giacomo n'était plus qu'un affreux rictus de terreur et de haine.

— Va te faire foutre, Bolan ! Tu peux rien contre moi. Mes gars vont te prendre et te couper les couilles. T'entends ? Va te faire mettre, enflure !

— Négatif ! renvoya l'Exécuteur. C'est toi.

Sans plus attendre, il enfonça le bouton rouge de mise à feu de la tourelle lance-missiles. Aussitôt, un rugissement se fit entendre sur le toit du van qui oscilla légèrement. L'oiseau d'enfer venait de s'envoler vers son objectif.

Sur un second écran présentant une vue d'ensemble, Bolan put en suivre la trajectoire rapide et tendue, jusqu'à l'explosion finale dans une apothéose de lumière qui éclipsa le temps d'une seconde la clarté pourtant vive de la fusée éclairante. Un grondement effroyable parvint jusqu'à la position occupée par l'Exécuteur. Bien qu'il eût coupé tous ses sensors et ses micros directionnels pour éviter de les endommager, il perçut le vacarme de la déflagration comme s'il n'en avait été distant que d'une centaine de mètres.

La propriété n'était plus qu'un tas de décombres fumantes et crépitantes à la périphérie de laquelle quelques mafiosi se tramaient encore, essayant de sauver leurs vies misérables en rejoignant le couvert des arbres. Pour aplanir définitivement la situation, Bolan fit un tir d'encadrement avec les trois dernières fusées de la tourelle, observa ensuite froidement le résultat.

C'était une vision de fin du monde.

À présent, il ne restait plus rien de la planque luxueuse d'un mégalomane qui avait cru pouvoir prendre en main la destinée d'un empire criminel éparpillé aux quatre coins de la nation.

Le plateau naturel sur lequel avait été implantée la belle propriété ressemblait à une décharge publique à laquelle on aurait mis le feu pour en détruire les miasmes délétères.

Le rêve de Tony Giacomo s'était achevé dans un cauchemar issu des abysses infernales.

ÉPILOGUE

Il était 8 heures du matin. Un vent glacé charriait de gros nuages noirs dans un ciel couleur de plomb au-dessus de la banlieue est de Seattle.

Une Ford gris métallisé ralentit à l'approche du parc touristique d'Isaquah, s'y inséra lentement tandis que ses cinq passagers scrutaient les alentours, à la recherche de l'homme qu'ils devaient y rencontrer.

Assis sur le fauteuil passager, à côté de l'inspecteur Davenport qui tenait le volant, John Stacy fit une moue ennuyée.

— Votre type n'est pas au rendez-vous, remarqua-t-il.

— S'il a dit qu'il viendrait, c'est qu'il viendra, affirma Eva Swanson installée sur la banquette arrière, entre Kinsey et Frank Vitali.

Au même instant, une voiture de sport très basse, de couleur bleu nuit, se démasqua de derrière une haie de cyprès, roula doucement sur une allée de gravier et s'arrêta.

— Prudent, hein ! fit Stacy.

— Mettez-vous à sa place ! ricana Davenport.

— Je n'y suis pas et je préfère.

La Ford s'arrêta à son tour. Les deux véhicules se faisaient face, comme pour un affrontement. Stacy et Kinsey mirent pied à terre, se rendirent sans hésitation près de la Corvette dont le conducteur était resté au volant.

Kinsey se pencha vers la vitre abaissée.

— Inutile de faire les présentations, n'est-ce pas ? commença-t-il en fixant avec curiosité l'homme au visage dur qui les avait tranquillement regardés venir à lui.

Ce dernier portait des limettes de soleil malgré la morosité du temps.

— Oui, inutile. Vous vous êtes servi de mes documents ?

— Ils nous ont été particulièrement utiles, admit le chef du département 127. Le coup de filet a été presque complet.

— Presque ?

— Quelques-uns ont réussi à passer à travers. Ils ont été prévenus.

— Cherchez un autre Freddy L. chez vous..., rétorqua Bolan. Et les

rampes de lancement ?

— Elles ont été localisées ce matin par l'armée et détruites.

La réponse se passait de commentaires, mais Kinsey crut bon d'expliquer :

— Ces types s'étaient installés dans les Montagnes Rocheuses avec des autorisations en règle émanant du Pentagone même. Il y a eu des complicités à des niveaux inimaginables. Dans l'absolu, l'idée de Giacomo était assez géniale. Les terroristes ne pouvant pas faire entrer eux-mêmes du matériel stratégique sur le territoire américain, il le leur revendait sur place à prix d'or.

— Une agression par l'intérieur du pays...

— C'était imparable, à condition qu'ils parviennent à trouver tous les éléments nécessaires et à assembler tous les morceaux et ils n'en étaient pas encore là. Mais, en cas de réussite, même le PC de Colorado Springs n'aurait pu repérer l'attaque à temps. Et le projet était bien avancé, Giacomo avait mis sur le marché du plutonium et de l'uranium 238... Au fait, je dois vous dire que nous venons de survoler cette région des Cascade Range, après Gold Bar. Vous voyez de quoi je veux parler ?

— J'ai entendu dire qu'il s'y était passé des choses, cette nuit.

— Ouais. Ça ressemble à un paysage lunaire, maintenant. On croirait qu'il y a eu une explosion atomique ou un tremblement de terre.

— N'exagérons rien, fit Bolan d'un ton égal. Dites-moi, Stacy...

Il ôta ses lunettes à verres teintés et fixa le G'man dans les yeux.

— Étiez-vous au courant des accords de Giacomo avec la CIA ?

Stacy tenta de soutenir le regard réfrigérant mais baissa finalement les yeux.

— Oui, répondit-il sombrement. Du moins en partie. Mais je ne savais pas qu'ils jouaient à ce point avec le feu ni qu'ils s'étaient accommodés. Et on m'avait demandé le silence sur cette opération.

Les lunettes reprirent place sur les yeux couleur de banquise. L'Exécuteur donna un petit coup sur la pédale d'accélérateur et le moteur de la Corvette émit un rugissement rauque.

— Vous n'avez pas un mandat pour m'arrêter ? demanda Bolan avec un sourire ironique.

— Grands dieux, non ! fit Kinsey. Après ce qui s'est passé !

— Et que s'est-il passé, selon vous ?

— Eh bien... Heu, rien. Rien du tout. Tout cela n'a été qu'une affaire de routine, n'est-ce pas ?

— Évidemment.

— C'est ce que je dois mettre dans mon rapport ? demanda Kinsey à Stacy.

— C'est bien ce qui s'est passé ? Alors pourquoi posez-vous une

question stupide ? rétorqua assez froidement le chef de département qui tourna ensuite les talons et s'éloigna.

Richard Kinsey se pencha un peu plus sur la portière :

— Ne partez pas tout de suite, une personne voudrait vous dire un mot.

— J'attendrai dix secondes.

— Heu, Bandit Alpha... Je voudrais vous dire...

— Oui ?

— Merci. Je ne sais pas...

Un autre rugissement mécanique couvrit le reste de sa phrase et il se dandina gauchement. Enfin, il fit un petit salut de la main et s'éloigna à son tour tandis qu'une silhouette féminine se détachait de la Ford.

Eva Swanson fit presque en courant les derniers mètres qui la séparaient de Bolan, se laissa tomber à côté de lui en émettant un petit gloussement comique.

— Où m'emmènes-tu, Striker ? On avait parlé d'un dîner sympa aux chandelles...

— Il est beaucoup trop tôt... Tu n'as pas peur pour ta réputation ? dit Bolan en pointant son pouce en direction de la Ford qui manœuvrait pour quitter le parc.

— Je n'appartiens ni au SPD ni au Bureau fédéral, renvoya-t-elle en riant. Bon, tu fais démarrer ta caisse ou on couche ici ?

— Est-ce un défi ?

— Tu vas voir de quoi je suis capable, Mack Bolan. Tu veux toujours que je mette des rideaux à tes fenêtres ?

— Non. Je veux des draps en satin dans un lit près d'une cheminée. Dans un chalet en bois où nous ne serons que tous les deux.

— C'est vrai ? s'écria-t-elle. Fantastique ! Je serai Eve et tu seras Adam. Ça te va ?

Bolan éclata de rire :

— Mack Adam, ça sonne un peu drôlement, non ?

Elle s'esclaffa, lui déposa un gros baiser sur les lèvres et il embraya, commençant à rouler. Cette fois, le bruit du moteur fit comme un ronronnement de joie dans le petit matin triste et glacé.

FIN

-
- 1 Cosa Nostra Colombiana, L'Exécuteur N°110.
 - 2 L'enjeu canadien, L'Exécuteur N°105.
 - 3 Justice à Portland, L'exécuteur N°109.
 - 4 DEA : Drug Enforcement Administration. Les anti-stups américains.
 - 5 Justice à Portland, L'Exécuteur N°109.
 - 6 Les noces noires de Palerme, L'Exécuteur N°100.
 - 7 Arnaque à Las Vegas, L'Exécuteur N°76.
 - 8 Le carrousel australien, L'Exécuteur N°107.
 - 9 L'enjeu canadien, L'Exécuteur N°105.
 - 10 Buster : Bousiller, en américain.
 - 11 Justice à Portland, L'Exécuteur N°109.
 - 12 Intermediate Range Balistic Missile.
 - 13 Siège du FBI à Washington.